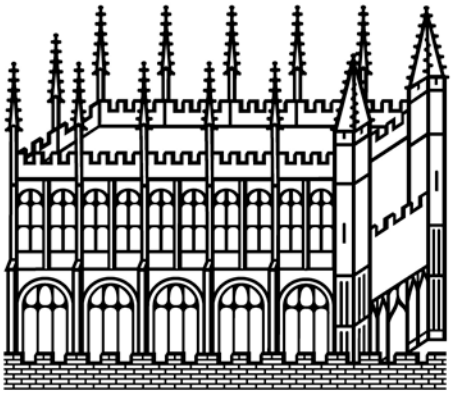


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



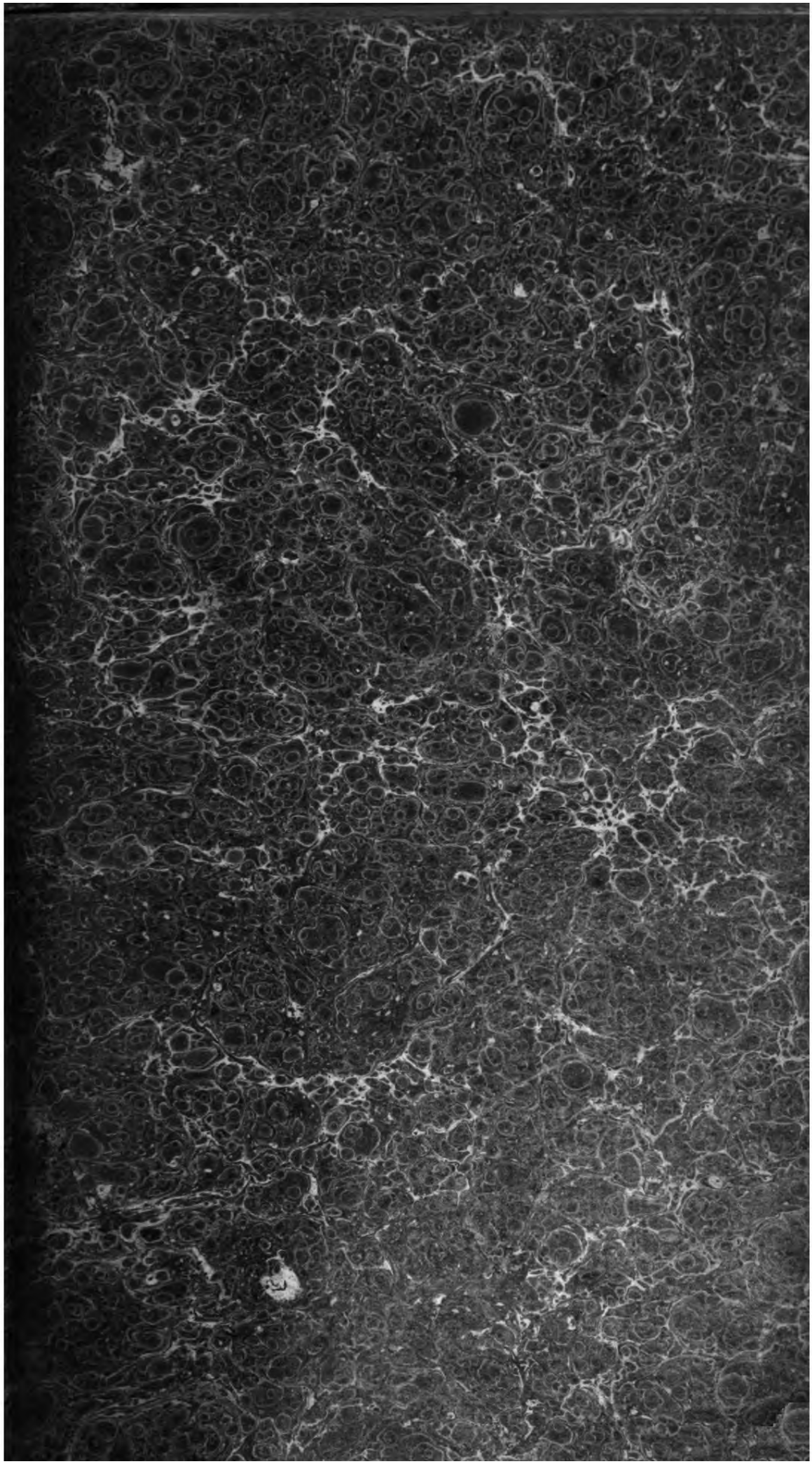
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



24. e. 18



Bibliothèque du Château
de Valençay.



TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

TOME CINQUIEME.

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ,

Traduite de Henri FIELDING;

PAR L. C. CHÉRON.

Mores hominum multorum vidit.....

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

AN XII.—1804.

LIBRARY
25 MAY 1971
OF OREGON
MEDICAL SCHOOL

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

LIVRE XIII

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Invocation.

VIENS, brillant amour de la renommée, viens embraser mon cœur; ce n'est pas toi que j'invoque, toi qui sur les flots grossis par le sang et les larmes, portes le héros aux champs de la gloire, tandis que les soupirs d'un million d'hommes enflent tes

voiles étendues; mais toi, belle et douce fille à qui Mnésis, heureuse nymphe, donna naissance sur les rivages de l'Hébrus, toi que la Méonie éleva avec tant de soin, toi qui te plaisais à t'égarer dans les plaines de Mantoue, et qui, sur cette belle colline qui domine l'orgueilleuse métropole de la Grande-Bretagne, assise avec Milton, fis rendre des sons si doux à sa muse héroïque; remplis mon imagination échauffée de l'espoir de charmer les siècles futurs. Prédis-moi que dans l'avenir quelque jeune beauté dont l'ayeule ne vit pas même encore, touchée des perfections que, sous le nom imaginaire de Sophie, ma Charlotte posséda autrefois, sympatisera avec mon cœur, en poussant un profond soupir. Enseigne-moi, non-seulement à me flatter, mais à jouir, mais à me nourrir d'avance de cette gloire future. Encourage-moi par l'assurance solennelle, que quand la petite salle basse où je suis assis en ce moment sera réduite peut-être un jour à n'être plus qu'un mauvais petit cabaret, je serai lu avec honneur, par ceux

qui ne m'auront jamais vu ni connu, et que je ne verrai ni ne connaîtrai jamais.

Je t'invoque aussi, toi qui, beaucoup mieux nourrie, ne te revêts, ni des formes aériennes, ni des fantômes de l'imagination, et que les mets les plus délicats et les plus succulens peuvent seuls satisfaire. Toi qui reçus, à l'école de Grubstreet les premiers élémens de ton éducation, et qui, dans un âge plus mûr, enseignas à la poesie à flatter, non l'esprit, mais la vanité d'un protecteur; c'est à tes leçons que la comédie doit son air grave et sérieux, tandis que la tragédie, par les éclats déchirans de son tonnerre, ébranle les murs de son temple, et frappe d'horreur son auditoire assourdi. Pour reposer dans un sommeil salutaire tes membres fatigués, l'histoire te fait avec dignité ses contes ennuyeux; et, pour te réveiller, le roman plus gai vient exécuter devant toi ses tours les plus surprenans. Ton libraire, aussi bien nourri que toi, n'obéit pas moins à ton influence; c'est par ton avis que le pesant, le massif in-folio qui

avait long-tems dormi sur ses tablettes poudreuses sans avoir été lu, mis en pièces innombrables, circule légèrement dans tout le royaume; c'est de toi que quelques livres ont, comme des charlatans, reçu le talent d'en imposer au monde par les merveilles qu'ils promettent, tandis que d'autres, à la façon des petits-maîtres, mettent tout leur mérite dans les ornemens dont ils sont surchargés. Viens, illustre déesse, apparais-moi avec ta face brillante; réserve à d'autres ton inspiration, mais apporte-moi les récompenses tentantes qui te sont ordinairement décernées : tes monceaux d'or brillant et retentissant, tes billets de banque si faciles à convertir en espèces, et qui contiennent tant de trésors invisibles, ton riche mobilier qui se renouvelle si souvent, ta maison chaude et commode, et enfin une part abondante dans les bienfaits de cette mère libérale dont le sein toujours fécond fournirait une nourriture plus que suffisante à ses nombreux enfans, si quelques-uns d'entr'eux n'en repoussaient leurs frères

avec autant d'avidité que d'impudence. Viens, et si j'ai trop peu de goût moi-même pour tes inestimables trésors, échauffe mon cœur de l'idée ravissante de les transmettre à d'autres. Dis-moi que par tes bontés, l'enfant babillard, dont les jeux innocens auront souvent été interrompus par mes travaux, y trouvera peut-être un jour un ample dédommagement de ses privations.

C'est ce couple mal assorti, cette ombre légère d'une part, cette substance pesante de l'autre, qui m'ont suggéré le projet d'écrire. De qui invoquerai-je maintenant le secours pour diriger ma plume?

Je t'invoquerai d'abord, Génie, don du ciel, sans le secours duquel nous faisons de vains efforts pour produire quelque chose de grand et de durable: toi qui jettes les riches semences que l'art fait germer, et les portes jusqu'à leur parfaite maturité, prends-moi obligeamment par la main, et conduis-moi dans les sombres détours et les nombreuses sinuosités de la nature: initie-moi dans tous ces mystères que des yeux profanes ne

virent jamais : enseigne-moi ce qui n'est pas pour toi une tâche difficile, à connaître les hommes mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes : écarte ce brouillard qui obscurcit l'intelligence des mortels, et leur fait adorer ou détester leurs semblables, selon le plus ou le moins d'adresse qu'ils mettent à tromper les autres, quand ils ne sont dans le fait que des objets de ridicule, et se trompent eux-mêmes : dépouille la présomption du léger masque de sagesse qui la couvre, l'avarice de celui de l'abondance, l'ambition de celui de la gloire. Viens, toi qui as inspiré ton Aristophane, ton Lucien, ton Cervantes, ton Rabelais, ton Molière, ton Shakespear, ton Swift, ton Marivaux (1) : remplis mon ouvrage d'une gaîté piquante, et que les hommes sachent bien que si la bonté leur permet de rire des folies des autres, l'humilité leur enjoint de s'affliger des leurs.

Et toi, qui accompagnes presque tou-

(1) On ne voit pas bien pourquoi le nom de Marivaux se trouve là. *Note du Trad.*

jours le vrai génie, Humanité, donnes-moi tes plus tendres émotions, si tu en as déjà disposé en les partageant toutes entre tes favoris Allen et Littleton, dérobes-les pour quelques momens à leurs cœurs. Comment se passer d'elles pour peindre une scène touchante? Elles seules enfantent l'amitié noble et désintéressée, l'amour brûlant, les sentimens généreux, la vive reconnaissance, la douce compassion, la véritable candeur, et tous ces élans, tous ces transports énergiques d'une ame bonne et honnête, qui mouillent les yeux et les remplissent de larmes, colorent les joues d'un incarnat vif et pur, et gonflent le cœur par des mouvemens alternatifs de douleur, de joie et de bienveillance.

Et toi, Savoir, (car sans ton secours le génie ne peut rien produire de pur ni de correct) guide ma plume. Toi que j'ai adoré dès mon enfance dans les champs favorisés par ta présence, où les flots doux et limpides de la Tamise baignent les rivages d'Eton qui te sont consacrés; c'est à toi,

c'est sur ton autel de Bouleau, qu'avec un dévouement vraiment spartiate j'ai fait le sacrifice de mon sang. Viens, et de tes immenses et riches magasins où sont entassés les trésors de l'antiquité la plus reculée, prodigue-moi ceux de la Méonie et de Mantoue, et tous les autres, tant philosophiques que poétiques et historiques que tu t'es plu à recueillir des Grecs et des Romains : donne-moi pour un moment la clé de toutes ces richesses que tu as confiées à ton favori Warburton.

Viens enfin, Expérience, toi qui t'es longtems entretenue avec ce que le monde a eu de plus sage, de meilleur, de plus instruit et de plus poli, et non-seulement avec ces hommes distingués, mais avec toutes sortes de personnages, depuis le ministre à son lever jusqu'au geolier dans la maison d'arrêt, depuis la duchesse à son métier de broderie, jusqu'à la maîtresse d'auberge à son comptoir. Ce n'est que par toi que l'on peut connaître les mœurs du genre humain ; mœurs que, quelles que soient la finesse de son esprit

et l'étendue de ses connaissances, le pédant renfermé dans son cabinet n'a jamais connues.

Venez tous, et en plus grand nombre encore s'il est possible, car la tâche que j'ai entreprise est difficile; et sans tous vos secours réunis, je craindrais que mon fardeau devenu trop pésant ne m'accablât avant la fin de ma carrière; mais si vous souriez à mes travaux, j'espère encore les conduire au terme heureux que je me suis proposé.

CHAPITRE II.

Ce qui survint à M. Jones à son arrivée à Londres.

Le savant docteur Misaubin avait coutume de dire, que la manière la plus convenable de lui écrire était de mettre ainsi son adresse: Au docteur Misaubin, dans le monde; donnant à entendre par là qu'il y avait peu de gens à qui sa grande réputation ne fût parvenue; et peut-être après avoir examiné la chose très-scrupuleusement, trouverons-nous en effet que des nombreux avantages dont jouit la grandeur, celui-ci n'est pas le moindre.

Le bonheur suprême de parvenir à la postérité, bonheur dans l'espoir duquel nous nous complaisions tout-à-l'heure nous-mêmes si délicieusement, est le partage du

petit nombre. Faire répéter mille ans après nous, pour me servir des expressions de Sidenham, le petit nombre de syllabes qui composent nos noms, est un avantage que ne peuvent procurer les titres ni les richesses, et je ne vois guères d'autres moyens de l'acquérir que l'épée ou la plume; mais éviter pendant que l'on vit encore, l'imputation scandaleuse d'être un homme que personne ne connaît; scandale, pour le dire en passant, aussi vieux que le siècle d'Homère (1), sera toujours l'ambition de ceux qui ont un titre légal aux honneurs ou à la fortune.

En conséquence, d'après la figure qu'a déjà faite, dans cette histoire, le pair d'Irlande qui a conduit Sophie à Londres, le lecteur conclura infailliblement que rien n'aurait dû être plus facile que de découvrir sa maison, sans même connaître la rue ni la place où elle était située, puisqu'il devait être du nombre de ceux que tout le monde

(1) Voyez le vers 175 du second chant de l'Odyssée.

connaît. A dire vrai, rien n'eût été plus aisé pour un de ces marchands accoutumés à fréquenter les palais des grands dont les portes ne sont pas en général moins aisées à trouver que difficiles à ouvrir; mais Jones, ainsi que Partridge, était entièrement étranger à Londres; et comme il était arrivé d'abord dans un quartier de la ville dont les habitans ont fort peu de relation avec ceux du quartier d'Hanovre ou de Grosvenor-Square (1), car il était entré par Gray's Inn Lane (2), il erra quelque tems avant d'avoir trouvé le chemin qui devait le conduire à ces heureuses demeures où la fortune séquestre loin du vulgaire ces magnanimes héros, descendans des anciens Bretons, Saxons et Danois, dont les ancêtres, nés dans de meilleurs tems, ont, par diverses sortes de mérite, substitué de générations en générations les richesses et les honneurs à leur postérité.

(1) Places d'Hanovre et de Grosvenor.

(2) Petite rue de l'auberge de Gray.

Jones, arrivé enfin à ce terrestre Elisée, eut bientôt découvert la demeure de milord; mais malheureusement le pair avait quitté son ancienne maison en partant pour l'Irlande; et comme il venait seulement de s'établir dans la nouvelle, le bruit de son équipage n'avait pas encore suffisamment retenti dans le quartier; de sorte qu'après une recherche infructueuse qui dura jusqu'à onze heures, Jones céda enfin à l'avis de Partridge, et se retira à l'auberge de Bull-and-Gate (1), dans Holborn, où il était descendu en arrivant. Il se mit au lit aussitôt, et y goûta ce doux repos dont jouissent ordinairement ceux qui se trouvent dans la même situation que lui.

Le lendemain matin, de bonne heure, il se remit à la recherche de Sophie, et se fatigua encore long-tems sans plus de succès que la veille. Enfin, soit que la fortune s'adoucît en sa faveur, soit qu'il ne fût pas plus long-tems en son pouvoir de frustrer

(1) Du Taureau et de la Porte.

son attente, il arriva dans la rue qui était honorée par la résidence de milord. On lui indiqua sa maison, et il frappa un petit coup à la porte.

Le portier qui, d'après la modestie du coup, n'avait pas conçu une haute idée de la personne qui venait, n'en conçut guères une meilleure à la vue de M. Jones, qui était vêtu d'un habit de bure, et portait à son côté l'arme qu'il avait dernièrement achetée du sergent, dont la lame était d'un excellent acier, mais dont la poignée n'était que de cuivre, et non du plus brillant; ce qui fit que quand Jones demanda la jeune dame qui était arrivée avec milord, ce maraut lui répondit insolemment qu'il n'y avait point de dames. Jones demanda alors à voir le maître de la maison, mais on lui répondit que milord ne verrait personne de la matinée; et comme il devenait plus pressant, le portier lui dit qu'il avait des ordres positifs de ne laisser entrer personne; mais, ajouta-t-il, si vous jugez à propos de laisser votre nom, j'en instruirai milord; et si

vous reverrez une autre fois, vous saurez quand il pourra vous voir.

Jones insista sur ce qu'il avait des affaires très-particulières à communiquer à la jeune dame, et dit qu'il ne pouvait s'en aller sans la voir. Sur quoi le portier, d'une voix et d'un air peu agréables, affirma de nouveau qu'il n'y avait pas de jeune dame dans la maison, et que conséquemment il ne pouvait pas en voir, ajoutant : vous êtes assurément l'homme le plus étrange que j'aie jamais rencontré, car vous ne voulez prendre aucune réponse pour bonne.

J'ai souvent pensé qu'en faisant d'une manière si détaillée dans le sixième livre de l'Enéïde, la description de Cerbère, portier des enfers, Virgile avait peut-être eu l'intention de faire la satire des portiers des gens considérables de son tems. Le portrait ressemble au moins à ceux qui ont l'honneur de garder les portes de nos grands. Le portier, dans sa loge, ressemble exactement à Cerbère dans son antre, et a besoin comme lui d'être appaisé par un morceau de

pain trempé, avant qu'on puisse obtenir accès auprès de son maître. Jones aurait peut-être dû considérer plutôt le portier sous ce point de vue, et se rappeler le passage où la sibylle, pour introduire Enée, offre un présent de cette nature au gardien de l'avenue du Styx. Enfin, il se mettait en devoir d'en faire un à peu près semblable au Cerbère humain, quand un laquais qui l'entendit, s'avança, et dit que si M. Jones voulait lui donner la somme en question, il le conduirait chez la dame : Jones y consentit et fut conduit sur-le-champ au logement de mistriss Fitz Patrick, par le même homme qui la veille avait accompagné les deux dames.

Rien n'aggrave davantage la peine d'un mauvais succès, que d'avoir été tout près d'en obtenir un bon. Le joueur qui perd la partie au piquet pour un point, déplore son malheur dix fois autant que celui qui n'a pas eu un seul moment l'espérance de gagner. Il en est de même à la loterie : ceux qui ont mis sur les nombres les plus prochains de celui qui a gagné le gros lot, sont portés

à se considérer comme beaucoup plus malheureux que les autres perdans. En un mot, ces sortes de malheurs, si voisins du bonheur, ont l'air d'insultes que nous fait la fortune, qui semble nous jouer des tours, et, de gaîté de cœur, se divertir à nos dépens.

Jones, qui avait déjà plus d'une fois éprouvé les caprices fantasques de cette divinité payenne, fut encore condamné en cette circonstance à subir la destinée de Tantale; car il arriva à la porte de mistriss Fitz Patrick, dix minutes environ après le départ de Sophie; il s'adressa à la femme de chambre de mistriss Fitz Patrick, qui lui apprit la fâcheuse nouvelle que Sophie était partie sans pouvoir lui dire où elle était allée, et il reçut bientôt après la même réponse de la part de mistriss Fitz Patrick elle-même; car cette dame ne faisant aucun doute que M. Jones ne fût un espion envoyé par son oncle Western à la recherche de sa fille, avait trop de générosité pour la trahir.

Quoique Jones n'eût jamais vu mistriss Fitz Patrick, il avait oui-dire qu'une cousine de Sophie avait épousé un gentilhomme de ce nom. Dans le trouble qu'il éprouvait alors, ce fait ne s'était pas d'abord présenté à sa mémoire : mais quand le domestique qui le reconduisait l'eut instruit de la grande intimité qui existait entre les deux dames, et du nom de cousines qu'elles se donnaient mutuellement, il se rappela le mariage dont il avait entendu parler; et, convaincu que c'était la même dame, il en fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avait reçue, et fit demander avec beaucoup d'instances la permission de lui parler à elle-même : mais elle lui fit tout aussi positivement refuser cet honneur.

Jones qui, quoiqu'il n'eût jamais vu la cour, était mieux élevé que la plupart de ceux qui la fréquentent, était incapable de se conduire grossièrement avec une femme. Lors donc qu'il eut reçu un refus positif, il se retira après avoir dit à la femme de

chambre, que puisque c'était une heure indue pour avoir accès chez sa maîtresse, il reviendrait dans l'après-midi, et qu'il espérait alors avoir l'honneur de la voir. La politesse avec laquelle il prononça ces mots, jointe à l'extrême agrément de sa personne, fit impression sur la femme de chambre qui ne put s'empêcher de lui répondre : probablement, Monsieur, vous la verrez; et en effet, elle dit ensuite à sa maîtresse tout ce qu'elle crut de plus capable de l'engager à recevoir la visite de ce beau jeune homme, car c'est ainsi qu'elle l'appelait.

Jones soupçonna très-subtilement que Sophie était alors avec sa cousine, et refusait de le voir; ce qu'il imputait à son ressentiment de ce qui s'était passé à Upton. En conséquence, après avoir dépêché Partridge pour lui chercher un logement, il demeura tout le jour dans la rue, les yeux fixés sur la porte de la maison où il croyait que son ange était caché; mais il n'en vit sortir personne qu'un domestique; et sur le

soir il retourna faire sa visite à madame Fitz Patrick, qui eut enfin la bonté de le recevoir.

Il y a un certain air de noblesse naturelle que l'habillement ne peut ni donner ni cacher. M. Jones, comme il a déjà été dit, le possédait dans un degré très-éminent. Il reçut en conséquence de la dame un accueil un peu plus favorable que sa toilette ne semblait l'exiger; et après lui avoir présenté ses respects, il fut invité à prendre un siège.

Je crois que le lecteur ne desire pas infiniment savoir tous les détails de cette conversation qui finit d'une manière très-peu satisfaisante pour le pauvre Jones. Quoique mistriss Fitz Patrick eût bientôt découvert que c'était un amant, toutes les femmes ayant à cet égard une pénétration admirable, elle pensa en même tems que c'était un amant, tel qu'en amie généreuse elle ne devait pas lui découvrir où était Sophie. En un mot, elle soupçonna que c'était ce même

M. Blifil que Sophie avait fui, et toutes les réponses qu'elle tira adroitement de Jones, concernant M. Allworthy, la confirmèrent dans cette opinion; elle refusa donc opiniâtrément de l'instruire du lieu où Sophie s'était retirée, et Jones ne put rien obtenir de plus que la permission de réitérer sa visite le lendemain au soir.

Quand Jones fut parti, mistriss Fitz Patrick communiqua à sa femme de chambre ses soupçons concernant M. Blifil. Celle-ci lui répondit: oh! sûrement, Madame, celui-ci est un trop joli homme, suivant moi, pour qu'aucune femme dans le monde puisse le fuir; je penserais plutôt que c'est M. Jones. —M. Jones, dit sa maîtresse! quel M. Jones? car Sophie n'avait pas dit le plus petit mot d'un individu de ce nom dans toute leur conversation; mais mistriss Honora avait été beaucoup plus communicative, et avait instruit sa camarade Abigaïl de toute l'histoire de Jones, que celle-ci redit alors à sa maîtresse.

Mistriss Fitz Patrick n'eut pas plutôt

entendu ce récit, qu'elle adopta l'opinion de sa femme de chambre, et, ce qui est vraiment incroyable, vit dans l'amant favorisé des charmes qu'elle n'avait pas remarqués dans l'amant méprisé. Betty, dit-elle, vous avez certainement raison, c'est un fort joli garçon, et je ne m'étonne point que la femme de chambre de ma cousine vous ait dit qu'il soit aimé de tant de femmes; je suis fâchée maintenant de ne pas l'avoir instruit du lieu où était ma cousine; et cependant, s'il est aussi terriblement débauché que vous le dites, il serait dangereux qu'elle le revît encore; car elle ne pourrait que se perdre en épousant un homme sans mœurs et sans fortune, sans le consentement de son père; il m'est démontré que s'il est tel que cette fille vous l'a dépeint, c'est un devoir de charité de la préserver de lui; il est certain qu'il serait impardonnable à moi d'en agir autrement, après avoir fait aussi cruellement l'essai des malheurs qui accompagnent toujours ces sortes de mariage.

Elle fut interrompue par l'arrivée de quelqu'un, c'était milord; mais comme il ne se passa dans cette visite rien de nouveau ni d'extraordinaire, ni d'important pour cette histoire, sous aucun rapport, nous terminerons ici ce chapitre.

CHAPITRE III.

Projet de mistriss Fitz Patrick, et sa visite à lady Bellaston.

Mistriss Fitz Patrick, en se couchant, était encore tout occupée de Sophie et de M. Jones; elle était, il faut en convenir, un peu fâchée contre sa cousine, à cause de la petite dissimulation qu'elle venait de découvrir; il n'y avait pas long-tems que son imagination s'exerçait sur ce chapitre lorsqu'il lui vint dans l'esprit que si elle pouvait garantir Sophie des poursuites de Jones, et la remettre à son père, un si grand service rendu à sa famille la reconcilierait, suivant toutes les probabilités, avec son oncle et sa tante Western.

Comme c'était un de ses plus chers desirs, l'espoir du succès lui parut si fondé, qu'il ne lui restait plus qu'à réfléchir sur les

moyens convenables à l'exécution de son projet ; elle ne crut pas devoir entreprendre d'y amener Sophie par la raison ; car Betty lui ayant rapporté, d'après mistriss Honora, que Sophie avait une violente inclination pour Jones, elle imagina bien que tenter de la dissuader de ce mariage était un effort du même genre que celui de supplier très-tendrement et très-sérieusement un papillon de ne pas aller se brûler à la chandelle.

Si le lecteur veut bien avoir la bonté de se rappeler que c'était chez mistriss Western que Sophie avait fait connaissance avec lady Bellaston, et que cette connaissance avait dû se faire dans le même tems que mistriss Fitz Patrick demeurait chez sa tante, il n'aura pas besoin que je lui dise que mistriss Fitz Patrick devait aussi la connaître : les deux cousines étaient d'ailleurs ses parentes éloignées.

Après y avoir mûrement réfléchi, elle se détermina donc à aller le lendemain matin de bonne heure chez lady Bellaston, de tâcher de la voir à l'insu de Sophie, et de

l'instruire de toute cette affaire; car elle ne faisait aucun doute que cette dame prudente, qui avait souvent dans la conversation tourné en ridicule les amours romanesques et les mariages d'inclination, n'adoptât sans différer, son sentiment sur cette union, et ne lui prêtât avec ardeur son secours pour la prévenir.

Cette résolution prise, elle s'empressa de l'exécuter; et le lendemain matin, avant le lever du soleil, elle s'habilla à la hâte, et à une heure indue, à une heure où les gens comme il faut ne font ni ne reçoivent de visites, elle alla chez lady Bellaston, chez laquelle elle fut reçue, sans que Sophie en eût la moindre connaissance ou le moindre soupçon; car bien qu'elle ne dormît pas, elle était alors dans son lit, Honora ronflant dans le sien à côté d'elle.

Mistriss Fitz Patrick s'excusa beaucoup sur une visite si matinale, si précipitée, à une heure où, dit-elle, elle n'aurait jamais eu la pensée de déranger milady, si ce n'avait été pour une affaire de la plus haute importance; elle lui raconta alors tout ce

dont il s'agissait, lui répéta tout ce que Betty lui avait dit, et n'oublia pas la visite que Jones lui avait faite à elle-même le soir précédent.

Lady Bellaston lui répondit en souriant : « Ainsi donc vous avez vu, Madame, cet homme redoutable ; dites-moi, je vous prie, est-il d'une aussi jolie figure qu'on le dit ? car Etoff ne m'a entretenue que de lui hier soir pendant près de deux heures. Je crois en vérité que la coquine en est amoureuse sur sa réputation ». Je prévois que le lecteur sera ici un peu étonné ; mais la vérité est que mistriss Etoff, qui avait l'honneur d'habiller et de déshabiller lady Bellaston, avait reçu des informations très-détaillées sur ledit M. Jones, et les avait fidèlement rendues à sa maîtresse le soir précédent, ou plutôt le matin même, en la déshabillant ; ce qui avait fait durer ses fonctions un peu plus d'une heure et demie.

Quoique la dame se plût assez généralement à entendre les récits de mistriss Etoff à ces sortes d'heures, je dois convenir qu'elle

donna une attention extraordinaire à tout ce qu'elle lui rapportait de Jones; car Honora l'avait représenté comme un très-bel homme; et mistriss Etoff, dans son empressement à en faire l'éloge, avait encore exagéré sa beauté au point que lady Bellaston se le figurait déjà comme un miracle de la nature.

La curiosité que sa femme de chambre lui avait inspirée fut encore considérablement augmentée par mistriss Fitz Patrick, qui parla avec autant d'éloge de la personne de Jones qu'elle avait auparavant parlé avec mépris de sa naissance, de son caractère et de sa fortune.

Quand lady Bellaston eut tout entendu, elle répondit gravement : en effet, Madame, ceci est de la plus haute importance. Rien n'est assurément plus louable que le rôle que vous jouez en ce moment; je serai très-heureuse de pouvoir contribuer pour ma part à prévenir la ruine d'une jeune personne d'un mérite aussi distingué, et pour laquelle j'ai tant d'estime.

Milady ne pense-t-elle pas, dit aussitôt mistriss Fitz Patrick, que le meilleur moyen serait d'écrire sur-le-champ à mon oncle, et de l'instruire du lieu où est ma cousine?

Milady réfléchit un peu, et répondit : pourquoi cela? Non, Madame, je pense que non. Mistriss Western m'a dépeint son frère comme un tel brutal, que je ne puis consentir à remettre en son pouvoir une personne de mon sexe qui a eu le bonheur de s'y soustraire. J'ai entendu dire qu'il s'était conduit comme un monstre avec sa femme; car c'est un de ces misérables qui s'arrogent le droit de nous tyranniser, et je croirai toujours servir la cause de mon sexe en affranchissant du joug de ses pareils toute femme qui sera assez malheureuse pour se trouver en leur puissance. Il ne s'agit, chère cousine, que d'empêcher miss Western de voir ce jeune homme jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle aura occasion de rencontrer ici, lui inspire des idées plus convenables.

S'il pouvait découvrir le lieu qu'elle ha-

bite, répondit mistriss Fitz Patrick, vous pouvez être assurée, milady, qu'il n'est rien qu'il n'entreprît pour parvenir jusqu'à elle.

Mais, Madame, répliqua lady Bellaston, il est impossible qu'il vienne ici . . . Cependant, il serait possible en effet qu'il parvînt à découvrir où elle est, et alors il pourrait rôder autour de la maison . . . Je voudrais en conséquence le connaître personnellement. N'y aurait-il pas quelque moyen, Madame, pour que je pusse le voir un moment? car autrement vous sentez, cousine, qu'elle pourrait parvenir à lui parler sans que j'en fusse instruite.

Mistriss Fitz Patrick répondit qu'il l'avait menacée d'une autre visite dans l'après-midi, et que si milady voulait lui faire l'honneur de passer chez elle, il était plus que probable qu'elle l'y trouverait entre six et sept; et que dans le cas où il viendrait de meilleure heure, elle saurait bien de manière ou d'autre le retenir jusqu'à l'arrivée de milady. Lady Bellaston répliqua qu'elle s'y rendrait aussitôt qu'elle aurait dîné, et

qu'elle supposait que ce serait à sept heures au plus tard; car, ajouta-t-elle, il était absolument nécessaire qu'elle le connût personnellement. Sur ma parole, Madame, continua-t-elle, c'eût été très-bien fait, dans tous les cas, de veiller avec autant de soin sur miss Western ; mais la simple humanité, aussi bien que ce que nous devons à notre famille, nous en fait à toutes deux un devoir; ce serait en vérité un mariage détestable.

Mistriss Fitz Patrick ne manqua pas de faire une réponse convenable à ce que lady Bellaston venait de lui dire; et après quelques petits mots insignifians de part et d'autre, elle sortit, regagna sa chaise le plus promptement possible, sans avoir été apperçue, ni par Sophie ni par Honora, et retourna chez elle.

CHAPITRE IV.

Qui se passe tout entier en visites.

M. Jones s'était promené tout le jour dans la rue sans cesser d'avoir l'œil sur une certaine porte ; et ce jour, quoique l'un des plus courts de l'année, lui en avait paru l'un des plus longs. Enfin, l'horloge venant de sonner cinq heures, il retourna chez mistriss Fitz Patrick, qui, malgré le peu de convenance d'une visite faite d'aussi bonne heure, le reçut très-poliment, mais continua d'affecter la même ignorance relativement à Sophie.

Jones, en s'informant des nouvelles de son ange, avait laissé échapper le mot de cousine. Mistriss Fitz Patrick l'interrompit aussitôt en lui disant : « Vous savez donc, Monsieur, que nous sommes parentes ; et

comme nous le sommes en effet, vous permettrez que je me croye le droit d'entrer avec vous dans le détail des intérêts que vous avez à traiter avec ma cousine ». Jones hésita quelque tems à cette question, et répondit enfin qu'il avait entre les mains une somme considérable d'argent qui appartenait à Sophie, et qu'il desirait la lui remettre. Il tira alors le portefeuille de sa poche, et instruisit mistriss Fitz Patrick de ce qu'il contenait, ainsi que de la manière dont il était tombé entre ses mains. Il avait à peine fini son histoire, que le bruit le plus violent ébranla toute la maison. Entreprendre de décrire ce bruit à ceux qui en ont entendu un pareil, serait parfaitement inutile; et essayer d'en donner une idée à ceux qui n'ont rien entendu de semblable, serait encore plus inutile, car on peur dire avec beaucoup de vérité :

Non acuta
Sic geminant Corybantes æra.

Jamais des Corybantes
Avec un bruit plus fort l'airain n'a retenti.

Bref, un domestique frappa, ou plutôt tonna à la porte. Jones fut un peu surpris de ce bruit, n'en ayant jamais entendu de semblable en pareille occasion; mais mistriss Fitz Patrick lui dit avec beaucoup de calme, que, comme il lui arrivait du monde, elle ne pouvait lui faire aucune réponse en ce moment; elle lui fit entendre en même tems, que s'il voulait rester jusqu'à ce que la compagnie fût sortie, elle aurait quelque chose à lui dire.

La porte de l'appartement s'ouvrit soudain à deux battans, et après avoir poussé en avant l'un des deux côtés de son large panier, lady Bellaston entra. Elle fit d'abord une très-profonde révérence à mistriss Fitz Patrick, n'en fit pas une moins profonde à M. Jones, et alla se placer au plus haut bout de la salle.

Nous entrons dans ces petits détails pour l'instruction de quelques femmes de province de notre connaissance, qui croiraient manquer totalement aux règles de la mo-

destie, si elles faisaient la révérence à un homme.

La compagnie était à peine assise, que l'arrivée du pair d'Irlande, dont nous avons parlé, causa un nouveau trouble, et à-peu-près le même cérémonial.

Bientôt après, la conversation commença à être, comme on dit, extrêmement brillante. Cependant comme il ne s'y dit rien qui puisse être considéré comme de quelqu'importance pour notre histoire, ou même, il faut en convenir, de la moindre importance en soi même, je la passerai sous silence; d'autant plus que l'expérience m'a prouvé que de très-jolies conversations devenaient souvent très-ennuyeuses, dès qu'elles étaient transcrites dans des livres, ou répétées sur le théâtre. Cette nourriture spirituelle est une sorte de friandise dont ceux qui sont exclus des cercles brillans, doivent se résigner à s'abstenir, non moins que des autres friandises de la cuisine française, que l'on ne sert que sur la table des grands. D'ailleurs, les unes et les

autres dépendent tellement des goûts, qu'elles finiraient souvent par devenir la proie du vulgaire.

Le pauvre Jones étoit moins acteur que simple spectateur de cette scène brillante. Car, quoique dans le court intervalle qui avait précédé l'arrivée du pair d'Irlande, lady Bellaston d'abord, et après elle mistriss Fitz Patrick lui eussent adressé quelques mots, le noble lord ne fut pas plutôt entré, qu'il accapara à lui seul toute l'attention des deux dames, et comme il ne prenait pas plus garde à Jones que s'il n'avait pas été présent, sinon qu'il le fixait avec affectation de tems en tems, les dames suivirent son exemple.

La compagnie fut si long-tems sans se séparer, que mistriss Fitz Patrick s'apperçut clairement que chacun de ceux qui la composaient avait le projet de demeurer le dernier. Elle prit en conséquence le parti de se débarrasser de Jones, le considérant comme celui avec qui elle croyait devoir faire le moins de cérémonie. Prenant donc

occasion d'un moment de silence, elle lui adressa gravement la parole, et lui dit : « Monsieur, je ne pourrai probablement pas vous répondre ce soir, au sujet de l'affaire en question, mais si vous voulez laisser un mot qui m'instruise où je pourrai envoyer demain....»

Jones n'avait qu'une politesse naturelle, nullement secondée par l'art. Au lieu donc de confier le secret de son logement à un domestique, il en instruisit mistriss Fitz Patrick elle-même, et se retira bientôt après très-cérémonieusement.

Il ne fut pas plutôt sorti que les grands personnages qui ne s'étaient nullement occupés de lui tandis qu'il était présent, commencèrent à s'en occuper beaucoup dans son absence. Mais si le lecteur nous a déjà pardonné le silence que nous avons gardé sur la partie la plus brillante de cette conversation, il ne sera sûrement pas moins disposé à nous excuser si nous lui en épargnons la partie la plus commune. Quoique peut-être il puisse être essentiel à notre

histoire de ne pas oublier une observation de lady Bellaston, qui se retira quelques minutes après M. Jones, et dit à mistriss Fitz Patrick en sortant : « Je suis tranquille sur ce qui regarde ma cousine : elle ne peut rien avoir à redouter de cet homme-là. »

Notre histoire suivra l'exemple de lady Bellaston, et prendra congé de la compagnie actuelle qui se trouva alors réduite à deux personnes. Comme il ne se passa rien entr'elles qui nous intéresse le moins du monde, ni nous ni nos lecteurs, nous ne nous permettrons pas de les en occuper, ce qui ne servirait qu'à nous distraire d'objets qui doivent paraître d'une plus grande conséquence à tous ceux qui s'intéressent vivement aux affaires de notre héros.

CHAPITRE V.

Ce qui arriva à M. Jones dans la maison qu'il habitait; quelques détails sur un jeune homme qui y logeait, sur la maîtresse de la maison et ses deux filles.

Le lendemain matin, d'aussi bonne heure que la décence le permit, Jones se présenta à la porte de mistriss Fitz Patrick, où on lui répondit que cette dame n'y était point; réponse qui le surprit d'autant plus que s'étant promené en long et en large dans la rue, depuis la pointe du jour, si elle était sortie, il l'aurait nécessairement apperçue. Il fut cependant obligé de prendre cette réponse pour bonne, non-seulement alors, mais à cinq différentes visites qu'il lui fit le même jour.

Pour ne rien cacher au lecteur, nous devons l'instruire que le noble pair, soit

pour une raison, soit pour une autre, peut-être par égard pour l'honneur de mistriss Fitz Patrick, avait insisté pour qu'elle ne revît pas M. Jones, qu'il regardait comme un pié-plat, et que la dame avait consenti à lui faire cette promesse que nous venons de lui voir remplir avec une si rigoureuse ponctualité.

Mais, ami lecteur, comme il se pourrait fort bien que vous eussiez de notre jeune homme, meilleure opinion que mistriss Fitz Patrick; comme vous pourriez même avoir quelque chagrin, si vous pouviez craindre que, pendant tout le tems où il resta ainsi séparé de Sophie, il logeât dans une malheureuse auberge, ou même dans la rue; nous allons vous décrire son logement qui était dans une maison très-honnête, et dans un très-beau quartier de la ville.

Voici le fait. M. Jones avait souvent entendu parler à M. Allworthy d'une dame chez laquelle il logeait ordinairement quand il était en ville. Il savait aussi qu'elle de-

meurait dans Bond-Street, et était la veuve d'un ecclésiastique qui l'avait laissée à son décès en possession de deux filles, et d'un recueil complet de sermons manuscrits.

De ces deux filles, Nancy, l'aînée, venait d'avoir dix-sept ans, et Betty, la cadette, dix seulement.

C'est dans cette maison que Jones avait envoyé Partridge, et il y avait loué une chambre pour lui au second, et une pour Partridge au quatrième.

Le premier était habité par un de ces jeunes gens que dans le siècle dernier on appelait à Londres *gens d'esprit et de plaisir*, et assez convenablement, à mon avis. Car, de même que l'on désigne ordinairement les hommes par leurs genres d'affaires ou leurs professions, on pouvait dire aussi justement que le plaisir était la seule affaire ou la seule profession de ces messieurs, à qui la fortune avait fourni le moyen de s'abstenir de toute occupation utile. Les salles de spectacles, les caffés et les tavernes étaient les lieux de leurs rendez-

vous. L'esprit et la plaisanterie étaient l'occupation de leurs heures les plus agréables, et l'amour, l'affaire de leurs momens les plus sérieux. Tous les vins et toutes les Muses conspiraient ensemble à allumer dans leur sein les flammes les plus brillantes, et non-seulement ils admiraient, mais quelques-uns d'entr'eux étaient en état de célébrer la beauté qu'ils admiraient, et tous de juger du mérite de ces sortes de compositions.

On se servait donc d'une expression juste en les appelant *gens d'esprit et de plaisir.* Mais je demande si l'on peut, avec la même propriété d'expression, donner la même qualification à ces jeunes gens de notre siècle qui ont la même ambition d'être cités pour leurs qualités brillantes. Quant à l'esprit, ils n'ont certainement rien de commun ensemble. Pour leur accorder ce qui leur est dû, ils s'élèvent un degré plus haut que leurs prédécesseurs, et peuvent être nommés *gens de sagesse et de vertu.* (Prenez garde de donner à ces deux

mots une autre acception que la mienne.) Ainsi à l'âge où ces messieurs, que j'ai cités plus haut, employaient leur tems à chanter le verre à la main les charmes d'une femme, ou à faire des sonnets à sa louange, à donner en plein spectacle leur opinion sur une pièce de théâtre ou sur un poëme chez *Will* ou chez *Button*; nos jeunes gens modernes réfléchissent sur les différens moyens de corrompre une ville ou un bourg ayant droit de nommer au parlement, ou méditent des discours pour la chambre des communes, ou plutôt pour les magasins d'épiciers. Mais la science du jeu est entre toutes les autres celle qui occupe le plus fortement leurs pensées. Tous ces grands objets sont l'étude de leurs momens de réflexion. Cependant ils s'environnent d'un vaste cercle d'amusemens, ils font les connaisseurs en tout, ils jugent la peinture, la musique, la sculpture et la philosophie naturelle, ou plutôt *anti-naturelle*, puisqu'elle est tout entière occupée du merveilleux, et ne connaît de la

nature que ses monstres et ses imperfections.

Quand Jones eut passé la journée entière en demandes infructueuses sans pouvoir obtenir d'être admis chez mistris Fitz Patrick, il s'en retourna désespéré à son appartement. Tandis qu'il y était seul, livré tout entier à sa douleur, il entendit un violent tumulte dans l'appartement au-dessous, et bientôt après une voix de femme qui le priait au nom du ciel de descendre pour prévenir un meurtre. Jones qui n'hésitait jamais en quelqu'occasion que ce fût, quand il s'agissait de venir au secours des opprimés, descendit précipitamment l'escalier; en entrant dans la salle à manger d'où partait tout le bruit, il y vit le jeune homme dont nous avons parlé, cloué contre la muraille par son laquais, et une jeune femme debout auprès d'eux, se tordant les mains, et criant de toutes ses forces : au meurtre, au meurtre; et en effet, le pauvre jeune homme semblait en quelque danger d'être étouffé, quand Jones courut précipi-

tamment à son secours, et l'arracha des griffes impitoyables de l'ennemi, au moment même où il allait respirer pour la dernière fois.

Quoique le maraud eût reçu nombre de coups de pied et de coups de poing de la part de son maître qui avait plus de courage que de force, il s'était fait une espèce de scrupule de conscience de le battre, et se contentait de l'étrangler; mais il n'eut pas le même respect pour Jones, et ne se sentit pas plutôt traité un peu rudement par son nouvel antagoniste, qu'il lui donna dans le ventre un de ces coups fourrés qui, à l'amphithéâtre de Broughton paraissent procurer des jouissances si délicieuses à ceux qui les voyent donner, et ne font que très-peu de plaisir à ceux qui les reçoivent.

Le vigoureux jeune homme n'eut pas plutôt reçu ce coup, qu'il songea à lui en témoigner la plus vive reconnaissance, et il s'ensuivit entre lui et le laquais, un combat furieux, mais de courte durée; car ce

maraut n'était pas plus en état de se défendre contre Jones que son maître ne l'avait été de se défendre contre lui.

La fortune avait alors, suivant sa coutume, totalement changé la face des affaires. Le premier vainqueur était étendu sans respiration sur le plancher, tandis que le premier vaincu en avait repris assez pour remercier M. Jones de l'avoir secouru si à propos. Il reçut aussi les remercîmens les plus sincères de la jeune femme présente, qui n'était autre que miss Nancy, la fille aînée de la maison.

Le laquais s'étant rélevé sur ses jambes, secoua la tête en fixant Jones, et avec un regard pénétrant lui cria : « Dieu me damne, je ne veux plus rien avoir à démêler avec vous, vous avez été sur le théâtre, ou je suis diablement trompé. Et nous pouvons en effet lui pardonner ce soupçon, car telles étaient l'agilité et la force de notre héros, qu'il eût pu très-probablement tenir tête à l'un des *boxeurs* de la première

force, et aurait très-aisément battu à lui seul tous les licenciés les mieux rembourrés (1) de l'école de M. Broughton.

---

(1) De peur que la postérité ne se trouve embarrassée à deviner le sens de cette épithète, je crois à propos de la lui expliquer, en transcrivant ici un avertissement publié le premier février 1747.

« *N. B.* M. Broughton propose, s'il y est convenablement encouragé, d'ouvrir à sa maison de Hay-Market, une académie pour l'instruction de ceux qui voudront être initiés dans les mystères de l'art de boxer. Toute la théorie et la pratique de cet art véritablement national, avec toutes les espèces de coups que l'on peut porter, toutes les manières de les parer, tous les accidens enfin qui peuvent arriver aux combattans, y seront complètement enseignés et expliqués; et afin que les personnes de qualité et de distinction ne soient pas dégoûtées de suivre ce cours d'études, les leçons leur en seront données avec l'attention la plus affectueuse et tous les égards dûs à la délicatesse de leur structure et de leur constitution. L'on s'est pourvu en conséquence de bandes de toiles fines et matelassées, qui les mettront totalement à l'abri des inconvéniens qui pourraient résulter de ce genre d'exercices, tels que de revenir avec les yeux pochés, les dents cassées et le nez tout en sang. »

Signé BROUGHTON.

Londres, ce premier février 1747.

Le maître écumant de rage, ordonna sur-le-champ à son laquais, de quitter son habit, ce à quoi il consentit très-volontiers à condition qu'il recevrait ses gages au même instant. La condition fut remplie, et le maraud chassé au moment même.

Alors le jeune homme, dont le nom était Nightingale, insista très-vivement pour que son libérateur prît avec lui sa part d'une bouteille de vin; ce à quoi Jones, après en avoir été fortement pressé, consentit, beaucoup plus par complaisance que par inclination; car le trouble de son esprit le rendait en ce moment très-peu propre à la conversation. Miss Nancy la seule personne de son sexe qui fût alors dans la maison, sa mère et sa sœur étant allées à la comédie, consentit à leur tenir compagnie.

Quand on eut apporté sur la table la bouteille et les verres, le jeune homme se mit à raconter ce qui avait donné occasion à la précédente dispute.

« J'espère, monsieur, dit-il à Jones,

que vous ne conclurez pas de ce qui vient de se passer, que je me sois fait un usage de frapper mes gens; car autant que je peux m'en souvenir, c'est la première fois, je vous assure, que je me suis rendu coupable de cette espèce d'emportement. J'ai passé à ce même maraud un grand nombre de fautes extrêmement punissables, avant de me laisser aller à cet excès; mais quand vous apprendrez ce qui s'est passé ce soir, j'aime à croire que vous me jugerez excusable. Il m'est arrivé de rentrer chez moi quelques heures plutôt que de coutume, et j'y ai trouvé quatre gentilshommes en livrée, jouant au whisk au coin de mon feu; et mon *Hoyle*, Monsieur, mon plus bel *Hoyle*, qui m'a coûté une guinée, tout ouvert sur la table, avec une quantité de *porter* répandu sur une des pages les plus importantes de tout le livre. Vous conviendrez que cela était fait pour mettre en colère l'homme le plus patient. Cependant je n'ai rien dit jusqu'à ce que l'honnête compagnie ait été retirée, et alors j'ai fait une

douce réprimande à ce maraud, qui, au lieu de me paraître embarrassé le moins du monde, m'a répondu insolemment : que les domestiques devaient avoir leurs momens de récréations comme les autres, qu'il était fâché de l'accident arrivé à mon livre, mais que plusieurs de ses connaissances en avaient eu un pareil pour un scheling, et que je pouvais lui retenir cette somme sur ses gages, si je le voulais. Je l'ai grondé alors plus sévèrement que la première fois, et le coquin a eu l'insolence de.....En un mot, il a imputé mon prompt retour chez moi à.... Enfin, il s'est permis une réflexion.... Il a prononcé le nom d'une jeune dame de manière.... d'une manière telle qu'il m'a fait perdre patience, et que dans ma colère je l'ai frappé. »

Jones répondit qu'il ne croyait pas que personne pût l'en blâmer : « Pour moi, ajouta-t-il, je vous avoue que dès la première impertinence, j'en aurais fait tout autant. »

En ce moment, la mère et la sœur de

miss Nancy rentrèrent de la comédie, et se réunirent à eux; ils passèrent ensemble une soirée fort agréable, car ils étaient tous extrêmement gais, excepté Jones qui tâcha de le paraître le plus qu'il lui fut possible. A la vérité, sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractère, suffisait pour en faire un homme très-aimable; et malgré le poids insupportable qui oppressait son cœur, il le fut tellement dans cette circonstance, qu'en se séparant, le jeune homme lui témoigna le plus vif desir de faire avec lui une connaissance plus intime. Il plut aussi beaucoup à miss Nancy; et la veuve, tout-à-fait charmée de son nouveau locataire, l'invita ainsi que l'autre à déjeûner chez elle le lendemain.

Jones, de son côté, ne fut pas moins satisfait de sa nouvelle société; car, quoique miss Nancy fut fort petite, elle était extrêmement jolie, et la veuve avait tous les charmes qui peuvent embellir une femme de près de cinquante ans. Comme elle était une des meilleures créatures du monde,

elle en était une des plus gaies ; elle n'avait jamais pensé, ni dit, ni souhaité aucun mal, et avait constamment ce desir de plaire, que l'on peut appeler le plus heureux de tous les desirs, en ce qu'il manque rarement d'atteindre son but, quand il n'est pas gâté par l'affectation. En un mot, quoiqu'elle eût personnellement peu de pouvoir et de crédit, on ne mettait pas plus de chaleur qu'elle dans l'amitié : elle avait été l'épouse la plus sensible et la plus fidèle, et était encore la meilleure et la plus tendre des mères.

Comme notre histoire ne s'occupe pas, ainsi que le font ordinairement les papiers-nouvelles, de donner de l'importance aux gens dont on n'a jamais entendu parler, et dont on n'entendra plus parler par la suite, le lecteur peut conclure de ce que nous venons de dire de cette excellente femme, qu'elle jouera par la suite un rôle assez considérable dans le cours de cette histoire.

Jones ne fut pas moins content du jeune

homme avec lequel il venait de boire une bouteille de vin; il crut discerner en lui beaucoup de bons sens, quoiqu'un peu trop gâté par les sottises de la capitale; mais ce qui le recommandait surtout au cœur de Jones, c'était quelques sentimens de générosité et d'humanité qu'il laissait paraître dans l'occasion, et particulièrement un grand nombre d'expressions du plus grand désintéressement en affaires d'amour. Ce jeune homme s'expliquait sur ce sujet dans un langage qui aurait fort bien pu convenir à un berger de l'ancienne Arcadie, et qui paraissait très-extraordinaire en passant par la bouche d'un moderne petit-maître; mais il n'était fat que par imitation, et la nature l'avait destiné à jouer un beaucoup plus beau rôle.

CHAPITRE VI.

Ce qui arriva pendant que la compagnie était à déjeûner, et quelques idées concernant l'éducation des filles.

La compagnie rapporta le lendemain matin les mêmes dispositions favorables dans lesquelles elle s'était séparée le soir précédent; mais le pauvre Jones était tout-à-fait désespéré, car Partridge venait de l'informer que mistriss Fitz Patrick avait quitté son logement, et qu'il n'avait pu apprendre où elle était allée. Cette nouvelle l'affligea extrêmement, et son maintien, ainsi que sa conduite, en dépit de tous ses efforts pour suivre la conversation, trahissaient ses desirs, et indiquaient manifestement le désordre de son esprit.

L'entretien roula, comme la veille, sur l'amour, et Monsieur Nightingale professa

de nouveau à ce sujet beaucoup de ces sentimens, vifs, généreux et désintéressés, que les hommes raisonnables nomment romanesques, mais que les femmes raisonnables jugent plus favorablement. Mistriss Miller, car ainsi s'appelait la maîtresse de la maison, approuva hautement ces sentimens; mais quand il en appela à miss Nancy, elle se contenta de lui répondre que celui qui avait le moins parlé lui paraissait le plus capable de bien juger.

Ce compliment était si évidemment adressé à Jones, que nous eussions été fâchés qu'il l'eût laissé passer sans y faire attention. Aussi fit-il à miss Nancy une réponse extrêmement polie, qu'il termina en insinuant que le silence qu'elle avait gardé elle-même l'exposait à un soupçon du même genre; et en effet, elle n'avait presque pas ouvert la bouche le matin ni la veille au soir.

Je suis charmée, Nancy, dit mistriss Miller, que Monsieur ait fait cette observation. Je vous assure que je suis presque de son avis; que pouvez-vous donc avoir

mon enfant ? je n'ai jamais vu un tel changement. Qu'est-donc devenue toute votre gaîté? Croiriez-vous, Monsieur, que j'avais l'habitude de l'appeler ma petite babillarde? Elle n'a pas proféré vingt paroles de la semaine.

La conversation fut interrompue ici par l'arrivée d'une servante qui tenait un paquet dans ses mains. Il m'a, dit-elle, été remis par un commissionnaire pour M. Jones; elle ajouta que le porteur était reparti sur-le-champ, en disant qu'il n'y avait pas de réponse.

Jones témoigna quelque surprise en cette occasion, et assura que ce devait être une erreur; mais la servante persistant à dire que c'était bien là le nom qu'on lui avait dit, toutes les femmes desirèrent qu'on ouvrît le paquet sur-le-champ; ce qui fut exécuté avec le consentement de M. Jones, par la petite Betsy, et le contenu du paquet se trouva être un domino, un masque et un billet de bal.

Jones assura alors plus positivement que

jamais, que tout cela ne pouvait lui avoir été remis que par méprise; mistriss Miller elle-même témoigna quelque doute, et dit qu'elle ne savait qu'en penser; mais quand on demanda à M. Nightingale quelle était son opinion à cet égard, il en émit une très-différente. Tout ce que je peux conclure de cela, Monsieur, dit-il, c'est que vous êtes un très-heureux mortel; car je ne fais aucun doute que tout ceci ne vous soit envoyé par quelque dame que vous aurez le bonheur de rencontrer au bal.

Jones n'avait pas tout-à-fait assez de vanité pour entretenir une idée aussi flatteuse, et mistriss Miller elle-même n'était pas totalement de l'avis de M. Nightingale, lorsque miss Nancy, ayant déployé le domino, il en tomba une carte, sur laquelle était écrit ce qui suit :

La puissante reine des fées
Vous envoie ici ses couleurs;
Venez conquérir des trophées,
Mettez à profit ses faveurs.

Mistriss Miller et miss Nancy se ran-

gèrent alors toutes deux à l'avis de M. Nightingale, et Jones lui-même fut presque tenté de partager leur opinion; et comme mistriss Fitz Patrick, il le croyait du moins, était la seule femme qui sût où il logeait; il commença à se flatter de quelque espérance, accueillit l'idée que ce message venait d'elle, et devait le conduire à voir sa Sophie. Cette espérance était assurément très-peu fondée; mais comme la conduite de mistriss Fitz Patrick, en refusant de le voir, malgré sa promesse, et en quittant son logement sans l'en avoir instruit, avait quelque chose d'étrange et d'inconcevable, ne pouvait-il pas se flatter que cette dame, qu'on lui avait dépeinte comme d'un caractère extrêmement capricieux, avait le projet de lui rendre de cette manière bisarre, un service qu'elle avait refusé de lui accorder par un moyen plus simple. A dire vrai, comme il était impossible de rien conclure de certain d'un incident si singulier et si extraordinaire, il avait la plus grande latitude pour en tirer tous les résultats qui flatteraient son imagi-

nation. Or, comme il avait naturellement une extrême vivacité de caractère, il s'y livra entièrement dans cette circonstance, et son imagination travailla si bien, que les mille idées qu'elle lui suggéra se réunirent pour favoriser et entretenir l'espoir qu'il rencontrerait sa chère Sophie avant la fin du jour.

Lecteur, si tu as quelque bienveillance pour moi, la plus belle preuve de reconnaissance que je puisse t'en donner, c'est de te souhaiter cette heureuse disposition de l'ame; car, après avoir beaucoup lu et long-tems médité sur ce fameux sujet du bonheur qui a occupé tant de plumes célèbres, je suis très-porté à le placer dans la possession de ce caractère, qui nous met en quelque sorte hors de la portée des traits de la fortune, et nous rend heureux sans le secours de ses faveurs. En effet, les sensations de plaisir qu'il nous donne sont beaucoup plus constantes et beaucoup plus vives que celles que nous procure cette aveugle déesse : la nature ayant sagement fait en sorte qu'il y eût

toujours un peu de satiété et de langueur attaché à nos jouissances réelles, de peur qu'elles ne prissent sur nous assez d'empire pour nous dégoûter de toute poursuite ultérieure. Je ne fais aucune espèce de doute que sous ce point de vue nous ne puissions nous figurer celui qui espère devenir un jour chancelier, quoiqu'il ne fasse que d'entrer au barreau, l'archevêque futur qui use son premier rabat, et le premier ministre à la queue d'une opposition, plus véritablement heureux que ceux qui sont investis de tout le pouvoir et des riches émolumens de ces augustes emplois.

M. Jones s'étant donc décidé à aller au bal masqué le soir même, M. Nightingale lui proposa de l'y conduire. Il offrit en même tems des billets à miss Nancy et à sa mère; mais cette excellente femme ne voulut pas les accepter; elle dit qu'elle ne concevait pas le mal que quelques personnes trouvaient au bal masqué; mais que des plaisirs aussi chers ne convenaient qu'à des personnes riches et de qualité, et non à de

jeunes personnes qui étaient destinées à gagner leur vie, et pouvaient tout au plus espérer d'épouser un bon marchand.— « Un marchand, s'écria Nightingale, je vous prie de ne pas dépriser ma Nancy. Il n'y a pas un noble sur la terre qui ne soit au-dessous de son mérite. — Oh! fi! M. Nightingale, répondit mistriss Miller, vous ne devriez pas remplir la tête de ma fille de pareilles idées; mais si son bonheur voulait, ajouta-t-elle avec un sourire, qu'elle trouvât un gentilhomme qui eût votre généreuse façon de penser, j'espère qu'elle reconnaîtrait sa générosité d'une manière plus convenable qu'en nourrissant dans son ame le goût des plaisirs aussi chers que ceux-là. Lorsque les jeunes personnes apportent de grandes fortunes, elles ont sans doute quelque droit à vouloir dépenser ce qui leur appartient, et à ce sujet j'ai entendu les hommes dire qu'ils faisaient souvent un meilleur marché en épousant une femme pauvre qu'une riche; mais que mes filles épousent qui elles voudront, je tâcherai qu'elles fassent le

bonheur de leurs maris. Je desire donc qu'on ne parle plus de bals masqués. Nancy est, j'en suis sûre, trop sage pour desirer d'y aller; car elle doit se rappeler que la tête lui tourna presque pour y avoir été avec vous l'année dernière, et qu'il lui fallut un grand mois avant qu'elle pût reprendre sa raison et son aiguille ».

Quoiqu'un léger soupir échappé du sein de Nancy semblât annoncer quelque désapprobation secrète de ces sentimens, elle n'osa pas les contredire ouvertement; car avec toute la tendresse d'une mère, cette excellente femme en avait su conserver toute l'autorité; et comme son indulgence pour les desirs de ses enfans n'avait d'autres bornes que la crainte de nuire à leur santé ou à leur bonheur futur, elle ne souffrait jamais que ceux de ces ordres fondés sur un pareil motif, fussent enfreints ou contestés; et c'est ce que savait si bien le jeune homme qui logeait chez elle depuis deux ans, qu'il ne répliqua pas un mot.

M. Nightingale, qui goûtait Jones da-

vantage à chaque moment, l'engagea instamment à venir dîner le jour même avec lui à la taverne, où il offrit de le présenter à quelques-unes de ses connaissances; mais Jones le pria de l'excuser, ses habits n'étant pas encore arrivés.

S'il faut confesser la vérité, M. Jones était alors dans une situation qui se trouve être assez souvent celle de beaucoup de jeunes gens accoutumés à faire une plus grande figure que lui. En un mot, il n'avait pas un sol dans sa poche; situation beaucoup plus honorée parmi les anciens philosophes que parmi les sages modernes qui demeurent dans *Lombard-Street*, ou qui fréquentent le café de *White*; et peut-être même le grand cas que ces philosophes font d'une poche vide, est-il une des raisons de ce profond mépris qu'ils inspirent dans la susdite rue et dans le susdit café.

Or, si l'ancienne opinion que les hommes pourraient vivre parfaitement bien avec la vertu seule, est une erreur notoire, comme les sages modernes dont je viens de parler

prétendent l'avoir découvert, je crains bien que quelques romanciers n'aient également avancé une proposition fausse, en soutenant qu'un homme peut vivre d'amour; car, quelques repas délicieux que ce sentiment puisse procurer à quelques-uns de nos sens et de nos appétits, il est très-certain que les autres n'en tirent aucun profit. Aussi ceux qui ont placé une confiance trop étendue dans ces sortes d'écrivains ont-ils reconnu leur erreur quand il était trop tard, et ont éprouvé que l'amour n'était pas plus capable d'appaiser la faim, qu'une rose de charmer l'oreille, ou un violon de plaire à l'odorat.

Nonobstant donc toutes les friandises que l'amour lui avait présentées, entre lesquelles on peut compter l'espérance de voir Sophie au bal; espérance dont il s'était voluptueusement nourri tout le jour, quelque mal fondée qu'elle pût être, le soir ne fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à sentir le besoin d'une nourriture plus solide. Partrige le découvrit par intuition, et en prit occasion de

parler directement du billet de banque; mais lorsque sa proposition eut été rejetée avec dédain, il rassembla encore une fois tout son courage, et en trouva assez pour parler de retourner chez M. Allworthy.

Partridge, s'écria Jones, vous ne pouvez voir mon sort sous un point de vue plus désespéré que je ne le vois moi-même, et je commence à me repentir vivement d'avoir souffert que vous quittassiez, pour me suivre, un lieu où vous étiez établi. J'insiste donc en ce moment pour que vous retourniez chez vous. Quant aux dépenses que vous avez faites, et à la peine que vous avez prise si obligeamment pour moi, permettez-moi de vous en dédommager en vous priant de garder pour votre usage tous les habits que j'ai laissés chez vous. Je suis fâché de ne pouvoir pour le moment vous témoigner autrement ma reconnaissance.

Il prononça ces mots d'un ton si pathétique que Partridge, entre les défauts duquel on ne pouvait compter ni mauvais

naturel ni dureté de cœur, se mit à fondre en larmes; et après avoir fait serment qu'il ne le quitterait pas dans sa détresse, employa les instances les plus vives pour le presser de retourner chez lui. Pour l'amour du ciel, Monsieur, dit-il, réfléchissez seulement; que pouvez-vous faire! comment est-il possible que vous pensiez à demeurer dans cette grande ville sans argent? Faites ce qu'il vous plaira, Monsieur, allez où vous voudrez, je suis résolu de ne pas vous quitter; mais je vous prie, Monsieur, réfléchissez, je vous en supplie, Monsieur, pour l'amour de vous-même; prenez ce que je vous dis en considération, et je suis sûr que votre propre raison vous conseillera de retourner chez vous.

« Combien de fois encore faudra-t-il que je te répète, dit Jones, que je n'ai point de chez moi où je puisse retourner. Si j'avais le moindre espoir que la porte de M. Allworthy fût encore ouverte pour me recevoir, je n'aurais pas besoin que l'infor-

tune me pressât de m'y rendre. Crois que c'est là le seul motif qui peut m'empêcher de voler vers lui. Mais hélas ! je suis à jamais banni de sa présence. Ses derniers mots furent.... Oh ! Partridge, ils retentissent encore à mes oreilles.... Ses derniers mots furent, en me donnant une somme d'argent, je ne sais pas à combien elle montait, mais elle était considérable, j'en suis sûr... Ses derniers mots furent.... « A dater d'aujourd'hui, je suis déterminé à n'avoir plus de relation avec vous, sous aucun prétexte. »

Ici la douleur ferma la bouche à Jones, et la surprise produisit un moment le même effet sur Partridge ; mais celui-ci recouvra bientôt l'usage de la parole, et après une courte préface, dans laquelle il protesta qu'il n'était pas curieux, il demanda à Jones ce qu'il entendait par une somme considérable, s'il ne savait pas à combien elle montait, et enfin ce qu'était devenu cet argent.

Il reçut à cet égard tous les éclaircisse-

mens que Jones put lui donner, et recommençait déjà ses commentaires, quand il fut interrompu par un message de M. Nightingale, qui invitait son maître à venir le trouver dans son appartement.

Quand les deux jeunes gens furent revêtus de leurs dominos pour le bal, et que M. Nightingale eut donné ordre qu'on fît venir des chaises à porteurs, Jones se trouva dans une position fâcheuse, qui pourra paraître très-ridicule à beaucoup de mes lecteurs. Il ne savait comment se procurer un scheling. Mais si ces lecteurs veulent réfléchir un peu sur ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes par le manque de mille livres, ou peut-être de dix ou de vingt, pour exécuter un projet chéri, ils auront une idée juste de ce que M. Jones éprouva en cette occasion. Il s'adressa donc à Partridge pour se procurer cette somme, la première qu'il lui eût permis de lui avancer, et il espérait bien que ce serait la dernière que ce pauvre homme lui avancerait tant qu'il serait à son

service. La vérité est que Partridge avait depuis quelque tems cessé toute offre de ce genre, soit qu'il desirât de voir le billet de banque entamé, soit qu'il espérât que la misère forcerait Jones à retourner chez lui, soit par tout autre motif, sur lequel je me garderai bien de prononcer.

CHAPITRE VII

Contenant tous les plaisirs d'un bal masqué.

Voici nos cavaliers arrivés à ce temple fameux où préside Heydegger, le grand *arbiter deliciarum* (1), le sublime grand prêtre du plaisir, qui, comme les autres prêtres du paganisme, oblige ses dévots sectateurs à reconnaître la prétendue présence de la divinité, quoique réellement il n'existe en ce lieu aucune divinité de cette nature.

M. Nightingale ayant fait un tour ou deux avec son compagnon, le quitta soudain pour se promener avec une femme, en lui disant : « Maintenant que vous êtes

(1) Arbitre des délices.

ici, Monsieur, il faut que vous chassiez pour votre propre compte. »

Jones commença à concevoir de fortes espérances que sa Sophie était présente, et ces espérances l'animèrent encore davantage que les lumières, la musique et la foule, quoique ce soit des antidotes assez puissans contre le spléen. Il accosta alors toutes les femmes qui, par l'air, la taille, ou la stature, avaient quelque ressemblance avec Sophie. Il tachait de leur dire à toutes quelque chose de piquant, à dessein de les engager à faire une réponse qui lui servît à reconnaître cette voix à laquelle il croyait impossible qu'il pût se méprendre. Quelques-unes lui répondirent, en lui faisant cette question d'une voix fausse et criarde: « Est-ce que vous me connaissez? » Le plus grand nombre lui disait : « Je ne vous connais pas, Monsieur, » et rien de plus. Quelques autres l'appelèrent impertinent; celles-ci ne lui répondirent pas du tout; celles-là : « En vérité, je ne connais pas votre voix, et je n'ai rien à vous dire. » Plusieurs enfin

lui firent des réponses aussi obligeantes qu'il pouvait les desirer, mais ce n'était pas avec cette voix qu'il souhaitait si vivement d'entendre.

Tandis qu'il causait avec une de ces dernières, qui était vêtue en bergère, une dame en domino vint à lui, et le frappant sur l'épaule, lui dit tout bas à l'oreille: « Si vous causez plus long-tems avec ce masque, j'en instruirai miss Western. »

Jones n'eut pas plutôt entendu prononcer ce nom, que quittant la femme avec qui il était, il s'attacha à suivre la dame au domino, en la priant, et la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venait de nommer, si elle se trouvait alors dans la salle.

Le masque marcha précipitamment sans rien dire, jusqu'au bout du sallon le plus éloigné, et là, au lieu de lui répondre, s'assit, en disant qu'elle était fatiguée. Jones s'assit à côté d'elle, et continua ses instances. Enfin la dame lui répondit froidement : «J'avais imaginé que M. Jones avait assez de discernement pour qu'aucun déguisement

ne fût capable de lui cacher sa maîtresse. — Elle est donc ici, Madame? répliqua Jones avec quelque véhémence. — Taisez-vous, Monsieur, interrompit sur-le-champ la dame, vous allez vous faire remarquer. Je vous proteste sur mon honneur que miss Western n'est pas ici. »

Jones se saisissant alors de la main du masque, se remit à le conjurer avec les instances les plus vives de lui apprendre où il pourrait trouver Sophie; et voyant qu'il n'en pouvait obtenir aucune réponse positive, il lui reprocha, quoiqu'avec douceur, de lui avoir manqué de parole le jour précédent, et finit par lui dire : « Allez, ma belle reine des fées, je connais très-bien votre majesté malgré le déguisement affecté de votre voix. Assurément, mistriss Fitz Patrick, il est un peu cruel à vous de vous divertir à me tourmenter. »

Le masque répondit : « Quoique vous m'ayez si bien devinée, je continuerai encore à vous parler du même son de voix, de

peur d'être reconnue par d'autres. Croyez-vous, mon cher Monsieur, que je prenne assez peu d'intérêt à ma cousine pour faciliter entre vous deux un rapprochement qui finirait infailliblement par causer sa ruine, aussi bien que la vôtre. Je vous assure d'ailleurs qu'elle n'est pas assez folle pour consentir à se perdre elle-même, si vous êtes assez son ennemi pour l'y encourager. »

« Hélas ! Madame, dit Jones, vous connaissez bien peu mon cœur, en m'appelant l'ennemi de Sophie. »

« Et cependant vous en conviendrez, lui dit le masque, entraîner quelqu'un à sa ruine, n'est-ce pas agir en ennemi ? Et quand vous vous perdez sciemment et avec certitude par la même action, n'est-ce pas moins une folie qu'un crime ? Or, Monsieur, ma cousine n'a rien en ce moment que ce que son père voudra bien lui donner, ce qui est extrêmement peu pour une personne de son rang. Vous connaissez M. Western et votre propre situation. »

Jones protesta qu'il n'avait aucun projet

de cette nature sur Sophie, qu'il aimerait mieux souffrir la mort la plus violente que de sacrifier l'intérêt de celle qui lui était si chère à ses propres desirs; qu'il savait combien à tous égards il était indigne d'elle; que depuis long-tems il avait résolu de renoncer à l'orgueilleuse pensée d'y prétendre; mais que quelques accidens assez étranges lui avaient fait desirer de la revoir encore une fois, au moment même où il se promettait de prendre congé d'elle pour toujours. « Non, Madame, ajouta-t-il, mon amour n'est pas de nature à chercher sa propre satisfaction aux dépens de ce qui est le plus cher à celle qui en est l'objet. Je sacrifierais tout à la possession de ma Sophie, excepté Sophie elle-même. »

Quoique le lecteur n'ait pas probablement conçu jusqu'ici une très-haute idée de la vertu de la dame masquée, et quoique par la suite elle puisse ne pas paraître mériter l'éloge d'avoir un des plus beaux caractères de son sexe, cependant il est certain que ces sentimens généreux firent une vive im-

pression sur elle, et ajoutèrent beaucoup à l'affection qu'elle avait ci-devant conçu pour notre jeune héros.

Après un silence de quelques minutes, la dame lui dit « qu'elle considérait ses prétentions sur Sophie moins comme un acte de présomption que comme un acte d'imprudence. Les jeunes gens, ajouta-t-elle, ne peuvent jamais avoir en ce cas de trop orgueilleuses pensées. J'aime l'ambition dans un jeune homme, et je voudrais que vous vous y livrassiez entièrement ; peut-être pourrez-vous réussir auprès de quelques personnes d'une fortune infiniment supérieure à la vôtre; je dis plus, je suis convaincue qu'il y a des femmes... Mais, M. Jones, ne me regardez-vous pas comme une étrange créature, de donner ainsi des avis à un homme que je connais si peu, et de la conduite duquel j'ai si peu de raison d'être satisfaite.

Jones s'empressa alors de se justifier, en lui disant qu'il espérait ne pas l'avoir offensée par ce qu'il avait dit de sa cousine. A

quoi le masque répondit : « connaissez-vous donc assez peu notre sexe, pour imaginer que vous puissiez offenser davantage une femme qu'en l'entretenant de votre passion pour une autre. Si la reine des fées n'avait pas conçu meilleure opinion de votre galanterie, il n'est pas probable qu'elle vous eût donné rendez-vous au bal. »

Jones n'avait jamais eu moins d'inclination pour une intrigue qu'en ce moment ; mais la galanterie envers les femmes entrait dans ses principes d'honneur, et il regardait comme un devoir aussi sacré pour lui d'accepter un cartel d'amour, que tout autre cartel. J'ajoute que son amour pour Sophie lui rendait nécessaire d'être bien avec la dame, ne doutant pas que cette liaison ne servît à lui faire rencontrer l'objet de ses véritables affections.

Il commençait donc à répondre assez vivement aux dernières paroles de la dame, quand un masque sous l'habit d'une vieille femme vint les joindre. Ce masque était une

de ces femmes qui ne vont dans les bals masqués que pour donner carrière à leur méchanceté, en disant à tous ceux qu'ils rencontrent des vérités dures, et qui tâchent, comme on dit, de gâter autant de plaisir qu'elles le peuvent. Cette bonne dame ayant donc remarqué Jones et sa compagne, qu'elle connaissait bien, en conférence particulière dans un coin du sallon, imagina qu'elle ne trouverait pas ailleurs une plus belle occasion de satisfaire son animosité naturelle qu'en les interrompant. Elle les attaqua donc, et ne tarda pas à les chasser de leur retraite ; ne se contentant pas de cela, elle les poursuivit partout où ils se réfugiaient pour l'éviter, jusqu'à ce que M. Nightingale, qui s'apperçut de la détresse de son ami, fût enfin arrivé à son secours, et eût forcé la vieille femme d'en aller tourmenter d'autres.

Tandis que Jones et son masque se promenaient ensemble dans le salon pour tâcher d'échapper à la vieille qui les tourmentait, il observa que sa dame parlait à plu-

sieurs masques qui passaient, avec la même familiarité que s'ils avaient été à visage découvert; il ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise, en lui disant : « Il faut, Madame, que vous ayez une sagacité prodigieuse pour distinguer ainsi les gens sous toutes les espèces de déguisement. La dame lui répondit : Vous ne pouvez rien concevoir de plus insipide et de plus puéril qu'un bal masqué pour les gens de qualité qui, en général, se connaissent aussi bien ici que s'ils se recontraient dans une assemblée générale, ou même dans un salon particulier. Aucune femme de condition n'y cause jamais avec ceux avec qui elle n'est pas liée. En un mot, on peut dire avec raison que presque tous les gens que vous voyez ici y viennent tuer le tems plus que partout ailleurs, et en sortent généralement plus fatigués que du plus long sermon. A dire le vrai, je commence moi-même à éprouver la même fatigue; et pour peu que j'aie le don de deviner, vous ne vous y plaisez pas

beaucoup davantage; je crois véritablement que ce serait à moi une sorte de charité à exercer envers vous que de m'en aller chez moi. — Je ne connais qu'une charité capable d'égaler celle-là, lui dit Jones avec transport, ce serait de me permettre de vous y accompagner. — Assurément, répondit la dame, vous avez une étrange opinion de moi, si vous vous imaginez qu'après une aussi légère connaissance je vous recevrais chez moi à cette heure de la nuit. N'attribueriez-vous pas peut-être l'intérêt que je vous ai montré pour ma cousine, à quelqu'autre motif? Avouez-le franchement. Cette entrevue ne vous semble-t-elle pas concertée? Ne la regardez-vous pas comme un véritable rendez-vous? Etes-vous accoutumé, M. Jones, à faire de ces conquêtes subites? — Je ne suis point accoutumé, Madame, à faire des conquêtes aussi subites; mais, comme vous vous êtes emparée de mon cœur par surprise, le reste de ma personne est en droit de le suivre;

ainsi, il faut que vous me pardonniez la résolution que je prends de vous accompagner partout où vous irez. Il prononça ces mots avec un ton si vif et un geste si animé, que la dame, après le lui avoir reproché doucement, lui disant que leur familiarité pourrait être observée, ajouta qu'elle allait souper chez une personne de sa connaissance, où elle espérait bien qu'il ne la suivrait point; car autrement, continua-t-elle, je passerais pour une femme étrange, quoiqu'à dire vrai mon amie n'ait pas de penchant à la pruderie. Cependant j'espère que vous ne me suivrez pas, sinon, je ne saurais plus en vérité que dire et que penser de vous. »

La dame quitta le bal aussitôt après; et malgré la sévère défense qui lui en avait été faite, Jones voulut la suivre; mais il se trouva réduit à la nécessité de résoudre le même problême que quelques heures auparavant; je veux dire qu'il n'avait pas un scheling, et il n'avait pas là la ressource de l'emprunter comme il avait fait précédemment.

Il prit donc hardiment le parti de courir après la voiture de la dame, malgré le concert de huées dont le poursuivirent tous les porteurs de chaise présens, qui, fidèles à leurs intérêts, font de leur mieux pour décontenancer les gens un peu comme il faut qui vont à pied. Heureusement, la foule qui attend ordinairement à la porte de l'opéra était trop occupée pour quitter son poste; et comme l'heure avancée le mettait à l'abri de rencontrer dans les rues un grand nombre de gens de cette espèce, il continua sa course sans être molesté, dans un costume qui, à une autre heure, aurait certainement mis toute la populace à ses trousses.

La dame fut conduite dans une rue non loin d'Hanover-Square; la porte de la maison s'ouvrit aussitôt, sa voiture y entra, et Jones, sans cérémonie, y entra en même tems.

Les voilà tous deux réunis dans un salon très-bien meublé, et parfaitement échauffé. La dame continuant à parler avec sa voix

de bal, dit alors qu'elle était bien surprise de ne pas trouver son amie, qui sans doute avait absolument oublié le rendez-vous qu'elle lui avait donné. Après en avoir témoigné beaucoup d'humeur, elle parut avoir quelque crainte de se trouver avec Jones, et lui demanda ce que le monde penserait, quand on saurait qu'ils étaient restés seuls ensemble renfermés au milieu de la nuit; mais au lieu de répondre directement à une question aussi importante, Jones pressa très-vivement la dame de se démasquer; et après l'avoir enfin obtenu, il vit paraître non mistriss Fitz Patrick, mais lady Bellaston elle-même.

Je n'ennuierai pas les lecteurs des détails de leur conversation, qui roula sur des sujets très-communs et très-ordinaires, et dura depuis deux heures jusqu'à six heures du matin; il suffit d'en rapporter ce qui peut être essentiel à notre histoire, et particulièrement la promesse que lui fit la dame de faire tous ses efforts pour découvrir Sophie, et pour lui procurer sous peu de jours

une entrevue avec elle, à condition qu'il en prendrait alors congé pour toujours. Quand ce point fut définitivement arrêté, et qu'ils furent convenus d'un second rendez-vous pour le soir dans le même lieu, ils se séparèrent : la dame retourna chez elle, et Jones à son auberge.

CHAPITRE VIII

Contenant une scène de détresse qui paraîtra extraordinaire au plus grand nombre de nos lecteurs.

Jones, après s'être rafraîchi par un sommeil de quelques heures, appela Patridge auprès de lui, et lui remettant un billet de banque de cinquante livres, lui ordonna d'aller le changer. Partridge le reçut avec des yeux étincelans de joie; mais quand il vint à réfléchir, il sentit naître en lui quelques soupçons qui n'étaient pas très-avantageux à l'honneur de son maître. Ce qui y contribuait encore, c'était l'effrayante idée qu'il s'était faite d'un bal masqué, et le déguisement avec lequel son maître était sorti et rentré, après être demeuré dehors toute la nuit. S'il faut dire le mot, le seul moyen

possible qu'il imaginât pour que son maître eût pu se procurer ce billet, était qu'il l'avait volé, et franchement, à moins de soupçonner qu'il fût dû à la générosité de lady Bellaston, le lecteur aura bien de la peine à en imaginer un autre.

Pour ne pas compromettre l'honneur de M. Jones, et rendre justice à la libéralité de la dame, je dois donc convenir que c'était d'elle en effet qu'il avait reçu ce présent. Quoiqu'elle ne donnât pas beaucoup dans ces sortes de charités devenues si communes de nos jours, telles que de bâtir des hôpitaux, etc., elle n'était pas totalement dépourvue de cette vertu chrétienne, et avait pensé, avec beaucoup de raison, ce me semble, qu'un jeune homme de mérite, ne possédant pas un scheling au monde, n'était pas indigne qu'on exerçât cette vertu en sa faveur.

M. Jones et M. Nightingale avaient été invités ce jour-là à dîner chez mistriss Miller. A l'heure fixée ils se réunirent avec les deux jeunes personnes dans le parloir où ils atten-

dirent depuis trois heures, jusqu'à près de cinq, que l'excellente femme parut; elle avait été hors de la ville visiter une de ses parentes, et s'excusa de son retard en ces termes :

« J'espère, messieurs, que vous me pardonnerez de vous avoir fait attendre; je suis sûre que quand vous connaîtrez le motif.... Je suis allée voir à six milles d'ici une de mes cousines qui vient d'accoucher. Ce doit être, dit-elle en regardant ses filles, un avis à celles qui seraient tentées de faire des mariages imprudens. Il n'y a point de bonheur en ce monde quand on manque du nécessaire : ô Nancy ! comment vous peindrai-je la malheureuse situation dans laquelle j'ai trouvé votre pauvre cousine; il y a à peine une semaine qu'elle est accouchée, et où était-elle pendant tout le tems rigoureux qu'il a fait? Dans une chambre froide, sans rideaux à son lit, sans même un boisseau de charbon de terre dans toute la maison pour lui faire du feu. Son second fils, ce charmant petit enfant, malade d'une es-

quinancie dans le même lit que sa mère. Car il n'y a pas d'autre lit dans la maison. Le pauvre petit Tommy! je crains bien, Nancy, que vous ne revoyiez plus jamais votre petit favori, car il est réellement très-mal. Tous les autres enfans sont en assez bonne santé; mais Molly.... je crains bien qu'elle ne se tue. Elle n'a que treize ans, M. Nightingale, et cependant depuis que je suis au monde, je n'ai jamais vu de meilleure garde; elle soigne tout à la fois, sa mère et son frère, et ce qui est étonnant dans une créature si jeune, elle paraît extrêmement gaie en présence de sa mère; et cependant je l'ai vue, j'ai vu la pauvre enfant, M. Nightingale, se détourner et essuyer en secret les larmes qui coulaient de ses yeux. » Ici, mistriss Miller fut interrompue par ses propres larmes, et il n'y eut pas, je crois, une seule personne présente qui n'en répandît aussi. Enfin elle se remit un peu, et continua en ces termes: « Au milieu de toute cette misère, la mère conserve son courage d'une manière surpre-

nante. Le danger de son fils est ce qui affecte le plus vivement son cœur, et cependant elle fait tous les efforts possibles pour cacher même sa peine, à cause de son mari. Mais sa douleur l'emporte quelquefois sur ses efforts, car elle a toujours aimé à la folie cet enfant, qui est en effet la créature la plus douce et la plus spirituelle qu'on ait vue. Je vous assure que je n'ai jamais été plus affectée de ma vie, qu'en entendant le petit malheureux qui a à peine encore sept ans, tandis que sa mère l'arrosait de ses larmes, la prier de prendre courage : sois sûre, maman, disait-il, que je ne mourrai pas; le Tout-Puissant, je t'en réponds, ne reprendra pas Tommy; le ciel a beau être un lieu charmant, j'aime mieux rester ici et mourir de faim avec toi et papa, que d'y aller. Pardonnez-moi, messieurs, je ne puis m'en empêcher, dit-elle en essuyant ses larmes, tant de sensibilité et de tendresse dans un enfant! et cependant, peut-être, il est celui de tous qui doit le moins inspirer de pitié : un jour ou

deux le placeront très-probablement au-dessus des atteintes de tous les maux de l'humanité. Mais c'est le père qui est en effet le plus digne de compassion. Le pauvre homme! le sentiment de l'horreur est peint dans tous ses traits, et il a plutôt l'air d'être mort que vivant. O ciel! de quelle scène ai-je été témoin en entrant dans la chambre? Ce digne homme, couché derrière le chevet qui soutenait à la fois la tête de sa femme et de son enfant; il n'avait rien sur lui qu'une veste légère, car son habit était étendu sur le lit pour tenir lieu de couvertures. Quand il s'est levé à mon arrivée, je l'ai à peine reconnu, et cependant, M. Jones, c'était il y a quinze jours un des plus beaux hommes qu'on pût voir. M. Nightingale l'a vu; et maintenant les yeux creux, le visage pâle et une longue barbe; son corps tremblant de froid et desséché par la faim: car ma cousine dit qu'elle peut à peine obtenir de lui qu'il mange un morceau. Il m'a dit lui-même tout bas.... il m'a dit ... je n'ai pas la force de le répéter.... il m'a dit

qu'il ne pouvait pas supporter de manger du pain, quand ses enfans en manquaient. Et cependant, pourriez-vous le croire, messieurs, au milieu de toute cette misère, sa femme a d'aussi bon *cawdle* (1) que si elle était accouchée au sein de la plus grande abondance. Je l'ai goûté, et je ne crois pas en avoir bu de meilleur. « Il faut que ce soit, me dit-il, un ange du ciel qui m'ait envoyé de quoi en procurer de si bon à ma femme. » Je ne sais ce qu'il entendait par-là, car je n'avais pas la force de lui faire une seule question.

« C'était des deux côtés, un mariage d'amour, comme on dit, c'est-à-dire un mariage de misère. Je dois dire cependant que je ne vis jamais un couple plus passionné; mais à quoi leur sert aujourd'hui cet amour si vif, qu'à se tourmenter l'un pour l'autre. » — « En effet, maman, s'écria Nancy, j'ai toujours regardé ma cousine Anderson (c'est ainsi qu'elle s'appelait) comme une des plus

(1) Sorte de bouillon.

heureuses femmes du monde. » — « Eh bien ! c'est tout le contraire à présent, je vous assure, dit mistriss Miller, car il est facile de remarquer que le sentiment de leurs souffrances mutuelles, est pour la femme et le mari respectivement ce qu'il y a de plus intolérable dans leur malheur. Le froid et la faim qui les affectent personnellement, sont à peine des maux pour eux en comparaison. Les enfans même, le plus jeune excepté, qui n'a pas encore deux ans, éprouvent les mêmes sentimens, car c'est la famille la plus tendrement unie, et s'ils avaient le simple nécessaire, ce serait les gens les plus heureux du monde. » — « Je n'avais jamais vu dans leur maison le moindre signe de misère, reprit Nancy, et mon cœur saigne véritablement au récit que vous venez de me faire. » — « O mon enfant, répondit la mère, elle a toujours fait ses efforts pour tirer le meilleur parti de tout; ils ont toujours été dans une grande détresse, mais ils ont été entraînés par d'autres dans cette ruine absolue. Le pau-

vre homme avoit répondu pour son coquin de frère, et il y a environ huit jours, la veille même de l'accouchement de sa femme, que tous leurs meubles ont été enlevés et vendus à l'encan. Il avait chargé un des recors de me remettre une lettre de lui qui m'en informait, mais le vilain homme ne me l'a pas remise. Qu'a-t-il dû penser en supposant que j'eusse pu laisser passer une semaine entière sans qu'il eût entendu parler de moi!

Ce ne fut pas d'un œil sec que Jones entendit ce récit. Quand il fut fini, il prit mistriss Miller à part dans une autre pièce; et lui remettant sa bourse, dans laquelle il y avait une somme de cinquante livres, il la pria d'en envoyer à ces pauvres gens tout ce qu'elle croirait convenable. Il ne serait pas aisé de peindre le regard que mistriss Miller jeta sur Jones en cette circonstance. Ce fut avec une sorte de transport qui approchait du délire, qu'elle s'écria: « Bonté du ciel! y a-t-il un pareil homme dans le monde? Mais, revenue un peu à elle-même, oui,

dit-elle, j'en connais un, mais il ne peut pas y en avoir un autre. J'espère, Madame, répondit Jones, qu'il y a beaucoup d'hommes capables de sentimens d'humanité aussi simples; car on ne peut guères donner un nom plus relevé à celui qui nous porte à secourir nos semblables dans une aussi cruelle détresse. Mistriss Miller prit alors dix guinées que Jones eut encore bien de la peine à lui faire accepter, et dit qu'elle trouverait quelques moyens de les leur faire passer le lendemain matin de bonne heure, ajoutant qu'elle avait déjà fait elle-même quelque petite chose pour ces pauvres gens, et ne les avait pas laissés tout-à-fait aussi malheureux qu'elle les avait trouvés.

Ils revinrent ensuite au parloir où Nightingale témoignait prendre beaucoup d'intérêt à l'effroyable situation de ces pauvres gens qu'il connaissait en effet; car il les avait vus plusieurs fois chez mistriss Miller; il déclama contre la folie de se rendre responsable des dettes d'autrui, proféra les plus amères invectives contre le frère, et conclut

en disant qu'il souhaitait qu'on pût faire quelque chose pour cette famille infortunée. Madame, ajouta-t-il en finissant, je suppose que vous les recommandiez à M. Allworthy, ou bien, que penseriez-vous d'une quête qui serait faite pour eux? je leur donnerai, moi, une guinée de tout mon cœur.

Mistriss Miller ne répondit rien; et Nancy, que sa mère avait informée tout bas de la générosité de Jones, pâlit tout à coup : j'observerai cependant que si l'une ou l'autre était fâchée contre M. Nightingale, c'était assurément sans un motif raisonnable; car la libéralité de Jones, quand même il l'eût connue, n'était pas un exemple qu'il fut obligé de suivre. Mille autres n'auraient pas contribué d'un sol à cette bonne œuvre, comme dans le fait, il n'y contribua pas, car n'ayant pas fait d'offre positive, et personne n'ayant cru convenable de lui faire une demande quelconque, il garda son argent dans sa poche.

J'ai fait une observation, et je n'aurai jamais une meilleure occasion qu'en ce mo-

ment, d'en faire part au public; c'est que le monde est généralement divisé en deux opinions sur la charité, qui sont absolument l'opposé l'une de l'autre; les uns semblent croire que tous les actes de cette nature doivent être considérés comme des dons volontaires; et que, pour peu que l'on donne, ne fût-ce même qu'un *Dieu vous assiste*, l'on acquiert ainsi beaucoup de mérite; d'autres, au contraire, paraissent tout aussi fermement persuadés que la bienfaisance est un devoir positif; et que toutes les fois qu'en soulageant la misère des pauvres, les riches font beaucoup moins qu'ils ne peuvent, leurs pitoyables largesses sont si loin d'être méritoires, qu'ils n'ont rempli leur devoir qu'à moitié, et sont en quelque sorte plus méprisables que ceux qui l'ont entièrement négligé.

Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ces différentes opinions. J'ajouterai seulement que ceux qui donnent sont généralement de la première, et que ceux qui reçoivent ont presque tous du penchant à adopter la seconde.

CHAPITRE IX.

Qui traite de toute autre matière que le précédent.

Jones alla revoir sa dame dans la soirée, et ils eurent encore ensemble une longue conversation ; mais, comme elle ne roula, ainsi que la première, que sur des sujets fort communs, nous nous dispenserons d'en rapporter des détails que nous désespérerions de rendre agréables au lecteur, à moins qu'il ne soit un de ceux dont la dévotion au beau sexe, comme celle des papistes à leurs saints, a besoin d'être excitée par le secours des tableaux; mais je suis si loin de vouloir exposer au public de pareils tableaux, que je desirerais pouvoir tirer un rideau sur ceux qui ont été dernièrement exposés dans certaines *nouvelles* fran-

çaises dont on nous a présenté ici des copies grossières, sous le nom de traductions.

Jones devenait chaque jour de plus en plus impatient de voir Sophie, et après plusieurs entrevues avec lady Bellaston, ne voyant pas de vraisemblance qu'il obtînt jamais par elle le bonheur auquel il aspirait, la dame, au contraire, commençant à se fâcher au seul nom de Sophie, il prit le parti d'essayer une autre méthode ; ne doutant pas que lady Bellaston ne sût où était son ange, il pensa, et rien n'était plus probable, que quelques-uns de ses domestiques seraient aussi dans la confidence. Partridge fut donc chargé de faire connaissance avec eux, afin de leur arracher ce secret.

L'imagination ne peut guères se figurer de situation plus fâcheuse que celle à laquelle son pauvre maître était alors réduit ; car, outre les difficultés qu'il rencontrait à découvrir où était Sophie, les craintes qu'il avait de lui avoir déplu, et l'assurance que lady Bellaston lui avait donnée de la résolution que Sophie avait prise de ne plus le

voir, ce que ses précautions pour se dérober à lui ne lui donnaient malheureusement que trop de raison de croire, il lui restait encore à combattre une difficulté qu'il n'était pas au pouvoir de sa maîtresse de lever, quelqu'inclination qu'elle eût pu avoir pour lui : c'était le danger de l'exposer à être déshéritée de toute la fortune de son père; conséquence presqu'inévitable de leur réunion, sans un consentement qu'il n'avait aucun espoir de jamais obtenir.

Ajoutez à tout cela les nombreuses obligations qu'avait en quelque sorte accumulées sur lui lady Bellaston, dont nous ne pouvons cacher plus long-tems la violente passion. Ces obligations étaient telles, que par ses bienfaits il était alors un des hommes les mieux mis de la ville, et non-seulement n'avait plus à craindre cette ridicule détresse où nous l'avons vu plusieurs fois, mais encore était dans un état d'opulence qu'il n'avait jamais connu.

Quoiqu'il y ait beaucoup d'hommes qui concilient fort bien avec leur conscience

la possession de la fortune entière d'une femme, sans lui en témoigner la moindre reconnaissance, pour tout homme qui ne mérite pas tout à fait d'être pendu, rien n'est, je crois, plus fâcheux que de ne pouvoir payer l'amour qu'avec de la reconnaissance, surtout quand le cœur est fortement entraîné ailleurs; telle était la malheureuse position de Jones; car, lors même qu'il eût totalement oublié l'amour vertueux qu'il avait pour Sophie, et qui laissait dans son cœur si peu de place à une autre femme, il n'aurait jamais pu payer d'un égal retour la généreuse passion de cette dame, qui, j'en conviens, avait dû autrefois inspirer de violens desirs, mais qui venait d'entrer pour le moins dans l'automne de sa vie, quoiqu'elle conservât dans sa parure et dans ses manières tout ce qui est le partage de la jeunesse, et fût parvenue même à maintenir encore des roses sur ses joues; mais ces roses, comme ces fleurs que l'art force d'éclore hors de leur saison, n'avaient plus cette vive et brillante fraîcheur dont la nature

embellit ses productions volontaires à l'époque qu'elle leur a fixée; elle avait d'ailleurs une certaine imperfection qui rend quelquefois de très-belles fleurs fort désagréables.

Quoique Jones vît d'un côté tous ces petits inconvéniens bien faits pour le décourager, de l'autre il sentait tout aussi vivement les obligations qu'il avait à la dame; il ne discernait pas moins clairement l'ardente passion d'où les bienfaits qu'il avait reçus tiraient leur source, et ne se dissimulait pas que s'il manquait d'y répondre avec la même ardeur, elle le jugerait coupable d'ingratitude; et ce qu'il y a de pis, qu'il se jugerait ainsi lui-même; il connaissait la condition tacite sous laquelle toutes ses faveurs lui avaient été accordées, et il en concluait que si la nécessité l'avait obligé de les accepter, son honneur le forçait d'en acquitter le prix. Il s'y détermina donc, quelque malheur qui dût s'en suivre pour lui, et se consacra entièrement à elle, par ce grand principe de justice, d'après lequel les lois de quelques pays obligent un débi-

teur qui n'a pas d'autres moyens de payer ses dettes, à devenir l'esclave de son créancier.

Tandis qu'il méditait sur tout ceci, il reçut de la dame le billet suivant :

« Il est arrivé depuis notre dernière en-
» trevue, un accident très-ridicule, mais
» très-fâcheux, qui ne permet plus que je
» vous voye davantage au rendez-vous ac-
» coutumé; je tâcherai de trouver un autre
» lieu pour demain. En attendant, adieu. »

Le lecteur jugera peut-être que ce contretems ne dut pas lui causer un chagrin fort vif; mais en tout cas, il en fut promptement consolé, car moins d'une heure après on lui apporta un autre billet de la même main, contenant ce qui suit :

« J'ai changé de projet depuis que je
» vous ai écrit. Si vous n'êtes pas étranger
» à la plus tendre de toutes les passions,
» vous ne vous étonnerez pas de ce change-
» ment; je suis maintenant décidée à vous
» voir ce soir dans ma propre maison,
» quelles qu'en puissent être les consé-

» quences ; venez chez moi à sept heures » précises ; je dîne dehors, mais je serai ren- » trée environ à cette heure ; je sens que » pour ceux qui aiment sincèrement, un jour » est plus long que je n'imaginais.

» Si le hazard voulait que vous arrivas- » siez quelques momens avant moi, vous » vous feriez conduire au salon. »

A dire vrai, Jones fut moins satisfait de cette dernière épître, qu'il ne l'avait été de la première, en ce qu'elle l'empêchait de se rendre aux sollicitations pressantes de M. Nightingale, avec lequel il avait contracté beaucoup d'intimité, et une sorte d'amitié. Ces sollicitations avaient pour objet d'aller avec ce jeune homme et sa société à une nouvelle pièce que l'on devait représenter le soir, et qu'un très-grand parti était convenu de faire tomber, par haine contre l'auteur, qui était ami d'une des connaissances de M. Nightingale ; et notre héros, nous sommes honteux de l'avouer, eût préféré de bon cœur cette espèce de divertissement à l'obligeant rendez-vous qui lui

était donné ; mais son honneur l'emporta sur son inclination.

Avant de le suivre à cette entrevue projetée avec la dame, nous croyons à propos d'expliquer le motif des deux billets précédens, d'autant qu'il se pourrait que le lecteur ne fût pas peu surpris de l'imprudence de lady Bellaston qui faisait venir son amant dans la maison même où sa rivale était logée.

Premièrement donc, la maîtresse de la maison où ces amans s'étaient jusqu'alors réunis, et qui avait été pendant plusieurs années aux gages de cette dame, était devenue méthodiste ; elle avait le matin même passé chez elle, et après lui avoir reproché avec beaucoup de force les erreurs de sa vie passée, lui avait déclaré positivement qu'elle ne voulait plus sous aucun prétexte, servir désormais à ses intrigues.

Le trouble où cet accident avait jeté la dame, l'avait fait désespérer de trouver aucun autre moyen de voir Jones ce jour-là ; mais quand elle commença à se remettre un

peu de l'agitation que ce contre-tems lui avait causée, et qu'elle se fût mise à réfléchir, il lui vint heureusement dans la tête de proposer à Sophie d'aller au spectacle, ce qui fut accepté par elle sur-le-champ. Lady Bellaston lui procura une dame pour l'y accompagner. Mistriss Honora et mistriss Etoff furent aussi écartées, sous prétexte du même plaisir, et par ce moyen sa maison fut libre de recevoir sans danger M. Jones, avec lequel elle se promettait deux ou trois heures de conversation non interrompue, à son retour du lieu où elle avait dîné; c'était chez une femme de ses amies, dans un quartier assez écarté de la ville, près du lieu de leur ancien rendez-vous, où elle s'était engagée avant d'avoir été parfaitement instruite de la révolution arrivée dans l'esprit et dans la morale de son ancienne confidente.

CHAPITRE X.

Chapitre qui, quoique fort court, pourra tirer des larmes de quelques yeux.

M. Jones venait de s'habiller pour se rendre chez lady Bellaston, quand mistriss Miller frappa à sa porte. Jones la lui ouvrit, et elle le pria instamment de descendre pour venir prendre le thé avec elle dans le parloir: il descendit; et dès qu'il fut entré, elle lui présenta une personne qui s'y trouvait, en lui disant: « Monsieur, voici mon cousin qui doit tant à votre bonté, et desire vous en témoigner la plus vive reconnaissance. »

Cet homme avait à peine ouvert la bouche, que Jones et lui se regardant fixement, témoignèrent tous deux au même instant la plus grande surprise. La voix de ce dernier lui manqua; et au lieu de finir son dis

cours, il se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant : cela est vrai, cela est vrai, j'en suis convaincu!

Bonté du ciel! que veut dire cela, s'écria mistriss Miller? Vous ne vous trouvez pas mal, mon cousin, j'espère? De l'eau, des sels sur-le-champ!

Ne vous effrayez point, Madame, dit Jones, j'ai presqu'autant besoin de sels que votre cousin. Nous sommes également surpris de cette rencontre inattendue. Votre cousin est un de mes amis, mistriss Miller.

Un de vos amis! s'écria l'homme. O ciel!

Oui, un de mes amis, répéta Jones, et j'ajoute que je m'en fais honneur. Dès que je cesserai d'aimer et d'honorer l'homme qui ose tout braver pour sauver sa femme et ses enfans d'une mort prochaine, puissai-je avoir un ami qui m'abandonne dans l'adversité. Oh! vous êtes un excellent jeune homme, s'écria mistriss Miller. Oui, véritablement, le pauvre homme, il a tout bravé. S'il n'avait pas eu l'une des plus

fortes constitutions, il se serait tué infailliblement.

Ma cousine, s'écria l'homme qui était revenu de sa surprise : voici l'ange du ciel dont je vous ai parlé ; c'est lui à qui, avant que je vous eusse vu, je dois la conservation de ma chère Peggy ; c'est à sa générosité que j'ai dû tous les secours et toutes les douceurs que je lui ai procurées ; c'est, je vous assure, le plus digne, le plus brave et le plus noble de tous les hommes. O ma cousine, je lui ai des obligations d'une telle nature....

Ne parlez point d'obligations, s'écria Jones en l'interrompant sur-le-champ ; pas un mot, je l'exige, pas un mot ; (craignant, je suppose, qu'il ne révélât l'affaire du vol.) Si, par la bagatelle que vous avez reçue de moi, j'ai sauvé une famille entière, jamais assurément un aussi grand plaisir ne fut acheté à si bon marché.

Oh ! Monsieur, s'écria l'homme, je souhaiterais que vous pussiez voir à présent ma famille. Si quelqu'un eût jamais des

droits au plaisir dont vous parlez, c'est vous sans doute. Ma cousine m'a dit qu'elle vous avait instruit de la détresse dans laquelle elle nous a trouvés. Cette détresse, Monsieur, a totalement disparu, et c'est surtout grâce à votre bonté. Mes enfans ont maintenant un lit pour se coucher.... et ils ont.... ils ont.... que les bénédictions éternelles vous en récompensent!... ils ont du pain à manger. Mon petit enfant est rétabli, ma femme est hors de danger, et je suis heureux. Tout cela, tout cela, je vous le dois, Monsieur, et à ma cousine ici présente, qui est la meilleure des femmes. Oui, Monsieur, il faut absolument que je vous voye chez moi..... Il faut absolument que ma femme vous voye et vous remercie. Il faut aussi que mes enfans vous témoignent leur reconnaissance. Croyez, Monsieur, qu'ils ont le sentiment de leurs obligations envers vous; mais je reste confondu moi-même quand je réfléchis à qui je suis redevable de ce que ces pauvres enfans sont maintenant en état de vous témoigner leur reconnaissance.... Oh! Monsieur, ces

jeunes cœurs que vous avez réchauffés seraient maintenant froids comme la glace, sans les secours que vous nous avez donnés.

Jones essaya ici d'empêcher le pauvre homme de continuer; mais son cœur trop oppressé aurait suffi pour le contraindre à garder le silence. Ce fut mistriss Miller qui accabla à son tour Jones de remercîmens, tant en son propre nom qu'en celui de son cousin; elle finit en disant qu'elle ne doutait pas que tant de bonté n'obtînt quelque jour une glorieuse récompense.

Jones répondit qu'il avait déjà été suffisamment récompensé. Le récit de votre cousin, Madame, ajouta-t-il, m'a procuré la sensation la plus agréable que j'aye encore connue; il faudrait être un bien méchant homme pour ne pas en être touché; combien donc doit être ravissante la pensée d'avoir pu heureusement jouer un rôle dans une pareille scène. S'il y a des hommes assez mal organisés pour ne pas sentir le plaisir de rendre les autres heureux, je les plains sincèrement, comme étant incapables de

sentir ce qui, selon moi, est un grand honneur, un intérêt plus puissant, et un plaisir plus délicieux que n'en peuvent jamais procurer l'ambition, l'avarice ou la volupté.

L'heure du rendez-vous étant arrivée, Jones fut forcé de quitter la compagnie précipitamment, mais non avant d'avoir serré cordialement la main de son ami, et lui avoir témoigné le desir de le revoir le plutôt possible, lui promettant de saisir lui-même la première occasion d'aller lui rendre visite chez lui. Il monta alors dans sa chaise, et se rendit chez lady Bellaston, ne se sentant pas de joie du bonheur qu'il avait procuré à cette pauvre famille. Il ne put cependant s'empêcher de réfléchir avec un sentiment d'horreur aux terribles conséquences qui s'en seraient suivies, s'il avait plutôt écouté la voix de la justice que celle de la pitié, quand il avait été attaqué sur la grande route.

Mistriss Miller chanta hautement les louanges de Jones toute la soirée; et M. Anderson, pendant tout le tems qu'il resta

chez elle, joignit sa voix à la sienne avec tant de chaleur, qu'il fut souvent sur le point de révéler la circonstance du vol. Cependant il se contint heureusement, et évita une indiscrétion qui eût été d'autant plus grande, qu'il connaissait mistriss Miller pour avoir des principes non moins délicats que sévères; il connaissait aussi le défaut qu'elle avait d'être un peu bavarde. Tel était cependant l'excès de sa reconnaissance, qu'elle faillit l'emporter sur la prudence et sur la honte, et lui faire publier ce qui l'aurait diffamé lui-même, plutôt que d'omettre une circonstance qui était si honorable à son bienfaiteur.

CHAPITRE XI.

Qui surprendra le lecteur.

M. Jones avait un peu devancé l'heure du rendez-vous, et était arrivé plutôt que la dame, dont le retour avait été retardé, non-seulement par l'éloignement du lieu où elle avait dîné, mais par quelques autres accidens fâcheux, bien faits pour faire donner au diable quelqu'un qui se trouvait dans sa position. Suivant les ordres qu'elle avait laissés, il fut introduit dans le salon, où il n'était pas depuis dix minutes, lorsque la porte s'ouvrit, et qu'il vit paraître.... Sophie elle-même, qui avait quitté le spectacle avant la fin du premier acte; car, comme nous l'avons déjà dit, c'était une pièce nouvelle, à laquelle se trouvaient deux partis en présence, l'un pour siffler, l'autre pour applau-

dir, ce qui avait causé un si violent tumulte, et engagé un combat si vif, que notre héroïne effrayée s'était trouvée heureuse de se mettre sous la protection d'un jeune homme, qui l'avait conduite sans accident à sa chaise à porteurs.

Comme lady Bellaston avait dit à Sophie qu'elle ne rentrerait que tard, celle-ci s'attendant à ne trouver personne dans le salon, y entra précipitamment; et alla droit à une glace qui se trouvait presqu'en face d'elle, sans jeter un seul regard vers l'autre bout de la salle, où la statue de Jones était alors immobile. Ce fut dans cette glace, qu'après avoir contemplé sa charmante figure, elle apperçut tout d'un coup la susdite statue, se retourna aussitôt, et convaincue de la realité de sa vision, jeta un cri perçant. Elle était prête à s'évanouir, lorsque Jones reprit le mouvement pour courir à elle et la soutenir dans ses bras.

Peindre les regards, dire les pensées de ces deux amans n'est pas en mon pouvoir; leur silence mutuel pouvant faire juger que

leurs sensations étaient trop vives pour qu'ils pussent les exprimer, on ne peut pas supposer que cet effort me soit possible. Le malheur est que peu de mes lecteurs ont été assez passionnément amoureux pour sentir par leurs propres cœurs ce qui se passa alors dans celui de mes deux héros.

Après un moment, Jones d'une voix tremblante dit à Sophie : « Je vois, Madame, que vous êtes surprise. — Surprise ! répondit-elle, ô dieux ! oui, sans doute, je suis surprise ; je doute presque si vous êtes en effet la personne que vous semblez être. — Oh ! oui, s'écria-t-il, oui, ma Sophie..... Pardonnez-moi, Madame, d'avoir osé vous donner encore une fois ce nom ; je suis ce même Jones, ce malheureux que la fortune, après une si grande multitude de traverses, a enfin conduit charitablement près de vous. O ma Sophie ! si vous connaissiez les mille et mille tourmens que j'ai soufferts dans cette longue et inutile recherche ! — Recherche de qui, dit Sophie, se remettant un peu et prenant un air réservé ? — Pouvez-

vous être assez cruelle pour me faire cette question, s'écria Jones? Ai-je besoin de vous dire que c'est vous que je cherchais? — Moi, répondit Sophie! Quelle est donc l'affaire importante que M. Jones avait à traiter avec moi? — Madame, dit Jones, en lui remettant le porte-feuille, quelques personnes pourraient appeler ceci une affaire importante; j'espère, Madame, que vous le retrouverez dans le même état que lorsque vous l'avez perdu » Sophie prit le porte-feuille, et allait parler, lorsqu'il continua en ces termes : « Je vous en supplie, Madame, ne perdons point un de ces momens précieux que la fortune a bien voulu nous accorder. O ma Sophie! j'ai une affaire d'une importance infiniment plus grande.... souffrez que je vous demande mon pardon à genoux. — Votre pardon, s'écria-t-elle! assurément, Monsieur, après ce qui s'est passé, vous ne pouvez vous attendre.... après ce que j'ai entendu dire.... — Je sais à peine ce que je dis, répondit Jones; j'en atteste le ciel, je ne sais pas bien même si je desire que

vous me pardonniez. O ma Sophie! ne souffrez jamais que votre pensée s'arrête sur un malheureux tel que moi. Si j'ai pu causer un seul moment de peine à ce cœur sensible, songez que je suis indigne de vous, et que le souvenir de ce qui s'est passé à Upton m'efface à jamais du cœur de Sophie. »

Sophie était pâle, foible et tremblante pendant tout ce discours, et l'on voyait son cœur palpiter à travers ses vêtemens, mais au nom d'Upton, la rougeur vint animer ses joues, et ses yeux qu'elle avait tenu presque toujours baissés jusques-là, se tournèrent sur Jones avec le dédain le plus marqué. Il entendit ce reproche muet, et y répondit ainsi : « O ma Sophie! ô mon unique amour, vous ne pouvez me haïr ni me mépriser plus que je ne me hais et ne me méprise moi-même pour ce qui s'est passé; mais rendez-moi la justice de croire que mon cœur ne vous fut jamais infidèle, qu'il n'eut jamais de part à la folie dont je me suis rendu coupable; il était même alors irrévocablement

à vous ; quoique je désespérasse de vous posséder, presque même de vous revoir jamais, j'adorais encore votre image charmante, et ne pouvais *sérieusement* aimer une autre femme ; mais, quand même mon cœur n'eût pas été engagé, celle dans la compagnie de laquelle le hasard m'a jeté dans cette maudite auberge, n'était pas une femme qu'on pût aimer sérieusement. Croyez-moi, mon ange, je ne l'ai point revue depuis ce jour fatal, et je n'ai ni le projet, ni le desir de la revoir, » Sophie, dans le fond de son cœur, était charmée d'entendre cet aveu ; mais, forçant son visage à prendre un air plus froid encore qu'auparavant : « Pourquoi, M. Jones, lui dit-elle, prenez-vous la peine de vous défendre, quand vous n'êtes point accusé? Si je daignais vous accuser, j'aurais à vous reprocher une offense d'une nature assurément impardonnable. — Laquelle, au nom du ciel, répondit Jones pâle et tremblant, s'attendant à se voir reprocher son intrigue avec lady Bellaston. — Oh! dit-elle, comment est-il

possible que tout ce qu'il y a de noble, tout ce qu'il y a de vil habite ensemble dans le même cœur. » Lady Bellaston et le genre de bienfait qu'il en avait reçu se représentèrent à son esprit et l'empêchèrent de répliquer. « Aurais-je pu m'attendre, continua Sophie, à un pareil traitement de votre part, je dis même de la part d'un homme bien élevé, de la part d'un homme d'honneur ; avoir profané mon nom en public, dans des auberges, devant la plus vile populace; s'y être vanté de quelques faveurs sans conséquence que mon cœur trop facile a pu consentir légèrement à vous accorder; enfin, avoir été jusqu'à dire que vous aviez été forcé de vous dérober à mon amour. »

Rien ne peut égaler la surprise de Jones, en entendant ces reproches de Sophie ; mais comme il n'était pas coupable, il fut moins embarrassé de se défendre que si elle eût touché cette corde délicate qui avait alarmé sa conscience. Après un moment de réflexion, il n'eut pas de peine à deviner qu'un outrage aussi grand envers l'amour et

tendant à compromettre la réputation de Sophie, était la suite du bavardage de Partridge dans les auberges, en présence des maîtres et des valets, et Sophie lui avoua que c'était d'eux en effet qu'elle avait reçu ces instructions. Il trouva peu de difficulté à lui faire croire qu'il était tout à fait innocent d'une offense si éloignée de son caractère ; mais elle en eut beaucoup à l'empêcher de retourner à l'instant chez lui pour tuer Partridge, projet qu'il fit plus d'une fois le serment d'exécuter. Ce point une fois éclairci, ils furent bientôt si charmés l'un de l'autre, que Jones oublia tout à fait qu'il avait commencé la conversation en la conjurant de l'oublier entièrement, et qu'elle se trouva dans une disposition à accueillir une demande d'un genre très-différent ; car, avant qu'ils s'en fussent apperçus, ils avaient fait tous deux tant de chemin, qu'il laissa échapper quelques mots qui ressemblaient beaucoup à une proposition de mariage. Ce à quoi elle répondit que si son respect pour son père ne l'empêchait pas de suivre sa

propre inclination, l'indigence avec lui lui paraîtrait préférable à la plus brillante fortune avec un autre. A ce mot d'indigence, il tressaillit, laissa aller la main de Sophie qu'il tenait alors entre les siennes, et s'écria, en se frappant la poitrine: « O Sophie! qui! moi! je pourrais vous réduire à la misère! non, j'en atteste le ciel! non, je ne commettrai jamais une action aussi vile. Ma très-chère Sophie, quoiqu'il m'en coûte, je renoncerai à vous, je vous abandonnerai, j'arracherai de mon cœur toutes mes espérances les plus flatteuses, comme incompatibles avec votre bonheur réel. Je conserverai mon amour, mais il gardera le silence, il vivra loin de vous, il restera dans une espèce de terre étrangère, d'où ni les accens, ni les soupirs de mon désespoir ne pourront jamais atteindre ni importuner votre oreille; et quand je ne serai plus. . . » Il allait continuer, mais il fut interrompu par un torrent de larmes dont Sophie inondait sa poitrine, sur laquelle elle était appuyée, sans pouvoir proférer une seule parole; il les essuya avec

mille baisers qu'elle souffrit sans résistance pendant quelques momens ; mais se remettant ensuite, elle se retira doucement de ses bras ; et pour détourner la conversation qui avait roulé sur un sujet trop tendre, et qu'elle sentait bien qu'elle ne pourrait supporter, elle s'avisa d'une question qu'elle n'avait pas encore eu le tems de lui faire, ce fut de lui demander comment il était venu dans ce salon. Il commençait à bégayer, et très-probablement eût excité ses soupçons par la réponse qu'il allait lui faire, lorsqu'on vit tout à coup la porte s'ouvrir, et lady Bellaston paraître.

Après avoir avancé quelques pas, la dame voyant Jones et Sophie ensemble, s'arrêta soudain ; quelques momens après, se remettant avec une admirable présence d'esprit, quoique sa voix et son maintien témoignassent assez sa surprise, elle dit à Sophie : je croyais, miss Western, que vous étiez allée au spectacle.

Quoique Sophie n'eut pas eu le tems d'être instruite par Jones de la manière dont

il avait découvert sa démeure, comme elle n'avait pas le moindre soupçon de la vérité, et ignorait que Jones et lady Bellaston se connussent, elle fut très-peu embarrassée, et d'autant moins que dans toutes leurs conversations au sujet de son père, la dame avait toujours pris parti contre lui; elle lui conta donc, sans presque hésiter, toute l'histoire de ce qui s'était passé au spectacle, et la cause de son retour précipité.

La longueur de ce récit donna à lady Bellaston le tems de reprendre tout-à-fait ses esprits, et de réfléchir à la manière dont elle se conduirait en cette circonstance : comme la conduite de Sophie lui donnait l'espoir que Jones ne l'avait pas trahie, elle affecta un air de gaîté, et dit : je ne serais pas entrée si brusquement, miss Western, si je vous avais su en compagnie.

Lady Bellaston fixa les yeux sur Sophie, en prononçant ces derniers mots, auxquels la pauvre jeune personne, le visage couvert de rougeur et de confusion, répondit en bégayant : » Je puis vous assurer, Madame,

que je regarderai toujours l'honneur de votre compagnie... J'espère au moins, dit lady Bellaston en l'interrompant, que je ne vous empêche pas de continuer votre entretien. — Non, Madame, répondit Sophie, notre entretien était fini. Si vous voulez avoir la bonté de vous en souvenir, je vous ai souvent parlé de la perte de mon porte-feuille. Monsieur l'ayant trouvé, a été assez bon pour me le remettre avec le billet qu'il contenait. »

Depuis l'arrivée de lady Bellaston, Jones se sentait à chaque instant prêt à s'évanouir de frayeur; il se frappait les talons contre le pied du fauteuil sur lequel il était assis, jouait avec ses doigts, et avait l'air plus imbécille, s'il est possible, qu'un jeune benêt de gentilhomme campagnard, présenté pour la première fois dans un cercle brillant. Il commença cependant à se remettre un peu; et averti par la conduite de lady Bellaston, qui évidemment ne voulait pas avoir l'air de le connaître, il prit aussi le parti de jouer de son côté le rôle d'un homme qui lui était

tout-à-fait étranger, et dit que depuis qu'il avait le porte-feuille en sa possession, il avait fait toutes les diligences possibles pour s'informer où logeait la dame dont le nom était écrit dessus, mais que jusqu'à ce jour il n'avait pas été assez heureux pour découvrir sa demeure.

Sophie avait en effet parlé à lady Bellaston, de la perte de son porte-feuille ; mais comme Jones, pour je ne sais quelle raison, ne lui avait pas dit une seule fois qu'il fût en sa possession, elle ne crut pas un mot de ce que Sophie venait de dire, et admira la merveilleuse promptitude de cette jeune personne à inventer une semblable excuse. Le motif de Sophie pour quitter le spectacle ne lui inspira pas plus de confiance ; et quoiqu'elle ne pût expliquer la rencontre de ces deux amans, elle demeura fermement persuadée qu'elle n'était pas un effet du hazard.

Elle dit donc avec un sourire affecté : « Il faut convenir, miss Western, que vous

avez été bien heureuse de retrouver votre argent; non-seulement en ce qu'il est tombé entre les mains d'un homme d'honneur, mais encore en ce que le hazard lui a fait découvrir à qui il appartenait; car probablement vous n'avez pas voulu qu'on en parlât dans les affiches. — En vérité, Monsieur, vous avez été bien heureux d'avoir deviné à qui appartenait le billet.

« Oh! Madame, répondit Jones, rien n'était moins difficile; il était renfermé dans un porte-feuille où le nom de Mademoiselle était écrit.

« C'est assurément un très-grand bonheur, répéta lady Bellaston; et ce qui n'en est pas un moins étonnant, c'est que vous ayez pu être instruit que miss Western était logée chez moi, car elle est très-peu connue. »

Jones avait eu le tems de reprendre tout-à-fait ses esprits; et voyant qu'il avait alors une occasion de répondre à la question que Sophie lui faisait au moment où lady Bel-

laston était entrée, il continua ainsi : « Vous avez raison d'être étonnée, Madame ; ce fut par le plus heureux hazard du monde que je fis cette découverte ; l'un de ces derniers jours, au bal, je parlais de ce portefeuille que j'avais trouvé, et je venais de nommer la personne à qui il appartenait, lorsque la dame qui m'écoutait me dit qu'elle croyait savoir où je pourrais trouver miss Western ; et que si je voulais venir le lendemain matin chez elle, elle m'en informerait. Je m'y suis rendu, mais elle n'y était pas, et ce n'est que ce matin que j'ai pu la rencontrer ; elle m'a indiqué, Madame, votre maison ; j'y suis venu, et j'ai eu l'honneur de vous demander. Sur ce que j'ai dit qu'il s'agissait d'une affaire très-importante, un domestique m'a introduit dans ce salon où je venais à peine d'entrer lorsque Mademoiselle est revenue du spectacle. »

En parlant du bal, il regarda finement lady Bellaston, sans craindre d'être remarqué par Sophie, qui était évidemment trop troublée pour faire aucune observation. Ce

regard alarma un peu la dame, et elle garda le silence. Jones cependant, voyant combien le cœur de Sophie était agité, prit le seul moyen qui fût en son pouvoir pour lui rendre quelque tranquilité, et se retira. Mais avant de quitter le salon, il dit à lady Bellaston : « Je crois, Madame, qu'il est d'usage d'accorder quelque récompense en pareille occasion; j'en exige une très-considérable; ce n'est rien moins, Madame, que l'honneur d'être admis à vous faire ma cour une autre fois.

« Monsieur, répondit milady, je ne doute point que vous ne soyez un homme bien né; ma porte n'est jamais fermée aux gens comme il faut.

Après les politesses ordinaires, Jones se retira à sa grande satisfaction, et non moins à celle de Sophie, qui était terriblement allarmée que lady Bellaston ne découvrît ce que celle-ci ne savait déjà que trop bien.

Jones rencontra sur l'escalier sa vieille connaissance mistriss Honora, qui, malgré

tout ce qu'elle avait dit contre lui, se conduisit alors à son égard avec beaucoup de politesse et d'honnêteté. Cette rencontre fut une circonstance heureuse pour lui, en ce qu'elle lui procura l'occasion d'indiquer à mistriss Honora la maison où il logeait, et que Sophie connaissait parfaitement bien.

CHAPITRE XII.

Qui termine le treizième livre.

L'élégant Shaftsbury assure quelque part qu'il ne faut pas toujours dire l'exacte vérité; d'où l'on peut conclure avec la même candeur, que dans quelques cas il est non-seulement excusable, mais encore louable de mentir.

Et assurément personne ne peut réclamer un droit plus incontestable à cette louable déviation du chemin de la vérité, que les jeunes femmes, en matière d'amour; car elles peuvent alléguer en leur faveur les préceptes qui leur ont été inculqués, l'éducation qu'elles ont reçue, la sanction, je puis dire même, l'autorité de l'usage qui leur interdit, non, de résister aux impulsions honnêtes de la nature, il y aurait de la folie

à l'exiger, mais de convenir qu'elles y ont cédé.

Nous ne rougissons donc point d'avouer que notre héroïne suivit alors la maxime du très-honorable philosophe que nous venons de citer. Car parfaitement convaincue que lady Bellaston ne connaissait pas la personne de Jones, elle se détermina à la laisser dans cette ignorance, quoiqu'il lui en coûtât un petit mensonge.

Jones venait à peine de sortir, que lady Bellaston s'écria: « sur ma parole, c'est un fort joli jeune homme; je suis étonnée de ne pas le connaître; je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu.

« Ni moi non plus, Madame, répondit Sophie; je dois convenir qu'il s'est parfaitement bien conduit, relativement à mon billet. »

« Oui, sans doute, et c'est un bien beau jeune homme, répéta milady, ne le pensez-vous pas? »

« Je n'y ai pas fait beaucoup d'attention,

répliqua Sophie; ce que j'ai cru voir, c'est qu'il avait l'air gauche d'un homme accoutumé à vivre à la campagne.

« Vous avez parfaitement raison, dit lady Bellaston, vous pouvez avoir jugé par ses manières, qu'il n'a jamais vu la bonne compagnie. Je dis plus, quoiqu'il vous ait rendu votre billet, et qu'il ait refusé d'en recevoir la récompense, je doute presque que ce soit un homme bien né. J'ai toujours remarqué qu'il y a dans les personnes comme il faut, quelque chose que les autres ne peuvent jamais acquérir; je crois que je ferai dire à la porte que je n'y suis pas pour lui. »

« Cependant, Madame, répondit Sophie, certainement on ne peut le soupçonner après ce qu'il a fait... De plus, si vous l'aviez observé, vous auriez reconnu qu'il y a dans son langage une élégance, une délicatesse, un charme d'expression qui... qui... »

« J'avoue, dit lady Bellaston, qu'il a employé en effet quelques mots ... et cependant, Sophie, il faut que vous me pardonniez, il le faut absolument. »

« Que je vous pardonne, Madame, dit Sophie? »

« Oui, que vous me pardonniez, répondit-elle en riant, car en entrant dans le salon, j'ai soupçonné d'abord... c'est horrible, en vérité... Oh! il faut absolument que vous me le pardonniez... J'ai soupçonné que c'était M. Jones lui-même. »

« Quoi! vraiment vous auriez eu un pareil soupçon, s'écria Sophie rougissant et affectant de rire. »

« Rien n'est plus vrai, je vous assure, répondit-elle, je ne saurais imaginer ce qui m'a mis cela dans la tête, car il faut convenir qu'il était proprement mis; et je crois, ma chère Sophie, que ce n'est pas communément le cas où se trouve votre ami. »

« Cette raillerie est un peu cruelle, milady, répliqua Sophie, après la promesse que je vous ai faite. »

« Pas du tout, mon enfant, reprit lady Bellaston, elle eût été cruelle auparavant; mais depuis que vous m'avez promis de ne jamais vous marier sans le consentement de

votre père, ce qui suppose votre renoncement absolu à ce Jones, vous pouvez assurément supporter une petite plaisanterie sur une passion que l'on pouvait pardonner jusqu'à un certain point, à une jeune fille qui n'a jamais habité que la campagne, et que vous m'assurez avoir si complètement surmontée. Que dois-je penser, ma chère Sophie, si vous ne pouvez souffrir un petit ridicule qui ne porte que sur sa manière de se mettre. Je commence à craindre que vous ne soyez engagée avec lui plus que je ne l'avais cru, et je doute, en vérité, que vous ayez été de bonne foi avec moi. »

« Assurément, Madame, dit Sophie, vous vous trompez beaucoup sur mon compte, si vous imaginez que je prenne le moindre intérêt à lui. »

« A lui! répondit lady Bellaston, vous m'avez sûrement mal comprise. Je n'ai pas parlé d'autre chose que de la manière dont il était mis.... car je ne voudrais pas blesser votre goût par une autre comparaison..... Je n'imagine pas, ma chère So-

phie, que si votre M. Jones eût ressemblé à celui-ci.... »

« Je croyais, dit Sophie, vous avoir entendu avouer qu'il était fort bien de sa personne.... »

« Qui! je vous prie, s'écria lady Bellaston en l'interrompant? »

« M. Jones, répondit Sophie, et se reprenant aussitôt, M. Jones! non, non, je vous demande pardon.... je veux dire ce jeune homme qui était tout à l'heure ici. »

« O Sophie! Sophie! s'écria lady Bellaston, ce M. Jones, j'en ai bien peur, vous roule encor dans la tête. »

« Sur mon honneur, Madame, dit Sophie, je vous proteste que M. Jones m'est tout aussi indifférent que le jeune homme qui vient de nous quitter. »

« Sur mon honneur, répéta lady Bellaston, je le crois. Pardonnez-moi donc une petite raillerie bien innocente : je vous promets de ne plus prononcer son nom. »

Ici les deux dames se séparèrent, infiniment plus à la satisfaction de Sophie que

de lady Bellaston, qui aurait de tout son cœur tourmenté sa rivale un peu plus longtems, si une affaire plus importante ne l'eût appelée ailleurs. Quant à Sophie, son cœur n'était pas parfaitement tranquille après ce premier essai de fausseté. En se retirant dans sa chambre, elle y réfléchit avec autant d'inquiétude que de honte; la difficulté particulière de sa situation, l'impérieuse nécessité où elle s'était trouvée ne pouvaient sous aucun rapport justifier sa conduite à ses propres yeux. Son cœur était trop pur et trop délicat pour supporter la pensée d'avoir été coupable d'un mensonge, quoique suffisamment excusée par les circonstances. Cette pensée ne lui permit pas de fermer l'œil pendant toute la nuit suivante.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

TOM JONES.

LIVRE XIV.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Essai tendant à prouver qu'un auteur écrira mieux, s'il a quelque connaissance du sujet sur lequel il écrit.

Comme quelques auteurs de nos jours, par la force merveilleuse de leur seul génie, sans le moindre secours de l'érudition, peut-être même sans savoir lire, ont fait une figure considérable dans la république des lettres, les modernes critiques, à ce qu'on m'a dit, viennent d'assurer au public que toute espèce d'érudition était absolument inutile à un écri-

vain, que ce n'était qu'une espèce d'entrave mise à la vivacité naturelle et à l'activité de l'imagination, qui, ainsi surchargée, ne pouvait prendre son essor, et élever son vol jusqu'à cette hauteur sublime qu'elle eût pu atteindre, si on lui eût laissé toute sa liberté.

Je crains bien que l'on n'ait aujourd'hui poussé ce raisonnement un peu trop loin. Car pourquoi l'art d'écrire différerait-il autant de tous les autres arts? Un maître-à-danser ne perd rien de son agilité pour avoir appris à se mouvoir, et je ne crois pas qu'un artisan se serve plus mal de ses outils pour avoir appris à en faire usage. Quant à moi, je ne puis concevoir qu'Homère ou Virgile eussent écrit avec plus de feu, si au lieu de posséder parfaitement toute l'érudition de leurs siècles, ils avaient été aussi ignorans que la plupart des auteurs du siècle présent. Je ne crois pas davantage que toute l'imagination, tout le feu, tout le jugement de Pitt (1), eussent pu produire ces discours qui

(1) Le père de celui qui vit à présent.

ont rendu de nos jours l'Angleterre rivale en éloquence de la Grèce et de Rome, s'il n'eût pas assez étudié ceux de Démosthènes et de Cicéron, pour avoir transporté dans les siens toute la chaleur et toutes les connaissances répandues dans leurs écrits.

On ne supposera pas, sans doute, que j'exige d'aucun de mes confrères le même fond d'érudition que Cicéron croit indispensable à un orateur. Je conçois au contraire que très-peu de lecture soit nécessaire au poëte, que le critique en ait encore moins besoin, et que de tous les savans, le politique soit celui qui puisse absolument s'en passer avec le moins de danger. L'*Art Poétique* de Byshe et quelques-uns de nos poëtes modernes, peuvent suffire au premier; une petite collection de pièces de théâtre au second, et un recueil quelconque de journaux politiques au dernier.

Franchement, je n'exige rien de plus, sinon qu'un homme ait quelque petite connaissance du sujet qu'il traite, suivant cette ancienne maxime de juris prudence, *quam*

quisque nôrit artem in eâ se exerceat (1). Avec cela seul, un écrivain peut quelquefois se faire supporter, et sans cela, je lui proteste que tout le savoir du monde lui sera à-peu-près inutile.

Par exemple, supposons qu'Homère et Virgile, Aristote et Cicéron, Thucidide et Tite-Live eussent pu se rencontrer tous ensemble, et eussent réuni leurs divers talens pour composer un traité sur l'art de la danse, on conviendra sans doute de bonne foi qu'ils n'auraient pu rien composer qui valût l'excellent traité que M. Essex nous a donné sur ce sujet, intitulé *le Rudiment d'une éducation distinguée.* Enfin si l'on pouvait obtenir que le sublime M. Broughton mît sur le papier son Art de boxer, et complétât ainsi le rudiment dont je viens de parler, en communiquant au public les vrais principes de la science des athlètes, je demande si l'on aurait lieu de se plaindre qu'aucun de nos grands génies, soit anciens, soit modernes, n'eût point écrit sur cet art, aussi noble qu'utile?

(1) Que celui-là s'exerce dans l'art qu'il a étudié.

Pour éviter une trop grande multiplicité d'exemples dans une question aussi claire, et arriver tout d'un coup à mon but, je suis très-porté à croire qu'une des raisons pour lesquelles beaucoup d'écrivains anglais se sont totalement trompés dans la description des mœurs du grand monde, pourrait bien être celle-ci, qu'ils n'en avaient aucune connaissance.

C'est une connaissance que malheureusement il n'est pas au pouvoir de beaucoup d'auteurs d'acquérir. Les livres ne nous en donneront qu'une idée très-imparfaite; le théâtre ne la perfectionnera pas beaucoup davantage. Or, de l'homme né avec les meilleures dispositions, la lecture seule fera presqu'à coup sûr un pédant, et la représentation théâtrale un fat.

Les caractères tirés d'après ces modèles n'ont pas même l'avantage de se soutenir long-tems. Vanbrugh et Congreve ont copié la nature; mais ceux qui les copient de nos jours ne peignent pas le siècle présent plus ressemblant que ne le ferait Hogarth, s'il nous représentait une assemblée ou un bal

avec les costumes du Titien et de Vandyck. En un mot, l'imitation en pareil cas ne remplira pas le but proposé; il faut que le tableau soit fait d'après la nature elle-même. La véritable connaissance du monde ne s'acquiert que dans la société, et il faut avoir vu les mœurs de tous les rangs pour les bien connaître.

Or, il arrive que cet ordre de mortels distingués ne se voit pas gratis dans les rues, dans les boutiques et dans les cafés, comme tout le reste de l'espèce humaine. On ne les montre pas non plus à tant la pièce comme des animaux rares. En un mot, c'est un spectacle où personne n'est admis sans l'une ou l'autre de ces qualités, la naissance ou la fortune, ou sans l'équivalent de toutes deux, l'honorable profession de joueur. Et très-malheureusement pour le public, les personnes ainsi qualifiées se soucient très-rarement de prendre le méchant métier d'écrivain, généralement abandonné à la classe la plus obscure et la plus pauvre, comme un métier où beaucoup de gens pensent qu'on n'a besoin de fonds d'aucune nature pour s'établir.

Delà naissent ces monstres bizarres en den-

telles, en broderies, en étoffes de soie, d'or et d'argent, avec de larges perruques et de non moins larges paniers, qui sous le nom de lords et de ladys, marchent avec affectation sur le théâtre, à la grande satisfaction des procureurs et de leurs clercs, qui garnissent le parterre, des marchands et de leurs apprentifs, dont les galeries sont pleines, et qu'on ne rencontre pas plus dans le monde que le Centaure, la Chimère ou toute autre créature de pure fiction. Mais je confie à mes lecteurs, sous le sceau du secret, que cette connaissance du grand monde, quoique très-nécessaire pour éviter les méprises, n'est pas d'une très-grande ressource à l'écrivain qui compose des comédies, ou cette espèce de romans qui, comme celui que j'écris, est du genre comique.

Ce que M. Pope dit des femmes est très-applicable au plus grand nombre des personnes de ce rang, qui sont en effet si enveloppées de formes et de manières affectées, qu'elles n'ont aucun caractère, ou au moins n'en ont point d'apparent. J'oserai dire que le plus haut rang est aussi le plus in-

sipide, et ne procure que très-peu de plaisir à observer. Les diverses professions des classes inférieures de la société, produisent cette grande variété de caractères plaisans qu'on y distingue, tandis que dans les classes les plus élevées, excepté parmi le petit nombre de ceux qui sont engagés par l'ambition à la poursuite des honneurs et des richesses, et le plus petit nombre encore de ceux qui ont du goût pour les plaisirs, tout est vanité et imitation servile. Se parer, jouer, manger, boire, saluer et faire la révérence, voilà l'histoire de leur vie entière.

Il en est cependant quelques-uns dans ce haut rang, sur lesquels les passions exercent leur tyrannie, et qu'elles entraînent bien loin par-delà les bornes que la décence prescrit. Dans ce nombre, les femmes comme il faut se distinguent autant des femmes d'une classe inférieure par leur noble intrépidité et un certain mépris sublime de leur réputation, qu'une femme de qualité vertueuse par l'élégance et la délicatesse de ses sentimens se distingue de la femme honnête d'un fermier ou d'un petit marchand. Lady Bellaston était de cet intré-

pide caractère. Mais que mes lecteurs de province n'en concluent pas que ce soit là la conduite générale des femmes de qualité, ou que nous ayions le projet de les représenter ainsi. Ils pourraient supposer tout aussi bien que tous les membres du clergé sont représentés par Thwackum, et tous les officiers par l'enseigne Northerton.

Il n'y a pas en effet de plus grande erreur que celle qui prévaut généralement parmi le vulgaire. Mille gens, après avoir emprunté leurs opinions de quelques satyriques ignorans, ont attribué à ce siècle le caractère du libertinage. Je suis convaincu, au contraire, que jamais il n'y eut moins d'intrigues d'amour parmi les gens de qualité que maintenant. Nos femmes modernes ont été instruites par leurs mères à ne songer qu'à l'ambition et à la vanité, et à mépriser les plaisirs de l'amour comme indignes de les fixer. Mariées ensuite par le soin de ces mêmes mères, à des maris qui leur deviennent bientôt étrangers, elles semblent assez bien confirmées dans la pensée que les sentimens qui leur ont été inspirés sont les plus justes et les plus raisonnables.

D'après cela, elles se contentent d'employer le reste insipide de leur vie à la poursuite d'amusemens plus innocens, mais aussi, je le crains bien, plus puérils, et dont la simple énumération conviendrait mal à la dignité de cette histoire. Dans mon humble opinion, le vrai caractère du beau monde actuel est plutôt folie que vice, et la seule épithète qu'il mérite est celle de frivole.

CHAPITRE II.

Contenant des lettres et autres objets relatifs aux intrigues d'amour.

Jones venait à peine de rentrer chez lui, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Je n'ai jamais été plus surprise que lorsque je me suis apperçue que vous étiez tout-à fait parti. Quand vous avez quitté le sallon, j'imaginais peu que vous eussiez le projet de quitter la maison sans me revoir. Votre conduite ne se dément pas, et me prouve combien je dois mépriser un cœur qui peut se passionner pour une idiote : quoique je ne sache pas bien ce que je dois le plus admirer, de sa fourberie ou de sa simplicité. Elles sont réellement étonnantes toutes deux ; car quoiqu'elle ne sût pas un mot de ce qui s'est passé entre nous, elle a eu l'habileté, l'audace, la.... Comment l'appelerai-je ? de me nier en face

qu'elle vous connût, ou qu'elle vous eût jamais vu. Etait-ce un projet concerté entre vous, et avez-vous été assez vil pour me trahir?.... Oh! combien je la méprise, elle, vous, tout le monde, mais surtout moi! car.... je n'ose pas écrire ce que par la suite j'aurais honte de lire; mais souvenez-vous que je puis haïr aussi violemment que j'ai aimé.»

Jones n'avait eu que peu de tems pour réfléchir sur cette lettre, lorsqu'on lui en remit une seconde de la même main. Nous allons la transcrire comme la précédente, et avec la même exactitude:

«Si vous voulez considérer un moment le désordre où devaient être toutes mes idées lorsque je vous ai écrit, vous ne pourrez être étonné des expressions de mon premier billet.... Cependant, par réflexion, je conviens qu'elles étaient trop vives. Je voudrais au moins croire, s'il était possible, que tout ceci est dû à l'odieuse aventure du spectacle, et à l'impertinence d'un sot qui m'a retenu pardelà l'heure que je vous avais fixée.... Qu'il est aisé de penser avantageusement de ceux

que l'on aime !..... Peut-être desirez-vous que je pense ainsi à votre égard. J'ai résolu de vous voir ce soir, ainsi venez chez moi sur-le-champ. »

« *P. S.* J'ai dit à mes gens que je ne serai chez moi que pour vous. »

« *P. S.* M. Jones peut bien imaginer que je l'aiderai dans sa défense; car je crois qu'il ne peut pas plus desirer de m'en imposer, que je ne desire de m'en imposer à moi-même. »

« *P. S.* Venez à l'instant. »

J'en fais juges ceux qui s'occupent d'intrigues; qu'ils décident laquelle de ces deux lettres embarrassa le plus Jones, de celle qui respirait la colère, ou de celle qui respirait l'amour? Il est certain qu'il n'avait pas un desir bien ardent de faire des visites ce soir-là, si ce n'est à une certaine personne. Cependant il croyait son honneur engagé, et quand ce motif n'eût pas été suffisant, il n'aurait pas osé risquer de porter lady Bellaston à un excès de violence dont il avait trop de raison de la croire capable, et dont il craignait que le résultat ne fût de découvrir à Sophie le ter-

rible secret de leur intimité. En conséquence, après avoir fait plusieurs tours de promenade dans sa chambre, l'esprit troublé et mécontent, il se préparait à sortir, lorsque lady Bellaston le prévint obligeamment, non par une autre lettre, mais par sa présence. Elle entra, sa toilette fort en désordre, les yeux égarés, se jeta dans un fauteuil, et après avoir repris haleine, lui dit : « Vous voyez, Monsieur, que lorsqu'une fois les femmes se sont laissé aller un peu trop avant, elles ne connaissent plus de bornes. Si quelqu'un m'eût dit, il n'y a pas encore huit jours, que je ferais une pareille démarche, je n'aurais pas cru que j'en fusse capable. — J'espère, Madame, dit Jones, que ma charmante lady Bellaston croira tout aussi difficilement quelque chose de défavorable à un homme aussi reconnaissant de toutes les bontés qu'elle a eues pour lui. — En vérité, reprit-elle, reconnaissant de mes bontés ! Devais-je m'attendre à un langage aussi froid de la part de M. Jones ? — Pardonnez-moi, mon cher ange, reprit-il à son tour, si après les lettres que j'ai reçues de vous, la crainte de votre

colère, quoique j'ignore comment je l'ai méritée..... — Eh quoi donc! dit-elle en souriant, ai-je l'air irrité? Ai-je réellement apporté avec moi un visage grondeur? — Je vous proteste en honneur, dit-il, que je n'ai rien fait qui mérite votre colère.... Vous vous souvenez du rendez-vous que vous m'aviez donné..... Je m'y suis rendu, et..... — Je vous en supplie, s'écria-t-elle, épargnez-moi cet odieux récit. — Répondez-moi à une seule question, et je serai tranquile... N'avez-vous pas compromis mon honneur en lui révélant.... » Jones se précipita à ses genoux, et commençait à lui faire les protestations les plus vives, quand Partridge entra en dansant et en sautant, comme un homme ivre de joie, et s'écria: « Elle est trouvée! elle est trouvée; elle est ici, Monsieur, ici, oui, elle est ici; mistriss Honora est sur l'escalier. — Arrête-là un moment, s'écria Jones — Madame, mettez-vous derrière le lit, je n'ai pas d'autre chambre, d'autre cabinet, ni d'autre lieu sur la terre où je puisse vous cacher. Il n'est jamais arrivé d'événement plus diabolique. — Diabolique est le mot, » dit la dame

en se cachant derrière le lit, et tout aussitôt mistriss Honora entra dans la chambre. « Eh bien! dit-elle, M. Jones, qu'y a-t-il donc? cet impudent coquin, votre domestique, voulait à peine me laisser monter l'escalier. J'espère qu'il n'a pas la même raison pour m'empêcher de vous voir, que celle qu'il avait à Upton.... Je suppose que vous ne vous attendiez guères à ma visite; mais il faut que vous ayez ensorcelé ma maîtresse. La pauvre chère jeune dame! je l'aime, je vous assure, tout aussi tendrement que si c'était ma propre sœur. Recommandez-vous à la miséricorde du ciel, si vous ne la rendez pas heureuse quand vous serez son mari, car certainement il n'y aurait point en ce cas de punition assez grande pour vous. » Jones se borna à la prier de parler plus bas, parce qu'il y avait une dame dangereusement malade dans la chambre voisine. « Une dame, s'écria-t-elle! ah! je suppose que c'est une de vos dames. O M. Jones, il y en a trop de cette sorte dans le monde, et je crois que nous logeons dans la maison d'une de ces dames, car lady Bellaston, j'ose dire, n'est pas meilleure qu'elle

ne devrait. — Paix, paix, dit Jones; vous ne dites pas un mot qui ne soit entendu dans l'autre chambre. — Je ne m'en soucie guères, s'écria mistriss Honora; je ne dis du mal de personne. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les domestiques ne se font pas scrupule de dire à qui veut l'entendre, que milady donne rendez-vous à des hommes hors de chez elle, dans une maison qui est louée sous le nom d'une pauvre dame, mais c'est milady qui paye le loyer et qui lui procure d'ailleurs, à ce qu'on dit, beaucoup d'autres secours. » Ici Jones, après avoir témoigné la plus vive agitation, voulut lui fermer la bouche. — Ouais ! pourquoi donc M. Jones veut-il m'empêcher de parler; je ne dis de mal de personne, je dis seulement ce que j'ai entendu dire aux autres, et je pense en moi-même que les richesses de cette dame ne lui porteront pas bonheur, si elle les acquiert par des moyens aussi honteux. Sûrement, il vaut mieux être pauvre et honnête. — Les domestiques sont des misérables, s'écria Jones, et ils calomnient leur maîtresse. — Oh! oui, sans doute, les domestiques sont toujours

des misérables; c'est ce que dit ma maîtresse, qui ne veut jamais écouter un mot de ce qu'ils disent. — Oh! j'en suis convaincu, dit Jones, ma Sophie dédaigne de prêter l'oreille à d'aussi viles calomnies. — Je ne crois pas qu'il y ait là de calomnie, dit Honora, car pourquoi irait-elle trouver des hommes dans une autre maison?.... Ce ne peut être en aucun cas pour bien faire; car si elle se bornait à vouloir qu'on lui fît la cour honnêtement, et il est assurément bien permis à toute femme honnête de rechercher la société des hommes dans cette intention, quel pourrait être le motif.... Je déclare, s'écria Jones, que je ne peux pas entendre dire tout cela d'une dame que tout le monde honore, et qui, de plus, est la parente de Sophie. D'ailleurs vous incommoderiez cette pauvre malade dans la chambre voisine.... Descendons, je vous prie. — Non, Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, tout est fini. Tenez, Monsieur, voici une lettre de ma jeune maîtresse. Que ne donneraient pas quelques hommes pour un pareil présent? Mais, M. Jones, je me rappelle que vous n'êtes pas fort généreux, et

pourtant j'ai entendu dire à quelques domestiques.... Mais je suis sûre que vous me rendrez la justice d'avouer que je n'ai jamais vu la couleur de votre argent. » Jones s'empara promptement de la lettre, et lui glissa cinq guinées dans la main, en lui disant tout bas de faire mille remercîmens à sa chère Sophie. Il la pria ensuite de le laisser lire sa lettre; ce à quoi elle consentit volontiers en sortant, non sans lui avoir témoigné la plus vive reconnaissance de sa générosité.

Lady Bellaston sortit alors du lieu où elle était cachée. Comment peindre sa rage? Sa langue ne put d'abord articuler une seule parole; mais ses yeux lançaient des étincelles ardentes, qui annonçaient le feu dont son cœur était embrasé. Aussitôt que sa voix put trouver un passage, au lieu de témoigner aucune indignation contre Honora ou contre ses propres domestiques, elle dirigea sa colère sur le pauvre Jones. « Vous voyez, dit-elle, ce que je vous ai sacrifié! ma réputation, mon honneur.... perdus pour jamais! Et quelle récompense en ai-je reçue? Négligée, méprisée pour une petite campagnarde, pour

une idiote. — De quelle négligence, de quel mépris, Madame, s'écria Jones, me suis-je donc rendu coupable ? — M. Jones, reprit-elle, il est inutile de dissimuler. Si vous voulez me tranquilliser, il faut l'abandonner absolument, et pour me prouver que telle est votre intention, me montrer la lettre.... Quelle lettre, Madame ? dit Jones. — Assurément, répliqua-t-elle, vous n'aurez pas la hardiesse de me nier que vous ayez reçu une lettre des mains de cette coquine qui sort d'ici. — Et Madame, s'écria-t-il, pouvez-vous exiger de moi ce que je ne pourrais faire sans me déshonorer ! En ai-je agi de cette manière avec vous ? Si je pouvais avoir la bassesse de vous livrer le secret de cette jeune et innocente personne, quelle assurance pourriez-vous avoir que je ne vous trahirais pas à votre tour ? Un moment de réflexion vous convaincra, sans doute, qu'un homme qui ne sait pas garder les secrets d'une femme, doit être le plus méprisable de tous les hommes. — Fort bien, dit-elle, je n'ai pas besoin d'exiger que vous vous rendiez à vos propres yeux le plus méprisable de tous les hommes,

puisque le coutenu de cette lettre ne pourrait rien m'apprendre de plus que ce que je sais déjà. Je vois maintenant sur quel pied vous êtes ensemble. » Il s'en suivit une longue conversation, que le lecteur qui n'est pas trop curieux, me remerciera de n'avoir point inséi ée ici tout entière. Il nous suffira donc de l'informer que lady Bellaston s'appaisa peu à peu, et finit par croire, ou par affecter de croire les protestations que lui fit Jones, que sa rencontre avec Sophie, était purement due au hasard, ainsi que les événemens que le lecteur connaît; ce qui ayant été démontré par Jones jusqu'à l'évidence, il est clair que lady Bellaston n'avait dans le fait aucune raison d'être fâchée contre lui.

Elle n'était pas cependant fort satisfaite dans le fond de son cœur du refus qu'il avait fait de lui montrer la lettre; tant nous sommes sourds aux meilleurs raisonnemens, quand ils combattent nos passions dominantes. Elle était assurément bien convaincue que Sophie occupait la première place dans le cœur de Jones; et cependant, toute hautaine, toute passionnée qu'elle était, elle finit par se sou-

mettre à n'y tenir que la seconde, ou, pour parler plus exactement, en me servant d'une expression judiciaire, elle se contenta de l'usufruit d'un bien dont une autre femme avait la propriété.

Il fut enfin convenu que Jones à l'avenir serait admis dans la maison de milady, que ses visites seraient mises sur le compte de Sophie par tous ses domestiques, par mistriss Honora, et par Sophie elle-même, enfin, qu'elle, milady, aurait l'air d'être celle à qui l'on en imposerait.

Cette invention fut extrêmement goûtée par Jones, qui entrevoyait avec joie l'occasion de voir Sophie à quelque prix que ce fût, et milady elle-même n'était pas peu satisfaite de cette ruse, dont Sophie serait la dupe, et qu'elle espérait bien que Jones, pour son propre intérêt, n'oserait lui découvrir.

La première visite fut fixée au lendemain, et après les politesses ordinaires, lady Bellaston s'en retourna chez elle.

CHAPITRE III.

Contenant divers sujets.

Jones ne fut pas plutôt seul, qu'il brisa le cachet de la lettre, et lut ce qui suit :

«Monsieur, il m'est impossible de vous exprimer tout ce j'ai souffert depuis que vous avez quitté cette maison ; et comme j'ai lieu de croire que vous avez l'intention d'y revenir, Honora m'ayant dit qu'elle connaissait votre demeure, je me hâte, quoiqu'il soit bien tard, de vous l'envoyer, pour vous détourner de ce projet. Je vous enjoins, au nom de la considération que vous m'avez toujours montrée, de ne pas penser à revenir ici ; le but de votre démarche serait certainement découvert ; j'ai même tout lieu de croire, d'après quelques mots échappés à milady, qu'elle n'est pas déjà sans soupçon à cet égard. Il se presentera peut-être quel-

que circonstance favorable pour nous; il faut l'attendre avec patience; mais je vous en conjure encore une fois, si vous prenez quelqu'intérêt à ma tranquillité, ne pensez point à revenir dans cette maison. »

Cette lettre fournit au pauvre Jones la même espèce de consolation que celle qui fut autrefois apportée à Job par ses amis. Outre qu'il voyait ainsi s'évanouir toutes les espérances qu'il avait conçues de revoir Sophie, il se trouvait à l'égard de lady Bellaston dans un étrange embarras; car il est certains engagemens, et il le savait très-bien, pour la rupture desquels une excuse est bien difficilement admise; et aller chez elle après la défense expresse de Sophie, était une démarche à laquelle aucune puissance humaine n'aurait pu le forcer. Enfin, après une mûre délibération, qui pendant toute la nuit suppléa à son sommeil, il se détermina à feindre une maladie, moyen qui se présenta à lui comme le seul qui pût l'excuser de manquer à la visite convenue, sans irriter lady Bellaston, qu'il avait d'ailleurs plus d'une raison de vouloir éviter.

La première chose dont il s'occupa en conséquence dans la matinée, fut de faire à Sophie une réponse, qu'il enferma dans un billet à l'adresse de mistriss Honora; il en écrivit ensuite une autre à lady Bellaston, contenant l'excuse dont nous venons de parler, et reçut bientôt à cette dernière la réponse suivante :

« Je suis vivement contrariée, en pensant que je ne pourrai vous voir ici cet après-midi, mais encore plus affligée de la cause qui vous retient. Ayez bien soin de vous; envoyez chercher le meilleur médecin, et j'espère qu'il n'y aura pas de danger. J'ai été toute la matinée, et je suis encore en ce moment si tourmentée d'une foule d'importuns, que j'ai à peine un moment pour vous écrire. Adieu. »

« P. S. Je tâcherai d'être libre pour passer chez vous ce soir à neuf heures. Arrangez-vous pour être seul. »

M. Jones reçut alors une visite de mistriss Miller, qui après un préambule assez cérémonieux, lui parla en ces termes: « Je suis très-fâchée, Monsieur, de venir chez vous

pour un motif semblable à celui qui m'y amène. Mais vous considérerez, j'espère, les conséquences fâcheuses qui s'ensuivraient nécessairement pour la réputation de mes pauvres filles, si l'on venait une fois à parler de ma maison comme d'une maison mal famée. J'espère donc que vous ne m'accuserez pas d'impertinence, si je vous prie de ne plus désormais recevoir de dames chez vous, aussi tard dans la nuit. Deux heures du matin étaient sonnées, avant que l'une d'elles fût sortie. — Je vous assure, Madame, dit Jones, que la dame qui était ici hier soir, et qui est demeurée la dernière, car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre, est une dame de très-grande qualité, et ma proche parente. — Je ne sais quelle est sa qualité, répondit mistriss Miller, mais je doute qu'une femme vertueuse, à moins que ce ne soit en effet une très-proche parente, vienne rendre visite à un jeune homme, à dix heures du soir, et demeure seule avec lui dans sa chambre pendant quatre heures consécutives. D'ailleurs, Monsieur, la conduite de ses porteurs fait assez voir qui elle est, car ils n'ont fait que

plaisanter toute la soirée dans le vestibule, et ils ont demandé à M. Partridge, en présence de ma servante, qui les a entendus, si Madame avait le projet de passer toute la nuit avec son maître; ils ont dit encore beaucoup d'autres sottises, qui ne sont pas de nature à pouvoir être répétées. J'ai réellement le plus grand respect pour votre personne, M. Jones; je dis plus, je vous ai les plus grandes obligations de la générosité que vous avez exercée envers mon cousin. Je ne sais même que depuis peu combien vous avez été bon pour lui; j'étais loin d'imaginer dans quelle affreuse carrière la misère avait entraîné le pauvre homme. Quand vous m'avez donné dix guinées pour lui, j'étais loin de penser que vous les ayiez données à un voleur de grand chemin. O ciel! combien vous avez montré de bonté en cette occasion! Avec quelle humanité vous avez sauvé toute cette famille? Je vois que le caractère sous lequel M. Allworthy vous a peint à moi est parfaitement vrai. Et quand je ne vous aurais aucune obligation, celles que je lui ai sont d'une telle nature, qu'à cause de lui j'aurais pour vous

tous les égards possibles. Croyez-moi, cher M. Jones, quand même il ne serait pas question de mes filles et de ma propre réputation, je serais fâchée, pour l'amour de vous, qu'un aussi aimable jeune homme fréquentât des femmes de cette espèce. Mais si vous êtes résolu à continuer d'en recevoir, je dois vous prier de prendre un autre logement, car je n'aime pas que de pareilles scènes se passent chez moi, surtout à cause de mes filles, qui, le ciel le sait, n'ont guères que leur réputation qui puisse les faire rechercher. » Jones avait tressailli et changé de couleur au nom de M. Allworthy. « En vérité, mistriss Miller, répondit-il avec un peu de chaleur, ce que vous venez de me dire n'est point du tout obligeant. Je ne causerai jamais aucun scandale dans votre maison ; mais je veux avoir la liberté de recevoir dans ma chambre la compagnie qui me convient, et si cela peut vous faire le moindre tort, je chercherai un autre logement, aussitôt qu'il me sera possible. — Je suis fâchée, Monsieur, dit-elle, que nous nous séparions ainsi, mais il le faut, et je suis convaincue que M. Allworthy lui-

même ne remettrait pas les pieds dans ma maison, s'il avait le moindre soupçon qu'elle pût être suspecte. — Fort bien, Madame, dit Jones. — J'espère, Monsieur, ajouta-t-elle, que vous n'êtes pas fâché contre moi; car, pour le monde entier, je ne voudrais pas offenser une personne de la famille de M. Allworthy. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit à cause de tout cela. — Je suis fâché d'avoir troublé votre repos, Madame, dit Jones; mais je vous prie de me faire monter Partridge sur-le-champ. » Elle le promit, et après une révérence très-profonde elle se retira.

Aussitôt que Partridge arriva, Jones l'accabla des reproches les plus violens. « Combien de fois encore, lui dit-il, aurai-je à souffrir de vos sottises, ou plutôt de la mienne, puisque j'ai celle de vous garder. Votre langue a-t-elle résolu ma perte? — Qu'ai-je donc fait, Monsieur? répondit Partridge épouvanté. — Qui vous a autorisé à raconter l'histoire du vol, et à révéler que l'homme que vous avez vu ici était celui.... — Moi, Monsieur? s'écria Partridge. — N'allez pas ajouter un mensonge à votre faute en me

la niant. — Si j'en ait dit un mot, répondit Partridge, je vous proteste que je n'y voyais pas de mal, car je n'aurais pas ouvert la bouche, si ce n'avait été en présence de ses amis et de ses parens qui, je l'imaginais du moins, n'en auraient rien dit à personne. — Mais j'ai, lui dit Jones, un reproche bien plus grave que celui-ci à vous faire. Comment avez-vous osé, après toutes les défenses que je vous avais faites, prononcer le nom de M. Allworthy dans cette maison? » Partridge nia à plusieurs reprises, et avec serment, qu'il l'eût jamais prononcé. « Comment, dit Jones, mistriss Miller serait-elle instruite autrement de la liaison qui existe entre lui et moi? C'est tout-à-l'heure seulement qu'elle vient de me dire que les égards qu'elle avait pour moi étaient principalement fondés sur le respect qu'elle avait pour lui. — O ciel! Monsieur, s'écria Partridge, je vous prie seulement de m'écouter, et sûrement il n'y a jamais rien eu de plus malheureux. Veuillez m'écouter, et vous avouerez vous-même combien votre accusation est injuste. Quand mistriss Honora est descendue hier soir, elle m'a ren-

contré dans le vestibule au bas de l'escalier, et m'a demandé quand mon maître avait reçu des nouvelles de M. Allworthy, et sûrement mistriss Miller a tout entendu; et aussitôt que madame Honora a été dehors, elle m'a appelé dans le parloir. « M. Partridge, m'a-t elle dit, quel est ce M. Allworthy dont parlait cette femme qui vient de sortir? Est-ce le grand M. Allworthy de Somerset-Shire? — Sur ma parole, Madame, lui répondis-je, je n'en sais rien. — Sûrement, me dit-elle, votre maître n'est pas ce M. Jones dont j'ai entendu parler à M. Allworthy? — Sur ma parole, Madame, lui répondis-je, je n'en sais rien. — Alors, se tournant du côté de sa fille Nancy, il est aussi sûr dit-elle, que deux et deux font quatre, que c'est le même jeune homme; il ressemble exactement à la description que ce seigneur m'en a faite. — Le ciel sait qui le lui a dit, mais que je sois le plus insigne maraut qui ait jamais marché sur deux pieds, si jamais cela est sorti de ma bouche. Je vous promets, Monsieur, que je sais garder un secret quand on me l'ordonne. Au contraire, Monsieur, je suis si loin de

lui avoir dit quelque chose de M. Allworthy, que je lui ai dit absolument le contraire; car quoique je n'aye pas contredit sur-le champ ce qu'elle m'en disait, cependant comme les secondes pensées sont, dit-on, les meilleures, quand je me suis mis à considérer que quelqu'un pouvait l'avoir instruite: il faut que je mette fin à toute cette histoire, me suis-je dit à moi-même; et en conséquence, peu de tems après je suis rentré dans le parloir, et je lui ai dit, sur ma parole, lui dis-je, qui que ce soit qui a pu vous dire que ce gentilhomme était M. Jones, c'est-à-dire, lui dis-je, que ce M. Jones-ci était ce M. Jones-là, vous a dit un exécrable mensonge; et je vous prie, lui dis-je, de ne jamais parler d'une chose pareille, car mon maître croirait qu'il faut que ce soit moi qui vous l'aie dite, et je défie qui que ce soit dans la maison, de dire jamais que j'en aie dit un mot. Certainement, Monsieur, c'est une chose surprenante, et depuis, j'ai souvent pensé, à part moi, sans deviner comment elle avait pu parvenir à le savoir; à moins que ce ne soit par une vieille femme que j'ai vue l'autre jour demandant l'aumône

à la porte, qui ressemblait parfaitement à celle que nous avons vue dans Warwick-Shire, et qui nous a tant porté malheur. Sûrement il n'est jamais bon de passer à côté d'une vieille femme sans lui donner quelque chose, surtout si elle vous regarde. Car tout le monde ensemble ne me persuaderait jamais qu'elles n'ayent un grand pouvoir de faire du mal, et sûrement je ne reverrais plus jamais une vieille femme, sans penser en moi-même : *infandum, regina, jubes renovare dolorem.* » (1)

La simplicité de Partridge fit rire Jones, et mit fin à sa colère, qui, à la vérité, durait ordinairement fort peu. Au lieu de faire des commentaires sur son plaidoyer, il lui dit qu'il avait l'intention de quitter sur-le-champ son logement, et lui ordonna de sortir pour tâcher de lui en trouver un autre.

(1) Reine, vous m'ordonnez de renouveler une grande douleur.

CHAPITRE IV.

Qui sera lu très-attentivement, nous l'espérons du moins, par les jeunes gens des deux sexes.

Partridge n'eut pas plutôt quitté M. Jones, que M. Nightingale, avec lequel il était en grande intimité, entra en lui faisant un léger salut, et lui dit : « Ce qu'on m'a dit est-il vrai, Tom, que vous avez eu hier de la compagnie bien avant dans la nuit. Sur mon ame, vous êtes un heureux garçon : il y a à peine quinze jours que vous êtes dans la ville, et vous avez des chaises à porteurs qui attendent à votre porte jusqu'à deux heures du matin. » Il s'épuisa en lieux communs de plaisanterie du même genre, jusqu'à ce Jones l'interrompit en lui disant : « Je suppose que vous avez reçu toutes ces informations de

mistriss Miller, qui est montée il n'y a qu'un moment pour me donner congé. Il paraît que la bonne femme craint pour la réputation de ses filles. — Oh ! elle est extrêmement délicate sur cet article, dit Nightingale ; si vous vous en souvenez, elle n'a pas voulu permettre que Nancy vînt avec nous au bal. — Sur mon honneur, je pense qu'elle a raison à cet égard, dit Jones; cependant je l'ai prise au mot, et j'ai envoyé Partridge pour chercher un autre logement. — Si vous voulez, dit Nightingale, je crois que nous pourrons encore loger ensemble; car, s'il faut vous dire un secret dont je vous prie de ne pas parler dans la famille, j'ai l'intention de quitter la maison aujourd'hui. — Quoi ! mon ami, s'écria Jones, est-ce que mistriss Miller vous a aussi donné congé ? — Non, répondit Nightingale, mais mon appartement n'est pas assez commode; d'ailleurs je suis ennuyé de ce quartier; il faut absolument que je me rapproche des spectacles, et je vais loger dans Pall-Mall. — Et vous avez intention de faire un secret de votre départ ? dit Jones. — Je vous promets, répondit Nightingale, que je n'ai pas intention de

m'en aller sans payer; mais j'ai une raison particulière de ne pas prendre congé dans les formes. — Pas si particulière, répliqua Jones, Je vous proteste que je m'en suis apperçu dès le second jour de mon arrivée dans cette maison. Il y aura ici quelques yeux humides lorsqu'on sera instruit de votre départ. Pauvre Nancy! je la plains de tout mon cœur, en vérité. D'honneur, Jacques, vous avez poussé trop loin le badinage avec cette jeune fille. Vous lui avez donné un espoir qu'elle aura, je le crains, beaucoup de peine à abandonner.» Nightingale lui répondit : « Que diable voulez-vous que je fasse? Voudriez-vous que je l'épousasse? — Non, répliqua Jones, mais je n'aurais pas voulu que vous lui fissiez la cour comme vous la lui avez souvent faite en ma présence. J'ai toujours été étonné que sa mère fût assez aveugle pour n'en rien voir. — Bah! eh quoi voir? s'écria Nightingale; que diable aurait-elle vu? — Elle aurait vu, dit Jones, que vous avez rendu sa fille amoureuse folle. La pauvre fille ne peut le dissimuler un instant; ses yeux ne se lèvent jamais de dessus vous, et elle rougit

toutes les fois que vous entrez. En vérité, je la plains de tout mon cœur ; car elle me paraît être une des meilleures et des plus honnêtes créatures qui existent. — Ainsi donc, répondit Nightingale, suivant votre doctrine, on ne peut pas s'amuser à faire comme tout le monde sa cour aux femmes, de peur qu'elles ne tombent amoureuses de vous. — Convenez, Jacques, lui dit Jones, que c'est bien volontairement que vous feignez de ne pas m'entendre. Je ne crois pas que les femmes soient si promptes à tomber amoureuses de nous qu'il vous plaît de le dire. Mais vous avez un peu passé les bornes de la galanterie ordinaire. — Eh quoi ! supposez-vous, dit Nightingale, que nous.... — Non, d'honneur, dit Jones en l'interrompant et prenant un air très-sérieux, non, je ne pense pas si mal de vous. Je vais encore plus loin ; je n'imagine pas que vous ayiez prémédité, ni concerté de sang-froid aucun plan pour détruire le repos d'une pauvre jeune fille comme elle, ni même que vous en ayiez prévu les conséquences ; car je suis sûr que vous êtes un très-honnête garçon, et comme tel, vous n'avez pu vous rendre

coupable d'une cruauté de ce genre. Mais en même tems vous avez satisfait votre vanité, sans considérer que cette pauvre fille en serait la victime, et tandis que vous n'aviez d'autre projet que de passer agréablement quelques heures de loisir, vous l'avez autorisée à se flatter que vous aviez les desseins les plus sérieux sur elle. Je vous en prie, Jacques, répondez-moi en homme d'honneur. A quoi tendaient toutes ces descriptions élégantes et doucereuses du bonheur attaché à une passion vive et mutuelle, toutes ces ardentes protestations de tendresse et d'un amour généreux et désintéressé? Imaginiez-vous qu'elle ne se les appliquerait pas? Ou, parlez-moi ingénuement, n'aviez-vous pas au contraire le projet qu'elle se les appliquât? — Sur mon ame, Tom, s'écria Nightingale, je ne te croyais pas tant d'éloquence. Sais-tu bien que tu ferais un curé admirable. Ainsi, je suppose, que quand même Nancy voudrait te le permettre, tu ne te permettrais pas, toi, de..... — Non, interrompit encore Jones, non, sur le salut de mon ame, non, je ne le voudrais pas. — Tom, Tom, répondit

Nightingale, et la nuit dernière, souviens-toi de la nuit dernière,

Quand la sœur d'Apollon et sa brillante cour
Étaient seules témoins des larcins de l'amour.

« Tenez, M. Nightingale, dit Jones, je ne suis point hypocrite, je ne prétends pas avoir reçu plus que mes voisins le don de chasteté; j'ai bien quelque chose à me reprocher sur l'article des femmes, je l'avoue, mais je n'en ai jamais perdue aucune, et je ne consentirais pas, pour me procurer le plus grand plaisir, à être sciemment cause du malheur de la moindre créature humaine. »

« Bien, bien, dit Nightingale, je vous crois, et je suis persuadé que vous me jugez aussi favorablement. »

« Je vous parle du fond du cœur, répondit Jones; je ne vous accuse point d'avoir séduit cette fille, mais d'avoir fait naître son amour pour vous. »

« Si cela est, dit Nightingale, j'en suis fâché, mais le tems et l'absence effaceront bientôt ces impressions. C'est une recette qu'il faut que je prenne pour moi-même; car, s'il faut vous confesser la vérité, je n'ai de ma

vie aimé si vivement. Mais Tom, il faut que je vous découvre tout le secret. Mon père a arrangé un mariage pour moi avec une femme que je n'ai jamais vue, et il me l'amène en ce moment à Londres, pour que je puisse aller lui faire ma cour. »

A ces mots, Jones fit un violent éclat de rire. « Je t'en prie, s'écria Nightingale, ne me tourne pas en ridicule. Le diable m'emporte si je ne suis pas à moitié fou de tout ceci. Ma pauvre Nancy! O Jones, Jones, que ne possédé-je une grande fortune! »

« Je le souhaiterais de tout mon cœur, s'écria Jones; car si la chose est ainsi, je vous plains sincèrement tous deux. Mais, sûrement, vous n'avez pas le projet de vous en aller sans prendre congé d'elle? »

« Je ne voudrais pas pour dix mille livres, répondit Nightingale, souffrir le tourment de lui faire mes adieux. Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'au lieu de produire aucun bien, cela ne ferait qu'enflammer davantage ma pauvre Nancy. Je vous prie donc de n'en pas dire un mot de la journée, car je compte partir ce soir ou demain matin. »

Jones le lui promit, et ajouta que, réflexion faite, puisqu'il était contraint et résolu de la quitter, il prenait le parti le plus prudent. Il assura ensuite Nightingale qu'il serait charmé de demeurer dans la même maison que lui. Il fut en conséquence convenu entr'eux que Nightingale lui céderait le rez-de-chaussée ou le second, et occuperait le premier.

Ce Nightingale, dont nous allons être obligés de parler un peu davantage, était dans les transactions ordinaires de la vie, un véritable homme d'honneur, et ce qui est plus rare encore parmi les jeunes gens de la ville, un véritable homme de bien. Il avait cependant en fait d'amour, une morale un peu relâchée : non qu'il fût même à cet égard aussi dépourvu de principes que bien des hommes le sont quelquefois, et plus souvent encore affectent de l'être : mais il est certain qu'il s'était rendu coupable de quelques perfidies inexcusables envers les femmes, et avait dans certains mystères, qu'on appelle communément intrigues d'amour, fait usage de plusieurs supercheries, qui, s'il se les était per-

mises dans le commerce, lui aurait mérité le nom du plus grand scélérat de la terre.

Mais, comme le monde, je ne sais pas bien pour quelle raison, est convenu de voir cette espèce de perfidie d'un œil plus favorable, il était si loin de rougir de ses iniquités en ce genre, qu'il s'en glorifiait, et allait souvent jusqu'à tirer vanité de son adresse à séduire les femmes et à en triompher. Jones lui en avait fait d'amers reproches, et ce n'était jamais qu'avec la plus vive indignation qu'il parlait de ceux qui se croyent tout permis envers la plus belle portion de l'espèce humaine. Si l'on considère les femmes, disait-il, comme elles doivent l'être, c'est-à-dire comme les amies les plus chères que le ciel nous ait données, nous devons les chérir et les honorer; si nous avons au contraire le malheur de les mépriser, pourquoi nous vanter de leur conquête? nous devrions plutôt en rougir.

CHAPITRE V.

Précis de l'histoire de mistriss Miller.

Jones ce jour-là dîna fort bien pour un malade, c'est-à-dire qu'il mangea plus de la moitié d'une épaule de mouton. Il reçut dans l'après dîner une invitation de mistriss Miller pour venir prendre le thé; car cette excellente femme ayant appris, soit par le bavardage de Partridge, soit par quelqu'autre moyen naturel ou surnaturel, qu'il avait des liaisons avec M. Allworthy, ne put supporter l'idée de se séparer froidement d'avec lui.

Jones accepta l'invitation. Le thé ne fut pas plutôt pris, qu'après avoir renvoyé ses filles, la veuve, sans beaucoup de préambule, commença ainsi : « Il faut convenir qu'il arrive des choses bien surprenantes dans ce monde, et certainement c'en est une bien extraordinaire, que j'aye dans ma maison un

parent de M. Allworthy, sans que j'en aye rien su jusqu'ici. Hélas ! Monsieur, vous êtes loin d'imaginer les bontés que cet homme, le meilleur de tous les hommes, a eues pour moi et pour les miens. Oui, Monsieur, je n'ai pas honte de l'avouer, c'est à ses bontés que je dois de n'avoir pas péri de misère depuis long-tems, et de n'avoir pas laissé mes deux pauvres petites malheureuses orphelines, sans biens, sans secours, sans amis, abandonnées à la pitié, ou plutôt à l'insensibilité publique.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que quoique réduite maintenant à gagner ma vie en louant des logemens, je suis née d'une famille noble, et que j'ai reçu une éducation convenable à ma naissance; mon père avait un grade considérable dans l'armée quand il mourut; mais il vivait de sa paye, et comme elle s'éteignit avec lui, ses enfans se trouvèrent dépouillés de tout à sa mort. Nous étions trois sœurs. L'une de nous eut peu de tems après le bonheur de mourir de la petite vérole; une dame eut la bonté de prendre la seconde, par charité, disait-elle, et pour lui

tenir compagnie. La mère de cette dame avait été servante chez ma grand'mère, mais ayant hérité d'une immense fortune, que son père avait gagnée à prêter sur gages, elle avait épousé un homme fort riche et de grande qualité. Elle traita ma sœur avec tant de barbarie, en lui faisant faire sans cesse la comparaison de sa naissance et de sa pauvreté, et l'appelant par dérision, *demoiselle*, qu'elle avança évidemment les jours de la pauvre fille. Enfin elle mourut aussi dans l'année qui suivit la mort de mon père. La fortune me traita plus favorablement, et un mois après j'épousai un ecclésiastique qui m'aimait depuis long-tems, et qui avait été pour cette raison fort maltraité par mon père; car quoique mon pauvre père ne fût pas en état de nous donner un scheling, il nous élevait avec autant de soin, nous considérait, et voulait que nous nous considérassions nous-mêmes du même œil que si nous eussions été les plus riches héritières. Mais mon cher mari oublia tous les mauvais traitemens qu'il avait essuyés, et aussitôt que nous fûmes devenues orphelines, il recommença ses poursuites

avec tant d'ardeur, que je consentis sur-le-champ à lui donner ma main; car je l'avais toujours aimé, et je l'estimais alors plus que jamais. Je vécus pendant cinq ans dans un état de parfait bonheur avec le meilleur des hommes, jusqu'à ce qu'enfin.... ô cruelle, cruelle fortune! qui nous sépara pour jamais, qui me priva du plus tendre des maris, et mes pauvres filles du plus tendre des pères!... O mes pauvres filles! vous n'avez jamais connu le bonheur que vous avez perdu.... Je suis honteuse, M. Jones, de vous montrer tant de faiblesse, mais je ne parlerai jamais de lui sans verser des larmes. — Je devrais plutôt, Madame, dit Jones, être honteux de ne pas mêler mes larmes aux vôtres. — Eh bien! Monsieur, continua-t-elle, je me trouvai alors dans une situation pire qu'auparavant: outre la cruelle affliction que je ressentais, j'avais alors deux enfans à pourvoir, et j'étais, s'il est possible, plus pauvre que je ne l'avais jamais été, lorsque ce bon, ce généreux, ce respectable M. Allworthy, qui avait un peu connu mon mari, entendit par hasard parler de ma détresse, et m'écrivit aussitôt cette lettre.

La voici, Monsieur, la voici ; je l'ai mise dans ma poche pour vous la montrer. Voici sa lettre ; je dois et je vais vous la lire.

« MADAME,

» Je vous fais du fond du cœur mon com-
» pliment de condoléance sur la perte cruelle
» que vous venez de faire. Votre raison, et
» les excellentes leçons que vous devez avoir
» reçues du plus digne des hommes, vous ai-
» deront mieux à la supporter que tous les
» conseils que je pourrais vous donner. J'es-
» père aussi que celle dont on m'a toujours
» parlé comme de la plus tendre des mères,
» ne souffrira pas que l'excès de la douleur
» lui fasse négliger de remplir ses devoirs en-
» vers de pauvres enfans qui n'ont plus en ce
» moment d'autre appui que sa tendresse.

» Cependant comme il est naturel de vous
» supposer en cette circonstance hors d'état
» de songer à vos affaires, vous me pardon-
» nerez d'avoir chargé une personne de passer
» chez vous et de vous remettre vingt gui-
» nées, que je vous prie d'accepter jusqu'à ce

» que j'aye le plaisir de vous voir. Croyez-
» moi, Madame, etc.»

« Je reçus cette lettre, Monsieur, quinze jours après la perte irréparable dont je vous ai parlé, et quinze autres jours après, M. Allworthy... le divin mortel M. Allworthy vint me faire une visite, m'emmena avec lui, m'établit dans la maison où vous me voyez maintenant, me donna une grosse somme d'argent pour la meubler, et me constitua une rente de cinquante livres, que j'ai toujours exactement touchée depuis. Jugez donc, M. Jones, quelle espèce de vénération je dois avoir pour un bienfaiteur à qui je suis redevable de la conservation de ma vie et de celle de ces chers enfans, pour l'amour seul desquels je fais encore quelque cas de la vie. Ne m'accusez donc pas de vous manquer, M. Jones, moi, qui dois respecter celui dont je suis instruite que M. Allworthy fait tant de cas, si je vous prie de ne pas fréquenter ces femmes corrompues. Vous êtes un jeune homme, et vous ne connaissez pas la moitié de leurs artifices. Ne soyez pas fâché contre moi, Monsieur, de ce que je vous ai dit relativement à ma maison.

Vous devez sentir que ce serait la perte de mes pauvres chères filles. D'ailleurs, Monsieur, vous ne devez pas ignorer que M. Allworthy ne me pardonnerait jamais de m'être prêtée à de pareilles choses, surtout lorsqu'il s'agit de vous. »

« Je vous proteste, Madame, dit Jones, que vous n'avez pas besoin de vous excuser davantage; je ne prends en mauvaise part rien de ce que vous m'avez dit; mais comme personne ne peut respecter plus que moi M. Allworthy, permettez-moi de vous désabuser d'une erreur qui peut-être ne lui serait pas honorable; je vous assure que je ne suis pas son parent. »

« Hélas! Monsieur, répondit-elle, je sais que vous ne l'êtes pas, je sais très-bien qui vous êtes, car M. Allworthy m'a tout dit; mais je vous assure que quand vous auriez été vingt fois son fils, il n'aurait jamais pu témoigner plus d'intérêt pour vous qu'il en a souvent montré en ma présence. Vous ne devez pas rougir, Monsieur, de ce que vous êtes; je vous promets qu'aucune personne honnête ne vous en estimera moins pour

cela. Non, M. Jones, ces mots *naissance déshonorante* n'ont pas le sens commun, comme le disait mon très-cher mari, à moins que le mot de *déshonorant* ne s'applique aux pères et mères, car il ne peut résulter pour les enfans aucun déshonneur réel d'une action dont ils sont entièrement innocens. »

Jones poussa ici un profond soupir, et dit: « Puisque je vois clairement, Madame, que vous me connaissez, et que M. Allworthy a jugé à propos de prononcer mon nom devant vous, et puisque vous m'avez raconté votre histoire avec tant de confiance, je vous instruirai de quelques circonstances de la mienne, que vous ignorez. Mistriss Miller ayant témoigné autant de desir que de curiosité de connaître ces circonstances, il les lui raconta, mais sans prononcer une seule fois le nom de Sophie.

Il y a une sorte de sympathie entre les cœurs honnêtes, au moyen de laquelle ils s'inspirent mutuellement une prompte confiance. Mistriss Miller crut tout ce que Jones lui dit, et lui témoigna beaucoup de pitié et

d'intérêt. Elle se préparait à faire des commentaires sur son histoire, mais Jones l'interrompit, et comme l'heure du rendez-vous approchait, il prit lui-même la parole pour négocier une seconde entrevue avec lady Bellaston pour le soir, promettant toutefois que ce serait la dernière qui aurait lieu dans sa maison, protestant en même tems que c'était une dame de grande distinction, et qu'il ne devait rien se passer entr'eux qui ne fût parfaitement innocent; et je crois fermement qu'il avait intention de tenir parole.

Mistriss Miller y consentit à la fin, et Jones se retira dans sa chambre, où il attendit lady Bellaston jusqu'à minuit; mais elle ne parut point.

Comme nous avons dit que cette dame avait une grande affection pour Jones, et l'on doit s'être apperçu qu'elle en avait réellement beaucoup, le lecteur pourra être surpris de la voir ainsi manquer pour la première fois au rendez-vous qu'elle lui avait donné, d'autant plus qu'elle devait le croire retenu chez lui par indisposition, circonstance où l'amitié semble

exiger au moins une visite. Aussi quelques personnes condamneront-elles cette conduite de sa part comme peu conforme à la nature; mais ce n'est pas notre faute, notre fonction consistant uniquement à raconter les faits tels qu'ils se sont passés.

CHAPITRE VI

Contenant une scène qui sans doute affectera tous nos lecteurs.

M. Jones ne ferma pas les yeux pendant la première moitié de la nuit ; ce n'était pas qu'il fût aucunement affecté du manque de parole de lady Bellaston; ce n'était pas même Sophie qui était la cause actuelle de son insomnie, quoique le plus grand nombre de celles qu'il éprouvait dût être mis avec justice sur son compte. Dans le fait, le pauvre Jones était un des plus excellens hommes qui eût jamais existé ; il avait dans le cœur toute cette foiblesse qu'on nomme compassion, et qui constitue cette imperfection de caractère, si distincte de cette noble fermeté d'esprit qui, pour ainsi dire, fait tourner un homme sur lui-même, et comme une boule polie, le met en état de rouler dans le monde sans être

une seule fois arrêté par les malheurs qui arrivent aux autres. Il ne pouvait donc s'empêcher de compâtir à la situation de la pauvre Nancy, dont l'amour pour M. Nightingale lui paraissait si visible, qu'il était étonné de l'aveuglement de sa mère, qui plus d'une fois la veille lui avait fait remarquer à lui-même l'extrême changement du caractère de sa fille, dont la vivacité et la gaité s'était, disait-elle, changée tout-à-coup en tristesse et en mélancolie.

Cependant le Sommeil triompha enfin de toutes les résistances, et alors, comme s'il eût été réellement une Divinité, ainsi que les anciens l'imaginaient, et une Divinité offensée, il parut jouir d'une conquête qu'il avait si chèrement achetée. Pour parler simplement et sans aucune métaphore, M. Jones dormit jusqu'au lendemain matin onze heures et serait peut-être demeuré beaucoup plus long-tems dans cette paisible situation, s'il n'en eût été tiré par un bruit violent.

Il appela Partridge, qui interrogé sur ce qui en était la cause, répondit: « Oh! Monsieur, il vient de s'élever là-bas un orage

terrible : miss Nancy a des convulsions ; son autre sœur et sa mère pleurent et se lamentent toutes deux auprès d'elle. » Jones témoigna tant de douleur à cette nouvelle, qu'à dessein de le rassurer sans doute, Partridge ajouta avec un sourire, qu'il croyait bien que la jeune personne n'était pas en danger de mourir, car Suzanne, c'était le nom de la servante, lui avait donné à entendre qu'il n'y avait rien dans tout cela que de fort ordinaire. En un mot, continua-t-il, miss Nancy a eu envie d'en savoir autant que sa mère, voilà tout. Elle était un peu affamée, à ce qu'il paraît, et elle s'est mise à table pour dîner avant que le *benedicite* fût dit ; ensorte qu'il y a un petit enfant de plus à envoyer aux Enfans-Trouvés. — Laisse-là, je t'en conjure, tes stupides plaisanteries, lui dit Jones : peux-tu trouver quelque sujet de rire dans le malheur de ces pauvres gens ? Va trouver sur-le-champ mistriss Miller, et dis lui que je lui demande la permission.... Non, demeure, tu ferais quelque sottise, j'y veux aller moi-même ; aussi bien elle m'avait invité à déjeûner avec elle. » Il se leva aussitôt et s'ha-

billa le plus vîte qu'il put. Pendant qu'il faisait sa toilette, Partridge ne put s'empêcher, malgré les reproches les plus sévères, de lâcher encore à ce sujet quelques propos pleins de brutalité, qu'on appelle communément des plaisanteries. Jones ne fut pas plutôt habillé qu'il descendit, frappa à la porte, et fut introduit par la servante dans le parloir extérieur, où il n'y avait pas plus de compagnie que de préparatifs pour le déjeûner. Mistriss Miller était avec sa fille dans l'appartement intérieur, d'où la servante rapporta à M. Jones que sa maîtresse le priait de l'excuser si elle lui manquait de parole, mais qu'il était arrivé un accident qui la mettait dans l'impossibilité d'avoir le plaisir de déjeûner ce jour-là avec lui, et qu'elle lui demandait pardon de ne pas l'en avoir fait prévenir plutôt. Jones lui fit dire qu'il la priait de ne pas se tourmenter pour une bagatelle de cette nature, que le motif seul qui l'empêchait de déjeûner avec elle était ce qui le chagrinait sincèrement, et que s'il pouvait lui être de quelqu'utilité, elle pouvait lui donner ses ordres.

Il avait à peine prononcé ces mots, que mistriss Miller, qui avait tout entendu, ouvrit précipitamment la porte, et s'avançant vers lui en versant un torrent de larmes, lui dit : « O M. Jones, vous êtes, je vous assure, le plus excellent jeune homme qui ait jamais existé. Je vous remercie mille fois de la bonté que vous avez de m'offrir vos services ; mais hélas ! Monsieur, il n'est pas en votre pouvoir de sauver ma pauvre fille. O mon enfant, mon enfant ! elle est perdue, elle est perdue pour toujours. — J'espère, Madame, dit Jones, qu'il n'y a pas d'homme assez infâme.... -- O M. Jones, il s'en est trouvé un. Celui qui a quitté hier ma maison, a trahi ma pauvre fille, et l'a perdue.... Je sais que vous êtes un homme d'honneur ; vous avez un bon cœur, un cœur noble, M. Jones ; voilà, voilà la source des bonnes actions que je vous ai vu faire. Je vous dirai tout. D'ailleurs, après ce qui s'est passé, il serait impossible d'en faire un secret. Ce Nightingale, cet infâme barbare a perdu ma fille. Elle est.... elle est.... ô M. Jones, ma fille est enceinte, et dans cet état il l'a abandonnée ! Voici, voici

Monsieur, sa cruelle lettre. Lisez-la, M. Jones, et dites-moi s'il existe un monstre pareil sur la terre. »

« CHÈRE NANCY,

» N'ayant pu me déterminer à vous dire » de vive voix ce qui, je le crains bien, ne » sera pas moins affreux pour vous que pour » moi, j'ai pris ce moyen de vous informer » que mon père exige absolument que je » rende des soins à une jeune demoiselle, » héritière d'une grande fortune, à laquelle » il veut me... Je n'ai pas la force d'écrire ce » mot détestable. Vous avez trop de raison » pour ne pas sentir que je ne puis en aucune » façon me soustraire à son obéissance, et » que quelque soit mon amour pour vous, » je me vois ainsi arraché de vos bras pour » jamais. La tendresse de votre mère peut » vous encourager à lui confier les malheu- » reuses suites de notre amour, que l'on peut » aisément laisser ignorer au public. J'aurai » soin d'ailleurs de pourvoir à tout; je ne » vous abandonnerai pas. Je souhaite que » vous souffriez moins que je n'ai souffert

» en apprenant cette nouvelle. Appelez tout
» votre courage à votre secours. Excusez et
» oubliez un homme que la perspective d'une
» ruine certaine a pu seule obliger à vous
» écrire cette lettre. Je vous conjure de m'ou-
» blier, mais seulement en qualité d'amant,
» car vous trouverez toujours le meilleur des
» amis dans

» Votre fidèle, quoique malheureux

J. N. »

Quand Jones eut lu cette lettre, ils restèrent tous deux un moment sans parler et les yeux fixés l'un sur l'autre. Enfin il prit la parole : « Je ne puis vous exprimer, Madame, à quel point je suis indigné de ce que je viens de lire. Cependant si vous me le permettez, je vous conseillerai de suivre en un point l'avis de l'auteur de la lettre. Considérez qu'il s'agit de la réputation de votre fille. — Elle est perdue, M. Jones, s'écria-t-elle, elle est perdue aussi bien que son innocence. Elle a reçu la lettre devant une nombreuse compagnie, et s'est évanouie aussitôt qu'elle l'a eu ouverte, en sorte que tous ceux qui étaient

présens en connaissent le contenu; mais la perte de sa réputation, toute cruelle qu'elle est, n'est pas encore le plus grand de mes malheurs; je perdrai mon enfant, elle a déjà deux fois tenté de se détruire elle-même, et quoique nous soyons parvenus jusqu'ici à l'en empêcher, elle jure qu'elle ne survivra pas à son honneur, et je ne pourrai moi-même survivre à un événement de cette nature. Que deviendra alors ma petite Betsy! hélas! une petite orpheline sans appui; et la pauvre petite malheureuse, je le crains bien, mourra aussi de douleur en voyant sa sœur et moi souffrir, quoiqu'elle n'en sache pas la cause; car c'est bien la plus sensible, la plus excellente petite créature. Le cruel, le barbare.... nous a tous assassinés. O mes pauvres enfans! est-ce donc là la récompense de toutes les peines que j'ai prises pour vous! Etait-ce là que devaient aboutir toutes mes espérances! n'ai-je avec tant de joie soutenu toutes les douleurs, rempli tous les devoirs de la maternité, n'ai-je eu des soins si tendres de leur enfance, n'ai-je veillé avec une attention si soutenue à leur éducation, n'ai-je travaillé un si

grand nombre d'années, en me refusant à moi-même les commodités de la vie, afin de leur amasser de quoi vivre, que pour perdre une de mes filles, toutes deux, peut-être, par cet événement! — Je vous proteste, Madame, dit Jones les larmes aux yeux, que je vous plains de toute mon ame. — O M. Jones! répondit-elle, vous-même, quoique je connaisse la bonté de votre cœur, oui, vous-même vous ne pouvez vous faire une idée de ce que je souffre. La meilleure, la plus tendre, la plus soumise des enfans! O ma pauvre Nancy! idole de mon ame, délices de mes yeux, orgueil de mon cœur! Oh! j'en étais en effet trop orgueilleuse; car c'est à cette folle, à cette ambitieuse espérance fondée sur sa beauté, que je dois sa perte. Hélas! je voyais avec plaisir le goût que ce jeune homme avait pour elle. Je dus croire ses vues honorables, et je flattais ma sotte vanité de l'espérance de la voir un jour épouser un homme si fort au-dessus d'elle. Mille fois en ma présence, souvent même devant vous, il s'est appliqué à entretenir, à encourager cet espoir par les expressions les plus généreuses d'un amour

désintéressé, qu'il adressait toujours à ma pauvre fille, et qu'aussi bien qu'elle je croyais sincères. Aurais-je pu croire qu'elles ne fussent que des piéges pour trahir l'innocence de mon enfant et pour nous perdre tous..... » A ces mots, la petite Betsy entra en courant : « Chère maman, s'écria-t-elle, pour l'amour de Dieu, venez près de ma sœur, car elle a encore un nouvel accès, et ma cousine ne peut pas la tenir toute seule. » Mistriss Miller y alla sur-le-champ, après avoir dit à Betsy de rester avec M. Jones. Elle le pria aussi de vouloir bien causer quelques minutes avec elle, en ajoutant avec l'accent le plus pathétique : « Bonté du ciel ! fais que je sauve au moins un de mes enfans ! »

Jones fit en conséquence tout ce qu'il put pour rassurer la petite fille, quoique dans le fait il fût très vivement inquiet de tout ce que mistriss Miller venait de lui raconter. Il lui dit que sa sœur serait bientôt rétablie ; que si elle s'affligeait ainsi, non-seulement elle la rendrait plus malade, mais qu'elle serait cause que sa mère le deviendrait aussi. — Je vous assure, Monsieur, dit-elle, que

pour toute chose au monde je ne ferais rien qui pût les rendre malades; j'aimerais mieux mourir que de leur laisser voir désormais que je pleure. Mais ma pauvre sœur ne peut me voir pleurer maintenant, et je crains qu'elle ne soit bientôt plus en état de me voir pleurer. Mais je ne peux me séparer d'elle; non, non, je ne le peux pas. Et puis ma pauvre maman aussi, que deviendra-t-elle? Elle dit qu'elle mourra aussi et qu'elle me laissera. Mais je suis bien résolue à ne pas rester ainsi toute seule. — Et n'avez-vous pas peur de mourir, ma petite Betsy, lui dit Jones? — Oui Monsieur, répondit-elle, j'ai toujours eu peur de mourir, parce qu'il m'aurait fallu laisser maman et ma sœur; mais je n'ai peur d'aller nulle part avec ceux que j'aime. »

Jones fut si charmé de cette réponse, qu'il embrassa l'enfant avec transport, et bientôt après mistriss Miller revint en disant qu'elle remerciait le ciel de ce que Nancy était tout-à-fait revenue à elle-même: « A présent, Betsy, ajouta-t-elle, vous pouvez rentrer dans la chambre; votre sœur est mieux et desire ardemment vous voir. » Ensuite elle

s'adressa à Jones et lui renouvela ses excuses de lui avoir manque de parole pour le déjeûner.

« J'espère, Madame, que je ferai un repas plus exquis que celui que vous auriez pu me donner, ce qui arrivera infailliblement, si je peux rendre quelque service à une famille aussi tendrement unie que la vôtre. Mais quelque doive être le résultat de mes efforts, je suis résolu de tout tenter. Je suis fort trompé sur le compte de M. Nightingale, si, malgré ce qui s'est passé, il n'a pas dans le fond du cœur beaucoup de bonté et un très-vif attachement pour votre fille. Si cela est, comme je le crois, je ne doute pas qu'il ne soit vivement ému du tableau que je mettrai sous ses yeux. Faites tous vos efforts de votre côté pour reprendre courage et en inspirer à mis Nancy. Je vais me mettre à l'instant à la recherche de M. Nightingale, et j'espère vous apporter de bonnes nouvelles. »

Mistriss Miller tomba à genoux et appela toutes les bénédictions du ciel sur M. Jones, auquel elle s'adressa ensuite avec les expressions de la plus vive reconnaissance. Il sortit

bientôt après pour chercher M. Nightingale, et l'excellente femme retourna consoler sa fille, qui reprit un peu de sérénité lorsque sa mère lui eut raconté ce qui venait de se passer entre Jones et elle. La scène se termina par un concert de louanges en l'honneur de ce bon jeune homme.

CHAPITRE VII.

Entrevue de M. Jones et de M. Nightingale.

Mon avis est que le bien ou le mal que nous faisons aux autres retombe souvent sur nous-mêmes ; comme il est démontré que les cœurs généreux jouissent du bien qu'ils font autant que ceux à qui ils le font, il y a aussi peu d'hommes d'un caractère assez diabolique pour être capables de faire du mal sans en souffrir eux-mêmes.

M. Nightingale au moins n'était pas de ce caractère ; au contraire, Jones le trouva dans son nouveau logement, assis tristement au coin du feu, et déplorant en silence la malheureuse situation où il avait mis la pauvre Nancy. Il ne vit pas plutôt paraître son ami, qu'il se leva précipitamment pour aller à sa rencontre : « Rien ne pouvait venir plus à propos, lui dit-il en le remerciant beaucoup,

que cette obligeante visite, car je n'ai jamais été plus triste. »

« Je suis fâché, répondit Jones, de vous apporter des nouvelles qui ne sont pas faites pour vous égayer, et qui au contraire sont encore plus affligeantes que toutes celles que vous pouviez attendre. Cependant il est nécessaire que vous les sachiez. Sans un plus long préambule, je viens donc vers vous, M. Nightingale, de la part d'une famille respectable que vous avez plongée tout entière dans un abîme de malheurs. « M. Nightingale changea de couleur à ces mots; mais Jones, sans le regarder, continua son discours et lui peignit de la manière la plus vive la scène tragique dont j'ai instruit le lecteur dans le chapitre précédent. Nightingale n'interrompit pas une seule fois son récit, quoique dans plusieurs endroits son maintien décélât une violente émotion. Mais quand Jones eut fini, il poussa un profond soupir et lui dit : « Ce que vous me racontez, mon ami, m'affecte de la manière la plus sensible. Je ne connais pas de plus maudit accident que la publicité donnée à ma lettre par cette pau-

vre fille; sans cela sa réputation eût été intacte, et l'affaire aurait pu rester totalement secrète; il n'en serait résulté rien de fâcheux pour elle par la suite. Il arrive tous les jours tant de choses semblables dans cette ville; et si, quand il est trop tard, le mari soupçonne quelque chose, ce qu'il a de plus sage à faire, c'est de cacher ses soupçons à sa femme et à tout le monde. »

« Oh bien, mon ami, répondit Jones, rien de tout cela ne pourrait avoir lieu relativement à votre pauvre Nancy. Vous en êtes si passionnément aimé, que c'est votre perte, et non celle de sa réputation qui l'afflige; voilà ce qui finira infailliblement par lui coûter la vie, ainsi qu'à toute sa famille. — Oh! quant à cela, je vous proteste, s'écria Nightingale, que je l'aime de mon côté si passionnément, que ma femme, quelle qu'elle puisse être, ne trouvera que bien peu de place dans mon cœur. — Comment donc est-il possible, dit Jones, que vous pensiez à l'abandonner? — Eh! que puis-je faire? répondit Nightingale. — Demandez-le à miss Nancy, reprit Jones vivement. Dans la si-

tuation où vous l'avez réduite, c'est uniquement à elle à déterminer la réparation que vous avez à lui faire. Son intérêt, et non le vôtre, doit être votre seule considération. Mais si vous me demandez à moi ce que vous devez faire, je vous répondrai que vous devez remplir l'attente de sa famille, la sienne, la mienne même; oui, je vous le dis sincèrement, elle est devenue la mienne depuis la première fois que je vous ai vus ensemble. Emu de pitié, comme je le suis, pour ces pauvres créatures, j'espère que vous me pardonnerez, si je ne présume pas trop de l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner; mais votre propre cœur vous conseillera mieux que moi. Rappelez-vous seulement si vous n'avez pas voulu, par votre conduite, donner à la mère ainsi qu'à la fille l'opinion, que vous aviez des vues honorables; et si cela est, quoiqu'il n'existe peut-être pas positivement de promesse de mariage, je laisse à votre bon esprit à prononcer à quel point vous êtes engagé avec elles. »

« Non-seulement, dit Nightingale, je suis obligé de confesser la vérité de tout ce

que vous venez de dire, mais je crains bien encore d'avoir donné même cette promesse de mariage dont vous me parlez. — Et après cet aveu, dit Jones, vous pouvez hésiter un moment? — Considérez, mon ami, répondit Nightingale, la situation où je me trouve. Je sais que vous êtes un homme d'honneur, et que vous ne conseilleriez à personne d'agir en contradiction avec les lois qu'il prescrit : quand je n'aurais pas d'autre objection à faire, puis-je, après la publicité donnée à cette fâcheuse aventure, penser avec honneur à une pareille alliance. — Sans doute, répliqua Jones, et le bon, le véritable honneur, qui n'est autre chose que la bonté, l'exige de vous. Mais puisque vous mettez en avant un scrupule de cette nature, vous me permettrez bien de l'examiner. Pouvez-vous avec honneur rester coupable d'avoir, sous de faux prétextes, trompé une jeune fille et sa famille entière, et de lui avoir par ces moyens ravi son innocence? Pouvez-vous avec honneur être sciemment, volontairement l'occasion, je dis plus, l'artificieux auteur de la ruine d'une créature humaine? Pouvez-vous

avec honneur détruire la réputation, la paix, et probablement la vie de cette créature, en compromettant même le salut de son ame? L'honneur vous permet-il de supporter la pensée que cette créature est une jeune fille, sensible, sans appui et sans défense, une jeune fille qui vous aime, qui vous adore, qui meurt pour vous, qui a placé toute sa confiance dans vos promesses, et a sacrifié à cette confiance tout ce qu'elle a de plus cher au monde? L'honneur peut-il supporter un seul instant le poids d'aussi cruelles réflexions? »

« Je conviens, dit Nightingale, que la raison confirme tout ce que vous dites; mais vous savez que l'opinion du monde y est si contraire, que si j'épousais une prostituée, quoiqu'elle ne l'eût été que par moi, je serais honteux de me montrer. »

« Oh fi, M. Nightingale, dit Jones, pouvez-vous être assez peu délicat pour lui donner un nom aussi outrageant? Quand vous lui avez promis de l'épouser, elle est devenue votre femme : elle a plus péché contre la prudence que contre la vertu. Et quel est ce monde devant qui vous seriez honteux de

vous montrer ; ce ne sont que des gens vils, des sots et des libertins. Pardonnez-moi si je vous dis qu'un pareil scrupule ne peut procéder que d'une fausse honte qui accompagne toujours le faux honneur. Mais je suis bien assuré, qu'il n'y a pas dans le monde un homme de bon sens, un homme de bien, qui ne se fasse honneur d'applaudir à une pareille action. Je veux cependant admettre que cette glorieuse approbation vous soit même refusée, votre propre cœur, mon ami, ne vous applaudirait-il pas? Et les sensations vives, ravissantes que nous fait éprouver la conscience d'une action honnête, noble, généreuse et bienfaisante, ne procurent-elles pas un plaisir plus vrai que les louanges non méritées d'un million d'hommes? Mettez de bonne foi cette alternative sous vos yeux. D'un côté, voyez cette pauvre fille aussi misérable que sensible et confiante, rendant le dernier soupir dans les bras de sa malheureuse mère ; écoutez son cœur brisé et déchiré, soupirant votre nom, et pleurant plutôt qu'accusant la cruauté qui l'entraîne à sa destruction ; que votre imagination se

représente la position de sa tendre mère, désespérée, perdant la raison ou peut-être la vie en perdant son aimable fille; voyez son autre fille, cette pauvre orpheline sans appui; et quand vous aurez un moment contemplé ce tableau, considérez-vous comme la cause de tous les malheurs de cette pauvre famille, de cette famille respectable et sans défense. D'un autre côté, considérez-vous comme les arrachant à leurs souffrances momentanées; figurez-vous avec quelle joie, avec quel transport cette aimable créature volera dans vos bras; voyez le sang ranimer la pâleur de ses joues, la vivacité renaître dans ses yeux languissans, le calme et le bonheur dans son ame brisée et abattue; considérez les transports de sa mère, le bonheur de tous; songez à cette petite famille rendue complètement heureuse par un seul acte de votre volonté; songez à cette alternative, et sûrement, si je ne me trompe dans l'idée que j'ai de mon ami, il ne délibérera pas long-tems s'il doit laisser pour jamais ces infortunées plongées dans l'abîme, ou si par une résolution noble et généreuse il les retirera

de cet abîme de misère et de désespoir pour les élever au comble du bonheur. Ajoutez encore à cela une seule considération, je veux dire la considération qu'il est de votre devoir d'en agir ainsi....et que le malheur que vous éloignerez de ces pauvres gens, est un malheur que vous leur avez causé vous-même volontairement. »

« O mon cher ami, s'écria Nightingale, je n'avais pas besoin de votre éloquence pour me sentir ému; je plains la pauvre Nancy du fond de mon ame, et je donnerais tout ce que je possède pour qu'il ne se fût passé aucune familiarité entre nous. Croyez même que j'ai eu a soutenir plusieurs combats avec mon amour, avant de pouvoir prendre sur moi d'écrire la cruelle lettre qui a causé tout ce malheur dans cette pauvre famille. Si je n'avais que mon inclination à consulter, je l'épouserais demain matin; j'en atteste le ciel, je l'épouserais. Mais vous pouvez aisément vous imaginer qu'il me serait impossible d'obtenir le consentement de mon père à un pareil mariage. D'ailleurs il m'en propose un autre, et demain, par son ordre

exprès, je dois être présenté à la personne qu'il me destine. »

« Je n'ai pas l'honneur de connaître votre père, dit Jones, mais supposons qu'on pût obtenir son consentement, consentiriez-vous vous-même à adopter le seul moyen de sauver ces pauvres gens ? — Avec autant d'empressement, répondit Nightingale, que j'en mettrais à courir après le bonheur, car je ne le trouverai jamais avec aucune autre femme... O mon cher ami ! si vous pouviez imaginer ce que j'ai souffert depuis douze heures pour ma pauvre Nancy, je suis convaincu qu'elle n'absorberait pas toute votre pitié. L'amour m'entraîne uniquement vers elle, et s'il pouvait me rester encore quelques vains scrupules d'honneur, vous les auriez entièrement détruits. Puisse-t-on obtenir le consentement de mon père, rien ne manquera à mon bonheur et à celui de ma Nancy. »

« Eh bien ! dit Jones, c'est une tâche que je suis résolu d'entreprendre ; il ne faut pas que vous vous fâchiez contre moi, quelque soit le jour sous lequel je pourrai être obligé de lui présenter cette affaire qui,

soyez en sûr, ne pourrait lui être long-tems cachée; car les nouvelles de cette nature font des progrès rapides quand une fois elles ont été divulguées, comme celle-ci l'a malheureusement déjà été. D'ailleurs, s'il en résultait quelqu'accident fatal, comme je le crains, en honneur, à moins qu'on ne le prévienne sur-le-champ, le public parlera hautement de vous d'une manière qui offensera infailliblement votre père, pour peu qu'il ait d'humanité. Si vous y consentez donc, dites-moi où je pourrai le trouver, je ne perdrai pas un moment. Vous, pendant que je m'occuperai de cette affaire, vous ne pouvez rien faire de plus généreux que d'aller voir cette pauvre fille, et vous trouverez que je n'ai rien exagéré dans le récit que je vous ai fait du malheureux état de cette famille.»

Nightingale consentit sur-le-champ à cette proposition, et après avoir indiqué à Jones le logement de son père et le café où il le trouverait vraisemblablement, il s'arrêta un moment, et lui dit : « Mon cher Tom, vous allez entreprendre une chose impossible. Si vous connaissiez mon père, vous ne

penseriez pas à obtenir son consentement..... Attendez, il y aurait un moyen; supposons que vous lui disiez que je suis déjà marié, il serait peut-être plus aisé de lui faire approuver une chose qu'il croira faite : et sur mon honneur, je suis si affecté de ce que vous m'avez dit, et j'aime si passionnément ma Nancy, que je voudrais presque que la chose fût réellement faite, quelqu'en pussent être les conséquences. »

Jones approuva beaucoup cette idée, et promit d'en faire usage. Ils se séparèrent ainsi, Nightingale pour aller voir sa Nancy, et Jones pour tâcher de rencontrer le père de son ami.

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passa entre Jones et le père de Nightingale. Arrivée d'une personne dont il n'a pas encore été parlé dans le cours de cette histoire.

Malgré le sentiment du satyrique romain, qui nie la divinité de la Fortune, et malgré l'opinion de Sénèque sur le même sujet, Cicéron qui était, à mon avis, plus sage que tous les deux, soutient expressément le contraire; et il est certain qu'il arrive dans le monde des évènemens si étranges et si inconcevables, qu'il semble que toute l'habileté et toute la prévoyance humaines n'ont pas suffi pour les produire.

Ce qui arriva à Jones est assurément dans ce dernier cas. Il trouva M. Nightingale père dans un moment si critique que la fortune, si elle méritait réellement le culte qu'on lui

rendait à Rome, n'aurait pu en imaginer un semblable. En un mot, le vieux gentilhomme et le père de la jeune personne qu'il destinait à son fils s'étaient disputés vivement pendant plusieurs heures au sujet de ce mariage. Le dernier venait de sortir, et avait laissé l'autre charmé de l'idée d'avoir remporté la victoire dans la longue discussion qui avait eu lieu entr'eux, discussion dans laquelle, après s'être efforcés de l'emporter l'un sur l'autre, ils s'étaient retirés du combat, comme il arrive presque toujours, avec la parfaite conviction d'avoir été tous deux vainqueurs.

Ce gentilhomme que M. Jones visitait en ce moment, était ce qu'on appelle un homme du monde, c'est-à-dire, un homme qui dirige sa conduite en ce monde comme quelqu'un qui, pleinement convaincu qu'il n'y en a pas d'autre, est déterminé à tirer le meilleur parti possible de celui-ci; il avait fait le commerce, dans lequel il avait été élevé dès sa plus tendre jeunesse; mais ayant acquis une très-grande fortune, il venait de quitter les affaires, ou, pour parler plus exactement, il avait aban-

donné son commerce de marchandises, et ne faisait plus que le commerce d'argent, dont il avait toujours un fonds considérable à sa disposition, et dont il savait très-bien tirer le parti le plus avantageux, en profitant des besoins des particuliers, et souvent même de ceux du gouvernement. Il était enfin si exclusivement en rapport avec l'argent, que l'on peut raisonnablement douter qu'il imaginât l'existence réelle de quelqu'autre chose dans le monde. Ce que l'on peut au moins avancer avec certitude, c'est qu'il ne croyait à la valeur réelle d'aucune autre chose.

Le lecteur conviendra, je crois, que la fortune n'aurait pu trier parmi les hommes une personne moins propre à être attaquée par M. Jones avec quelque probabilité de succès, et que cette bizarre divinité ne pouvait avoir dirigé cette attaque dans un moment plus défavorable.

Or comme l'argent était toujours ce qui dominait le plus dans les pensées de cet homme, aussitôt qu'il voyait entrer un étranger chez lui, son imagination lui suggérait l'idée que cet étranger venait ou lui apporter de l'argent ou

lui en emprunter ; et suivant que l'une ou l'autre de ces pensées prévalait dans son esprit, il concevait une opinion favorable ou défavorable de la personne qui l'approchait.

Malheureusement pour Jones la dernière prit l'ascendant à son arrivée. Un jeune homme étant venu chez lui la veille avec un billet de son fils pour une dette de jeu, il craignit, au premier aspect de Jones, qu'il ne vînt pour un pareil message. Jones ne lui eut donc pas plutôt dit qu'il venait au sujet de son fils, que le vieux gentilhomme, confirmé dans ses soupçons, s'écria vivement qu'il perdrait sa peine. —Serait-il possible, Monsieur, répondit Jones, que vous eussiez deviné le motif qui m'amène? — Si je l'ai deviné, répliqua le père, je vous le répète encore, vous perdrez votre peine. Je suppose que vous êtes un de ces libertins qui entraînez mon fils dans les maisons de jeu et de débauche, où il se perdra. Mais je ne payerai plus de ses billets, je vous le proteste, et j'espère qu'il renoncera désormais à toutes ses mauvaises compagnies. Si j'avais pu imaginer le contraire, je ne lui aurais pas procuré une femme, car je

ne voudrais être un instrument de ruine pour personne.—Comment, Monsieur, dit Jones, c'est vous qui lui aviez destiné cette jeune personne? — Je vous prie, Monsieur, répondit le père, en quoi cela peut-il vous intéresser le moins du monde? — Mon cher Monsieur, reprit Jones, ne vous offensez pas si je m'intéresse à ce qui regarde le bonheur de votre fils, que j'honore et estime également. C'était justement pour ce sujet que j'étais venu vous trouver. Je ne puis vous exprimer la satisfaction que m'a causée ce que vous venez de me dire, car je vous assure que votre fils est la personne que j'honore le plus. Je vous dirai davantage, Monsieur, et je vous exprimerais difficilement l'estime que j'ai pour vous, qui êtes assez généreux, assez bon, assez tendre, assez indulgent pour destiner votre fils à une pareille union. C'est une personne, en effet, qui, j'ose en jurer, rendra votre fils l'un des hommes du monde le plus heureux.»

Je ne connais rien qui nous porte plus naturellement à aimer quelqu'un, que d'avoir conçu quelqu'alarme à son premier aspect;

quand une fois ces craintes commencent à s'évanouir ; nous oublions bientôt que c'est lui qui les a causées, et nous nous considérons comme redevables du plaisir dont nous jouissons à la personne même qui nous avait fait d'abord éprouver quelque frayeur.

C'est ce qui arriva au vieux Nightingale, qui ne vit pas plutôt que Jones n'avait rien à lui demander, ce qu'il avait craint d'abord, qu'il commença à trouver sa présence agréable. — Je vous en prie, Monsieur, lui dit-il, ayez la bonté de vous asseoir. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu le plaisir de vous voir ; mais si vous êtes un ami de mon fils, et si vous avez quelque chose à me dire concernant la jeune personne en question, je serai charmé de vous entendre. Quant à rendre mon fils heureux, ce sera sa faute si elle n'y parvient pas. J'ai satisfait à mon devoir en m'occupant soigneusement de l'article principal. Elle lui apportera une fortune suffisante pour rendre heureux tout homme raisonnable, sage et modéré. — Sans doute, s'écria Jones, car elle est par elle-même une fortune. Elle est si belle, si aimable, d'un

caractère si doux, elle est si bien élevée! Oh! c'est la jeune personne la plus accomplie; elle chante admirablement bien, elle a sur le clavecin la main la plus légère. — Je ne savais rien de tout cela, répondit le vieux gentilhomme, car je n'ai jamais vu la jeune personne; mais je ne l'en aime pas moins pour tout ce que vous m'en dites, et j'en aime d'autant plus son père pour n'avoir pas mis toutes ces brillantes qualités en ligne de compte. J'y penserai toujours comme une preuve que c'est un homme de bon sens. Un sot aurait porté en compte ces articles comme une augmentation de fortune; mais je dois lui rendre justice, il ne m'en a jamais parlé, quoiqu'assurément cela soit bien loin de déprécier le mérite d'une femme. — Je vous assure, Monsieur, dit Jones, qu'elle a toutes ces qualités dans le degré le plus éminent. Quant à moi, je craignais, je vous l'avoue, que vous ne montrassiez un peu de répugnance et moins de dispositions à ce mariage; car votre fils m'a dit que vous n'aviez jamais vu la jeune personne. C'est dans cette supposition, Monsieur, que je suis venu pour

vous supplier, pour vous conjurer, si vous mettez quelque prix au bonheur de votre fils, de ne pas vous opposer à son union avec une personne qui non-seulement a toutes les bonnes qualités dont je viens de vous parler, mais en a beaucoup d'autres encore. — Si c'est-là, Monsieur, l'affaire qui vous amène, nous vous sommes obligés, mon fils et moi, et vous pouvez être parfaitement tranquille, car je vous donne ma parole que je suis très-satisfait de sa fortune. — Monsieur, répondit Jones, je vous honore à tout moment de plus en plus. Etre si aisément satisfait et si modéré sur cet article, n'est pas moins une preuve de la solidité de votre jugement que de la noblesse de votre ame. — Pas si modéré, jeune homme, pas si modéré, répondit le père. — Encore plus noble, reprit Jones, et permettez-moi d'ajouter, encore plus sensé; car il est sûr qu'il y a presque de la folie à regarder l'argent comme le seul fondement du bonheur. Une femme comme elle, avec le peu qu'elle a, c'est-à-dire à peu-près sans fortune... — Je trouve, mon ami, dit le vieux gentilhomme, que vous avez une idée peu

juste de l'argent, ou bien vous connaissez plus particulièrement le personnel de la dame que l'état de son bien. Voyons, je vous prie, quelle fortune croyez-vous bien qu'elle ait? — Quelle fortune? répondit Jones; il ne faut pas en parler, si vous voulez la comparer à celle que votre fils aurait le droit d'attendre. — Voyons, voyons, dit le père, peut-être aurait-il pu trouver mieux. — C'est ce que je nie, répondit Jones; car c'est une des plus excellentes personnes.... — Fort bien, fort bien, continua le père; mais je parle, moi, de l'article de la fortune; répondez présentement à cette question-ci: combien imaginez-vous qu'elle doive avoir? — Combien, combien? répondit Jones; mais au plus peut-être deux cents livres sterling. — Avez-vous le projet de vous moquer de moi, jeune homme? dit le père un peu fâché. — Non ma foi, répondit Jones, je parle sérieusement; je crois même ne pas vous avoir fait grâce du dernier sol. Si je fais tort à la jeune personne, je lui en demande pardon. — Sans doute que vous lui faites tort, s'écria le père, je suis sûr qu'elle a cinquante fois cette somme, et la comptera

cinquante fois avant que je consente qu'elle épouse mon fils. — Il est trop tard, dit Jones, pour parler aujourd'hui de consentement. Quand elle n'aurait pas cinquante sols, votre fils est marié. — Mon fils marié! répondit le vieux gentilhomme avec surprise. — Je savais bien, dit Jones, que vous n'en étiez pas instruit. — Mon fils marié à miss Harris! ajouta le père. A mis Harris! dit Jones; non, Monsieur, à miss Nancy Miller, la fille de mistriss Miller, chez laquelle il logeait; quoique sa mère en soit réduite à louer des logemens.... — Oh ça, vous moquez-vous de moi, ou parlez-vous sérieusement? s'écria le père. — Croyez, Monsieur, répondit Jones, que je dédaignerais de jouer le rôle de plaisant. Je suis venu vers vous très-sérieusement, m'imaginant bien, ce qui n'est que trop vrai, je le vois, que votre fils n'avait pas osé vous instruire d'un mariage si fort au-dessous de lui, quant à la fortune, quoique la réputation de la jeune personne ne permette pas d'en faire plus long-tems un secret. »

Le père frappé de cette nouvelle, était encore immobile et muet d'étonnement quand

un homme entra dans l'appartement et le salua en lui donnant le titre de frère.

Mais quoique ces deux personnages fussent unis d'aussi près par le sang, ils étaient presque l'opposé l'un de l'autre par leurs caractères. Le frère qui venait d'entrer avait aussi été dans le commerce; mais il ne s'était pas plutôt vu possesseur de six mille livres, qu'il en avait employé la plus grande partie à acheter une petite terre, et s'était retiré à la campagne, où il avait épousé la fille d'un ecclésiastique sans bénéfice, jeune personne qui, quoiqu'elle n'eût ni beauté ni fortune, avait été l'objet de son choix, uniquement par la gaité, dont elle etait, en effet, abondamment pourvue.

Il avait durant vingt-cinq ans mené avec cette femme une vie qui ressemblait plus au modèle que certains poëtes nous ont donné de l'âge d'or, qu'à aucun de ceux que nous fournit le siècle présent; il en avait eu quatre enfans qu'il avait tous perdus en bas âge, excepté une fille que, pour parler le langage vulgaire, sa femme et lui avaient gâtée, c'est-à-dire, avaient élevée avec une

tendresse qui tenait de l'idolâtrie. Au surplus elle la leur rendait à un tel dégré, que n'ayant pu prendre sur elle de les quitter, elle venait de refuser un mariage très-avantageux avec un homme de quarante ans environ.

La jeune personne que M. Nightingale avait destinée pour son fils, était une proche voisine de son frère, et une connaissance de sa nièce; et dans le fait, c'était au sujet de ce mariage projeté, qu'il venait d'arriver à Londres, non pour presser son frère de le terminer, mais plutôt pour le dissuader d'un projet qui, à son avis, causerait infailliblement le malheur de son neveu : car il ne pouvait pas prévoir autre chose d'une union avec miss Harris, malgré l'immensité de sa fortune. Ni sa personne, ni son caractère ne lui semblait promettre aucune sorte de félicité conjugale; car elle était très-grande, très-maigre, très-laide, très-affectée, très-sotte et très-méchante.

Aussi son frère ne lui eut pas plutôt parlé du mariage de son neveu avec miss Miller, qu'il en témoigna la plus vive satisfaction; et quand le père eut crié bien fortement contre

son fils, et prononcé sur lui la sentence de *mendicité*, l'oncle prit la parole en ces termes:

« Si vous étiez un peu plus de sang froid, mon frère, je vous demanderais si vous aimez votre fils pour lui ou pour vous; vous me répondriez, je suppose, et je suppose que vous le pensez, que c'est pour lui que vous l'aimez, et que c'est sans doute son bonheur que vous avez eu en vue dans le mariage que vous aviez arrangé pour lui.

» Je vous dirai à présent, mon frère, que prescrire aux autres des règles de bonheur m'a toujours paru très-absurde, et exiger qu'on les suive, très-tyrannique. C'est une erreur commune, je le sais, mais ce n'en est pas moins une erreur; et ce qui est absurde en d'autres cas, l'est surtout en fait de mariage, dont le bonheur dépend entièrement de l'amour qui subsiste entre les parties contractantes.

» J'ai donc toujours pensé qu'il était déraisonnable aux pères et mères de vouloir choisir pour leurs enfans dans ces occasions, puisque commander l'amour est exiger un effort impossible. Je dis plus, l'amour abhorre à tel

point la violence, que je ne sais pas si, grâces à la malheureuse, mais incurable perversité de notre nature, il ne souffre pas même avec peine qu'on veuille employer avec lui la persuasion.

» Il est cependant vrai que quoiqu'à mon avis un père sage n'ait pas le droit d'ordonner, il doit être consulté dans cette occasion; peut-être même strictement devrait-il avoir une voix négative. J'avoue donc que mon neveu, en se mariant sans vous consulter, a commis une faute. Mais soyons de bonne foi, mon frère, n'avez-vous pas un peu provoqué cette faute? Vos fréquentes déclarations à cet égard ne lui ont-elles pas donné une certitude morale de votre refus, dans le cas où il y aurait quelque chose à dire sur l'article de la fortune? N'est-ce pas même en ce moment le seul motif de votre colère? Et s'il a manqué à son devoir, n'avez-vous pas également excédé votre autorité quand vous avez conclu pour lui, à son insçu, le marché définitif d'une femme que vous-même n'avez jamais vue, et qu'à moins d'être abso-

lument fou, vous n'auriez jamais songé à admettre dans votre famille, si vous l'aviez vue et connue aussi bien que moi.

» Je conviens encore que mon neveu a commis une faute, mais sûrement ce n'est pas une faute impardonnable. Il a agi à la vérité sans votre consentement dans une affaire où il était de son devoir de vous le demander; mais aussi c'est dans une affaire où il s'agit principalement de son intérêt. Vous devez vous-même convenir, et vous conviendrez que vous ne consultiez que son intérêt; et si malheureusement il a différé de votre opinion, et s'il s'est trompé dans ses notions sur le bonheur, voudrez-vous, mon frère, si vous aimez votre fils, le forcer à s'écarter encore davantage du but; voulez-vous encore aggraver les fâcheuses conséquences du mauvais choix qu'il a pu faire? voulez-vous faire un malheur certain pour lui, d'un événement qui n'est pas encore prouvé devoir être malheureux? En un mot, mon frère, parce qu'il a mis hors de votre pouvoir de le rendre aussi riche que vous l'auriez voulu, voulez-

vous le rendre aussi misérable que vous le pourrez ? »

Par la force de la foi vraiment catholique, Saint-Antoine persuada les poissons. Orphée et Amphion allèrent un peu plus loin, et par les charmes de la musique enchantèrent des objets tout-à-fait inanimés ; ce sont-là deux prodiges. Mais ni l'histoire, ni la fable n'avait encore osé risquer de citer l'exemple de quelqu'un qui, par la force des argumens et de la raison, eût triomphé d'une avarice invétérée.

M. Nightingale, au lieu d'essayer de répondre à son frère, se contenta de lui observer qu'ils avaient toujours différé dans leurs sentimens sur l'éducation de leurs enfans. « Je desirerais, mon frère, lui dit-il, que vous vous fussiez borné à soigner l'éducation de votre fille, et ne vous fussiez jamais embarrassé de mon fils, à qui vos préceptes et vos exemples ont été, à mon avis, fort peu profitables. Il faut dire que le jeune Nightingale était filleul de son oncle, et avait plus vécu avec lui qu'avec son père ; en sorte que l'oncle

avait souvent déclaré qu'il aimait son neveu presqu'autant que si c'eût été son propre fils.

Jones fut ravi d'avoir rencontré cet excellent homme ; et quand après avoir épuisé leurs efforts ils virent que la colère du père, au lieu de s'appaiser, s'enflammait de plus en plus, il conduisit l'oncle à son neveu, chez mistriss Miller.

CHAPITRE IX.

Contenant des choses étranges.

A son retour chez mistriss Miller, Jones trouva la situation des affaires bien differente de ce qu'elle était à son départ. La mère, les deux filles et le jeune M. Nightingale étaient à souper tous ensemble, quand l'oncle, suivant le desir qu'il en témoigna lui-même, fut introduit sans aucune cérémonie. Il était parfaitement connu de toute la compagnie, étant venu voir plusieurs fois son neveu dans cette maison.

Le vieux gentilhomme s'avança aussitôt vers miss Nancy, la salua et lui fit son compliment; il en fit autant à la mère et à la plus jeune sœur, et enfin il s'adressa à son neveu et le complimenta avec autant de joie et de courtoisie que s'il avait épousé son égale ou

même sa supérieure en fortune, et qu'il eût rempli préalablement toutes les formalités requises.

Miss Nancy et son mari supposé pâlirent tous deux en cette circonstance et restèrent stupéfaits; mais mistriss Miller saisit la première occasion de se retirer, et ayant envoyé prier Jones de venir la joindre dans la salle à manger, elle se jetta à ses pieds, qu'elle arrosa de ses larmes, l'appela son bon ange, le sauveur de sa pauvre petite famille, lui prodigua les noms les plus respectueux et les plus tendres, et lui fit toutes les sortes de remercîmens que le bienfait le plus considérable peut mériter du cœur le plus reconnaissant.

Après que ce premier transport se fut calmé, transport qui l'eût étouffée, dit-elle, s'il ne lui eût pas été permis de s'y livrer, elle informa M. Jones que tout était arrangé entre M. Nightingale et sa fille, et qu'ils devaient se marier le lendemain matin. Jones en ayant témoigné une vive satisfaction, la pauvre femme retomba encore dans un accès de joie et de reconnaissance qu'il ne parvint à calmer qu'en l'engageant à aller rejoindre la

compagnie, qu'ils trouvèrent d'aussi bonne humeur qu'ils l'avaient laissée.

Cette petite société passa ensemble deux ou trois heures fort agréables, pendant lesquelles l'oncle, qui était très-grand amateur de la bouteille, avait mené son neveu si grand train, que ce dernier, sans être absolument ivre, commençait à être un peu étourdi. C'est dans cet état qu'il emmena son oncle dans l'appartement qu'il avait occupé, et lui ouvrit son cœur en ces termes :

« Comme vous avez toujours été pour moi le meilleur et le plus tendre des oncles, et comme vous m'avez montré une bonté sans égale en me pardonnant ce mariage que l'on peut juger sans doute un peu inconsidéré, je ne me pardonnerais jamais si j'essayais de vous tromper. » Il lui confessa alors la vérité et lui révéla tout.

« Comment, Jacques, dit le vieux gentilhomme, est-il donc bien vrai que vous n'êtes pas marié avec cette jeune personne ? — Non, sur mon honneur, répondit Nightingale ; je vous ai dit la pure vérité. — Mon cher enfant, s'écria l'oncle en l'embrassant, je suis véri-

tablement charmé de le savoir ; je n'ai jamais eu plus de plaisir dans ma vie. Si vous aviez été marié, je vous aurais aidé de tout mon pouvoir à tirer le meilleur parti d'une mauvaise affaire ; mais il y a une grande différence entre une chose déjà faite, et par cela même irréparable, et celle qui est encore à faire. Laissez votre raison vous conseiller, Jacques, et vous verrez cette union sous un jour si ridicule et si absurde, que je n'aurai pas besoin d'un seul argument pour vous en dissuader. — Comment, Monsieur, reprit le jeune Nightingale, y a-t-il cette différence entre une action déjà faite, et une action que l'on est en honneur obligé de faire ? — Bah ! dit l'oncle, l'honneur est une création de l'homme ; le monde a sur elle le pouvoir d'un créateur, et peut le gouverner et le diriger à sa guise. Vous savez le peu d'importanee que l'on met à toutes ces petites brêches faites aux contrats de cette nature. Les plus considérables ne font que la surprise et la conversation d'un jour. Y a-t-il un homme qui en ait plus de répugnance à vous donner sa sœur ou sa fille ? Y a-t-il même une sœur ou une fille qui

montre plus de répugnance à recevoir votre main ? L'honneur n'est point du tout intéressé dans ces sortes d'affaires. — Pardonnez-moi, Monsieur, s'écria Nightingale, je ne peux pas penser comme vous ; non-seulement l'honneur, mais encore la conscience et l'humanité y sont intéressés. Je suis bien convaincu que si je manquais aujourd'hui de parole à cette jeune personne, je causerais infailliblement sa mort, et je me regarderais alors comme son meurtrier, oui, comme son meurtrier, et par le plus cruel de tous les moyens, en brisant son cœur. — Briser son cœur ! Oh ! oui vraiment. Non, non, Jacques, dit l'oncle, les cœurs des femmes ne se brisent pas si facilement ; ils sont durs, mon garçon, ils sont durs. — Mais, Monsieur, répondit Nightingale, mon cœur est engagé, j'aime, et je ne pourrai jamais être heureux avec aucune autre femme. Combien de fois vous ai-je entendu dire que l'on devait toujours laisser les enfans choisir pour eux-mêmes, et que vous laisseriez à ma cousine Henriette toute liberté à cet égard ? — Fort bien, reprit le vieux gentilhomme, c'est en

effet mon avis, mais à condition qu'ils feront un choix sage.... Jacques, il faut absolument que vous abandonniez cette fille, et vous l'abandonnerez. — Mon oncle, s'écria Nightingale, il faut que je l'épouse, et je l'épouserai. — Vous l'épouserez, jeune homme! dit l'oncle. Je ne m'attendais pas à entendre sortir un pareil mot de votre bouche. Je ne m'étonnerais pas que vous employassiez un semblable langage avec votre père, qui vous a toujours traité avec la plus grande rigueur, et vous a toujours tenu à la distance qu'un tyran met entre lui et ses sujets; mais, moi, qui ai toujours vécu avec vous sur le pied de l'égalité, j'aurais dû sûrement m'attendre à être mieux traité par vous. Mais je sais bien comment expliquer tout cela. Tout cela vient de votre mauvaise éducation, dont je me suis trop peu mêlé. Voyez ma fille, que j'ai élevée comme mon amie; elle ne fait jamais rien sans me demander mon avis, et ne manque jamais de le suivre. — Vous ne lui avez jamais donné d'avis dans des affaires de cette nature, dit Nightingale, car, je me trompe beaucoup sur son compte, ou

elle ne se montrerait pas très-empressée d'obéir, même à vos ordres les plus positifs, dans le cas où il s'agirait de renoncer à son inclination. — Ne calomniez pas ma fille, répondit le vieux gentilhomme avec un peu d'humeur; ne calomniez pas mon Henriette; je l'ai élevée de manière à n'avoir pas d'inclination contraire à la mienne. En lui laissant faire tout ce qu'elle veut, je l'ai accoutumée à aimer tout ce que j'aime. — Pardonnez-moi, Monsieur, dit Nightingale, je n'ai pas le moindre dessein de faire des réflexions fâcheuses au sujet de ma cousine, pour laquelle j'ai la plus grande estime; mais je suis persuadé que vous ne la mettrez jamais à une aussi rude épreuve; et ne lui donnerez pas des ordres aussi difficiles à suivre que ceux que vous me donnez..... Mais, Monsieur, allons rejoindre la compagnie; on pourrait être inquiet de notre longue absence. Il faut cependant que je demande une grâce à mon cher oncle, c'est qu'il ne dira rien qui puisse blesser la pauvre Nancy ou sa mère. — Oh! vous n'avez pas besoin de craindre, répondit-il, je me respecte trop

pour insulter des femmes. Je vous accorde donc très-volontiers cette grâce, mais en retour, je me crois en droit d'en attendre une autre de vous. — Il y a bien peu de vos commandemens, Monsieur, auxquels je ne me fasse toujours un véritable plaisir d'obéir. Je ne vous demande rien autre chose, dit l'oncle, que de m'accompagner à mon logement, afin que je puisse raisonner un peu davantage avec vous sur cette affaire; car je voudrais, s'il était possible, avoir la satisfaction de servir ma famille, malgré la folie opiniâtre de mon frère, qui se croit l'homme le plus sage du monde.

Nightingale, qui connaissait son oncle pour être aussi entêté que son père, consentit à l'accompagner chez lui, et ils rentrèrent tous deux dans l'appartement, où le vieux gentilhomme promit de se comporter avec la même décence qu'auparavant.

CHAPITRE X.

Court chapitre qui termine le livre.

La longue absence de l'oncle et du neveu avait un peu inquiété la compagnie qu'ils avaient momentanément abandonnée, d'autant plus que pendant le dialogue précédent, l'oncle avait souvent élevé la voix, de manière à être entendu de l'étage au-dessous. Quoiqu'on ne pût pas distinguer ce qu'il disait, Nancy, sa mère et Jones lui-même en avaient tiré des conséquences fâcheuses.

Quand la compagnie se trouva de nouveau rassemblée, il y eut une altération visible sur tous les visages, la gaïté qui y avait d'abord généralement brillé en étant presqu'entièrement disparue. Ce changement était assez semblable à celui qui arrive au Tems dans le climat où d'un moment à l'autre le soleil se

couvre de nuages dans l'intervalle du mois de juin au mois de décembre.

Cette altération ne fut pas cependant beaucoup remarquée par ceux qui étaient présens; car comme ils étaient tous occupés à cacher ce qu'ils pensaient, et à jouer leurs rôles, chacun d'eux était trop acteur pour être spectateur. Ainsi ni l'oncle ni le neveu ne s'apperçurent d'aucuns symptômes d'inquiétude dans la mère ni dans la fille, et ni la mère ni la fille ne remarquèrent la complaisance forcée de l'oncle, et la satisfaction affectée qui grimaçait sur le visage du neveu.

C'est ce qui arrive fréquemment, je crois, lorsque toute l'attention de deux amis absorbée par le rôle que chacun d'eux joue pour s'en imposer mutuellement, ne voit ni ne suspecte l'art que son adversaire employe contre lui. Ainsi, pour me servir d'une métaphore qui convient assez à la circonstance, toutes les bottes qu'ils se portent sont des bottes fourrées.

Par la même raison, il n'est pas extraordinaire que deux personnes fassent à-la-fois un mauvais marché, quoiqu'il y en ait toujours

un qui doive perdre plus que l'autre ; comme celui qui avait vendu un cheval aveugle et reçu un faux billet en payement.

Environ une demi-heure après, la compagnie se sépara ; et l'oncle emmena son neveu ; mais non avant que ce dernier n'eût eu le tems d'assurer tout bas miss Nancy qu'il reviendrait le lendemain matin de bonne heure, et remplirait tous ses engagemens.

Jones, qui était le moins intéressé dans la pièce, fut celui qui la vit le mieux. Il avait soupçonné le fait ; car outre le grand changement qu'il avait remarqué dans la conduite de l'oncle, l'air réservé qu'il avait pris, et sa politesse affectée pour miss Nancy, l'enlèvement d'un nouveau marié à sa femme à cette heure de la nuit était un procédé si extraordinaire, qu'on ne pouvait l'expliquer qu'en imaginant que le jeune Nightingale avait tout révélé à son oncle; ce que la franchise connue de son caractère et l'espèce d'étourdissement où le vin l'avait jeté ne rendait que trop probable.

Tandis qu'il raisonnait en lui-même s'il instruirait ces pauvres gens de ce fatal soup-

çon, la servante de la maison vint lui dire qu'une femme demandait à lui parler. Il sortit aussitôt, et prenant la lumière des mains de la servante, fit monter avec lui la femme en question, qui n'était autre que mistriss Honora; elle lui donna de si terribles nouvelles concernant Sophie, que toute autre considération s'évanouit à ses yeux. Sa pitié fut entièrement absorbée dans le sentiment de son propre malheur et de celui de son ange infortuné.

Quel était ce terrible accident? Le lecteur en sera informé, quand nous lui aurons préalablement raconté ce qui y avait donné lieu, et ce sera le sujet du livre suivant.

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

TOM JONES.

LIVRE XV.

Dans lequel l'Histoire avance de deux jours environ.

CHAPITRE PREMIER.

Trop court pour avoir besoin de préface.

Il y a une secte d'écrivains religieux, ou plutôt moraux, qui enseignent que dans ce monde la vertu est la route certaine du bonheur, et le vice la route certaine du malheur; doctrine très-salutaire et très-rassurante, contre laquelle nous n'avons qu'une objection à faire, c'est qu'elle n'est pas vraie.

A la vérité, si par vertu ces écrivains entendent l'exercice de ces vertus cardinales

qui, comme de bonnes ménagères, gardent la maison, et ne s'occupent que des affaires domestiques, je leur accorderai ce point très-volontiers; car toutes ces vertus contribuent et conduisent au bonheur si sûrement, qu'en dépit de tous les sages anciens et modernes, je serais tenté de les appeler plutôt du nom de sagesse, que de celui de vertu; en ne considérant que cette vie, je ne conçois pas de système plus sage que celui des anciens Epicuriens, qui prétendaient que cette sagesse constituait le souverain bien; système qui n'est pas plus fou que celui de leurs adversaires, les modernes Epicuriens, qui font consister la félicité humaine à se livrer sans réserve à tous les appetits sensuels.

Mais si par vertu l'on entend, et je penche à croire qu'on doit l'entendre ainsi, une certaine qualité relative, qui s'exerce toujours au-dehors, et semble aussi portée à s'occuper du bonheur des autres que du sien propre, je ne peux pas convenir aussi facilement qu'elle soit le plus sûr chemin

pour arriver au bonheur sur la terre ; parce que je craindrais que dans notre idée du bonheur, nous ne fussions alors obligés de renfermer la pauvreté, le mépris, et tous les maux que la calomnie, l'envie et l'ingratitude peuvent causer au genre humain ; peut-être même serions-nous alors obligés d'aller trouver le susdit bonheur en prison, puisque la vertu dont nous parlons y a conduit une infinité d'honnêtes gens.

Je n'ai pas maintenant le loisir d'entrer dans un champ de spéculation si étendue, quoiqu'il semble s'ouvrir lui-même devant moi : mon dessein n'a été que de balayer, en passant, une doctrine que je crois fausse, puisque tandis que M. Jones jouait le rôle le plus vertueux qu'on puisse imaginer, en travaillant à sauver ses semblables d'une destruction certaine, le diable ou quelqu'autre méchant esprit, revêtu de chair et de forme humaine, exerçait toute sa rage pour le rendre complètement misérable par la perte de sa Sophie.

Ceci pourrait paraître cependant une ex-

ception à la règle susdite, si c'était réellement une règle; mais comme dans notre voyage en ce monde nous avons vu tant d'autres exceptions, nous aimons mieux attaquer la doctrine sur laquelle elle est fondée; doctrine qui, nous le craignons bien, n'est pas chrétienne; qui, nous en sommes convaincus, n'est pas vraie, et qui est assurément destructive de l'un des plus nobles argumens que la raison seule puisse fournir pour nous faire croire à l'immortalité de l'ame.

Mais comme la curiosité du lecteur, s'il en a un peu, doit être maintenant éveillée, et desirer quelque nourriture, nous allons nous empresser de lui en donner.

CHAPITRE II,

Dans lequel on découvre un complot très-noir formé contre Sophie.

Je me rappelle un sage vieillard qui avait coutume de dire : quand les enfans ne font rien, ils font du mal. Je n'appliquerai pas ce joli mot à la plus belle portion du genre humain ; mais on m'accordera sans doute que, lorsque les effets de la jalousie des femmes ne se montrent pas sous les couleurs qui leur sont propres, telles que celles de la rage et de la fureur, nous avons le droit de soupçonner que cette passion détestable travaille en secret, et s'occupe à miner ce qu'elle n'attaque pas à découvert.

Nous en avons l'exemple dans la conduite de lady Bellaston, qui, sous les nombreux sourires dont ses lèvres s'embellissaient, cachait la plus vive indignation

contre Sophie. Comme elle voyait clairement que le voisinage de cette jeune personne était un obstacle à l'entier accomplissement de ses désirs, elle résolut de s'en débarrasser par quelque moyen, et il ne se passa pas long-tems avant qu'il se présentât à elle une occasion très-favorable de mettre à exécution le projet dont je vais parler.

Le lecteur voudra bien se rappeler que quand Sophie fut obligée de quitter le spectacle, grâces à l'esprit et à la grosse gaîté d'une troupe de jeunes gens qui s'appellent *le public*, nous l'avons instruit qu'elle s'était mise sous la protection d'un jeune gentilhomme qui la conduisit saine et sauve jusqu'à sa chaise à porteurs.

Ce gentilhomme, qui allait fréquemment chez lady Bellaston, y avait vu Sophie plus d'une fois depuis qu'elle était arrivée à Londres; et avait conçu pour elle le goût le plus vif. Or, comme la beauté ne paraît jamais plus aimable que lorsqu'elle est malheureuse, Sophie, dans son effroi, avait tellement augmenté ce goût, qu'on pouvait dire

maintenant sans une grande impropriété d'expression, qu'il en était amoureux.

On croira aisément qu'il ne laissa pas échapper une si belle occasion qui se présentait d'elle-même de cultiver la connaissance de l'objet aimé, quand le simple savoir-vivre aurait suffi pour l'engager à lui rendre visite.

Il vint donc chez Sophie le lendemain matin; et après les complimens accoutumés, il lui dit qu'il espérait que l'aventure de la nuit précédente ne lui avait fait aucun mal.

Comme l'amour, ainsi que le feu, une fois qu'il est bien allumé, s'enflamme de plus en plus, Sophie acheva bientôt sa conquête. Le tems s'écoula sans que le noble lord s'en apperçût, et il y avait deux heures entières qu'il était avec elle avant qu'il se fût avisé de penser qu'il faisait une visite trop longue! Quoique cette circonstance eût suffi pour alarmer Sophie qui comptait alors les heures un peu mieux que lui, les yeux de son amant lui témoignaient encore plus évidemment ce qui se passait au fond de son cœur; et

quoiqu'il ne lui fît aucune déclaration directe de son amour, beaucoup de ses expressions étaient trop vives et trop tendres pour pouvoir être attribuées à la seule politesse, même dans le siècle où cette politesse était à la mode. Or, on sait que la mode qui règne aujourd'hui en est absolument l'opposé.

Dès l'arrivée de milord, lady Bellaston avait été informée de sa visite. Voyant qu'elle durait aussi long-tems, elle se félicita de ce que les choses allaient au gré de ses desirs; et comme en effet elle l'avait soupçonné dès la seconde fois qu'elle avait vu ce jeune couple ensemble, elle en conclut sagement, à mon avis, qu'elle n'avancerait aucunement les affaires en allant se mêler à la conversation; elle aima mieux les laisser ensemble, et ordonna à ses gens de dire à milord, quand il sortirait, qu'elle desirait lui parler, et employa cet intervalle à méditer sur les meilleurs moyens à prendre pour accomplir un projet, de l'exécution duquel elle ne doutait pas que milord ne se chargeât très-volontiers.

Lord Fellamar, c'était le titre et le nom de ce jeune gentilhomme, ne fut pas plutôt introduit chez lady Bellaston, qu'elle lui parla en ces termes : « Bon dieu! milord, vous êtes encore ici! je croyais que mes gens s'étaient trompés, et vous avaient laissé sortir; j'avais pourtant besoin de vous voir pour une affaire assez importante. — Milady, je ne suis pas surpris, en effet, que vous soyez étonnée de la longueur de ma visite; car elle a duré plus de deux heures, et je ne croyais pas qu'elle eût duré une demi-heure. — Que dois-je conclure de cela, milord! que la compagnie qui peut tromper ainsi sur la rapidité du tems, doit être très-agréable. — Sur mon honneur, c'est la plus agréable que j'aye jamais rencontrée. Je vous en prie, dites-moi, milady, quel est cet astre éclarant que vous avez soudainement introduit parmi nous? — Quel astre éclatant, milord? dit-elle en affectant de la surprise. — Je veux dire cette jeune personne que j'ai vue ici l'autre jour, à qui j'ai donné le bras à la comédie, et à qui je viens de

faire cette visite si ridiculement longue. — Ah! j'entends, ma cousine Western! Eh bien! milord, cet astre éclatant est la fille d'un sot gentilhomme de campagne; elle est à Londres depuis quinze jours environ, et c'est la première fois qu'elle y est venue. — Sur mon ame, j'aurais juré qu'elle avait été élevée à la cour; car, indépendamment de sa beauté, je n'ai jamais rien vu de si aimable, de si sensé et de si poli. — Bravo. Je vois que ma cousine a pris possession de votre cœur. — Sur mon honneur, je voudrais qu'elle eût pris possession de ma personne, car je l'aime à la folie. — Fort bien, milord; ce n'est pas vous souhaiter beaucoup de mal à vous-même, car je vous assure qu'elle est extrêmement riche; elle est fille unique, et son père possède un bien qui rapporte trois mille livres de revenu. — En ce cas, milady, je peux vous assurer que je la crois le meilleur parti de toute l'Angleterre. — Milord, si vous l'aimez, je souhaite de tout mon mon cœur que vous deveniez son époux. — Puisque vous avez tant de bonté pour moi,

Madame, et qu'elle est votre parente, me ferez-vous l'honneur d'en faire la proposition à son père? — Réellement, parlez-vous tout de bon? dit milady avec une gravité affectée. — J'espère, Madame, que vous ne m'estimez pas assez peu pour imaginer que je voulusse plaisanter avec vous dans une affaire de cette nature. — En ce cas-là donc, je vous proposerai à son père le plutôt possible, et je peux, je crois, vous assurer qu'il acceptera la proposition avec joie; mais il y a un obstacle dont je suis presque honteuse de parler, et c'en est un cependant que tous vos efforts ne pourront jamais surmonter. Vous avez un rival, milord, et un rival que, bien que je rougisse de le nommer, ni vous ni le monde entier ne pourrez jamais écarter. — Sur ma parole, lady Bellaston, vous avez jeté le découragement dans mon ame, vous m'avez presque arraché la vie. — Fi donc, milord, j'espérais plutôt y avoir jeté du feu. Aimer, et parler de découragement! Je croyais au contraire que vous m'auriez demandé le nom de votre

rival, afin d'entrer sur-le-champ en lice avec lui. — Je vous assure, Madame, qu'il est bien peu de choses que je n'entreprisse pour votre charmante cousine. Mais, je vous en prie, quel est cet heureux mortel? — Il est, je suis fâchée de le dire, ce que sont ceux que souvent nous favorisons le plus, un des hommes les plus vils qui existent, un gueux, un bâtard, un enfant trouvé, enfin un misérable, inférieur en tout au dernier de vos gens. — Est-il possible qu'une jeune personne avec tant de perfections puisse penser à se donner à un homme si indigne d'elle? — Hélas! milord, la province.... le poison de toutes les jeunes personnes, c'est la province. Elles prennent là une foule de notions romanesques de l'amour, et je ne sais quelles folies, que la ville et la bonne compagnie peuvent à peine déraciner dans le cours entier d'un hiver. — En vérité, Madame, votre cousine est d'un trop grand prix pour être ainsi abandonnée; il faut absolument prévenir sa ruine. — Hélas! milord, comment la prévenir? Sa famille a déjà fait tout ce qui

était en son pouvoir ; mais la malheureuse fille est, je crois, ensorcelée ; elle veut se perdre absolument, et si vous voulez que je vous parle encore plus franchement, je m'attends chaque jour à entendre dire qu'elle s'est enfuie avec lui. — Ce que vous me dites, lady Bellaston, m'affecte de la manière la plus sensible, et au lieu de diminuer mon adoration pour votre cousine, ne fait qu'exciter ma compassion pour elle ; il faut trouver quelque moyen de conserver un trésor si inestimable. Avez-vous essayé de raisonner avec elle à ce sujet ? » Lady Bellaston affecta à ces mots un grand éclat de rire, et s'écria : « Mon cher lord, vous nous connaissez trop bien sans doute pour parler de raisonner avec une jeune personne en combattant son inclination. Ce trésor de beauté inestimable est aussi sourd que le trésor de richesse qui l'attend. Le tems, milord, le tems est le seul remède qui puisse guérir sa folie ; mais c'est un remède qu'elle ne voudra pas employer, j'en suis certaine. Je vis dans des transes continuelles à

son sujet. En un mot je ne vois que des moyens violens qui puissent faire effet.—Que faut-il faire? quels moyens faut-il prendre? Y en a-t-il de praticables? O lady Bellaston! il n'y a rien que je n'entreprenne pour obtenir une pareille récompense.—Je n'en connais pas réellement, répondit milady après un moment de silence; et après s'être encore arrêtée un autre moment, elle s'écria: « Sur mon honneur, je suis tout-à-fait à bout avec cette petite fille. Si l'on veut la sauver, il faut agir sans délai; et comme je l'ai dit, il n'y a que des moyens violens qui puissent faire effet. Si vous avez réellement autant d'attachement que vous le dites pour ma cousine, (et pour lui rendre justice, excepté cette sotte inclination dont elle connaîtra bientôt la folie, elle le mérite à tous égards,) je crois qu'il y aurait un moyen.... il est très-désagréable, j'en conviens, et tel que je suis presqu'effrayée d'y penser. Il demande un grand courage, je vous assure. —Je n'ai point à me reprocher d'en manquer, Madame, et j'espère que je n'en suis

point soupçonné. Il faudrait en effet en manquer étrangement pour reculer en pareille occasion. — Je suis loin, milord, de révoquer en doute votre courage, c'est du mien dont je suis beaucoup plus portée à douter; car il faut que je coure le plus grand risque. En un mot, il faut que j'aie en vous une confiance telle qu'une femme de bien en accorde rarement une pareille à un homme, sous quelque prétexte que ce soit.» Milord la satisfit complètement sur ce point, car sa réputation était sans tache, et on ne lui rendait que justice en parlant bien de lui. — Eh bien donc, milord, je.... je proteste, je ne puis soutenir l'idée... je crains... Non, cela ne se peut pas.... Il faudra essayer tout autre moyen auparavant. Voyons, pouvez-vous renoncer à vos engagemens et dîner ici aujourd'hui? Vous aurez ainsi une occasion de revoir encore un peu miss Western... Je vous assure que nous n'avons pas de tems à perdre. Il n'y aura ici que lady Betty, miss Eagle, le colonel Hampstead et Tom Edwards. Ils sortiront tous presqu'après le

dîner, et je n'y serai plus pour personne; alors vous pourrez vous expliquer un peu plus formellement. Je ferai plus, j'imaginerai quelque moyen de vous convaincre de son attachement pour ce misérable, dont je vous ai parlé. » Milord accepta l'invitation avec les complimens convenables à la circonstance, et ils se séparèrent pour aller faire leur toilette, car il était trois heures de la matinée, ou plutôt de l'après-midi, (vieux style.)

CHAPITRE III.

Explication plus étendue du complot qui vient d'être formé.

Quoique le lecteur puisse avoir imaginé depuis long-tems que lady Bellaston était un personnage considérable du grand monde, elle était dans la vérité un personnage très-considérable du *petit monde*, nom par lequel on distinguait une société aussi honorable que respectable qui fleurissait depuis peu en Angleterre.

Parmi les autres bons principes sur lesquels cette société était fondée, il y en avait un très-remarquable. Car de même que c'était une des règles d'un honorable club de héros qui s'assemblaient à la fin de la dernière guerre, que tous les membres devaient se battre au moins une fois par jour,

la règle de celui-ci était que chaque membre devait dans les vingt-quatre heures composer une petite histoire au moins, qui devait être propagée dans le monde par tous les autres membres du club, tant mâles que femelles.

On a répandu sur cette société une foule de contes ridicules, qui, d'après un certain caractère qui les distingue, pourraient être supposés, sans beaucoup d'injustice peut-être, venir de la société même : par exemple, que le Diable en était le président, et siégeait en personne dans un fauteuil au plus haut bout de la table. Mais après les recherches les plus exactes, j'ai découvert qu'il n'y avait pas la moindre vérité dans tous ces contes-là, que l'assemblée était réellement composée d'une association de fort bonnes gens, et que les histoires qu'ils propageaient, de nature à ne nuire à personne, ne tendaient qu'à répandre la bonne humeur et la gaité.

Edwards était aussi un des membres de cette agréable société. Ce fut donc à lui que

lady Bellaston s'adressa, et elle lui fournit sur-le-champ un conte qu'il devait débiter dès qu'elle lui en donnerait le signal ; ce qui ne devait avoir lieu que dans la soirée quand toute la compagnie, excepté lord Fellamar et lui, serait retirée, et pendant qu'on jouerait au Whist.

Nous allons donc transporter sur-le-champ nos lecteurs à cette époque de la journée, formant l'intervalle entre sept et huit heures du soir : quand lady Bellaston, lord Fellamar, miss Western et Edwards étaient au dernier rubber de la dernière partie, Edwards reçut le signal suivant de lady Bellaston : « Savez-vous, Edwards, que vous êtes devenu depuis peu un homme insupportable. Vous aviez coutume de nous raconter toutes les nouvelles de la ville, et aujourd'hui vous ne savez pas plus ce qui se passe dans le monde que si vous n'y viviez plus du tout. »

M. Edwards répondit : « Ce n'est pas ma faute, Madame, accusez-en la stupidité du siècle, où l'on ne fait rien de digne d'être

raconté. Attendez pourtant ; à présent que j'y pense, il est arrivé un terrible accident à ce pauvre colonel Wilcox. Le pauvre colonel! vous le connaissez, Milord ; tout le monde le connaît. D'honneur, je suis extrêmement inquiet sur son compte. »

« A quel sujet, je vous prie, dit lady Bellaston ? »

« Il a tué ce matin un homme en duel, voilà tout. »

Lord Fellamar, qui n'était pas dans le secret, demanda sérieusement qui il avait tué. Edwards répondit : « Un jeune homme qu'aucun de nous ne connaît, nouvellement arrivé à Londres. Il s'appelle Jones, et est proche parent d'un M. Allworthy, dont Milord a sans doute entendu parler. Je l'ai vu étendu mort dans un café. Sur mon ame, je n'ai jamais vu un plus beau jeune homme de ma vie. »

Sophie, qui commençait à *donner* au moment où Edwards racontait qu'on avait tué un homme, cessa pour écouter avec attention ; car toutes les histoires de ce genre

l'affectaient extrêmement; mais il ne fut pas plutôt arrivé à la dernière partie de son récit, qu'elle recommença à *donner*, et après avoir *donné* trois cartes à l'un, sept à l'autre et dix à un troisième, le reste du jeu lui échappa des mains, et elle tomba évanouie sur le dos de sa chaise.

La compagnie se conduisit suivant l'usage en cette occasion; on se troubla d'abord suivant l'usage; on apporta du secours suivant l'usage, et suivant l'usage encore, Sophie revint enfin à elle, et bientôt après, conformément à ses desirs, fut reconduite à son appartement, où, à la prière de milord, lady Bellaston l'instruisit de la vérité, essaya de lui faire croire que c'était une plaisanterie de sa part, et la rassura en lui protestant à plusieurs reprises, que ni milord, ni Edwards, quoiqu'elle leur eût raconté cette histoire, n'étaient dans le secret de ce qui pouvait l'intéresser.

Il ne fallut pas d'autre preuve pour convaincre lord Fellamar que lady Bellaston lui avait dit la pure vérité; et lorsqu'elle

rentra dans le sallon, ces deux nobles personnages concertèrent ensemble un plan que milord n'entrevit pas d'abord sous un jour très-odieux, car il promit de bonne foi et résolut de même de faire ensuite à Sophie toutes les réparations qui seraient en son pouvoir en l'épousant. Nous ne doutons pas cependant que beaucoup de nos lecteurs ne voyent ce projet avec une juste horreur.

L'exécution en fut remise au lendemain sept heures du soir. Lady Bellaston se chargea de tout arranger pour que Sophie se trouvât seule, et que Milord pût être introduit dans son appartement. Tout devait être disposé à cet effet, et la plupart des domestiques éloignés. Quant à mistriss Honora, qu'il fallait bien, pour prévenir tout soupçon, laisser avec sa maîtresse jusqu'à l'arrivée de Milord, lady Bellaston devait la conduire et l'enfermer dans un appartement aussi écarté que possible du lieu où le fatal projet devait s'exécuter, ensorte que la voix de Sophie ne pût s'y faire entendre.

Tout étant ainsi convenu des deux parts, milord prit congé, et milady se retira dans sa chambre, enchantée d'un plan du succès duquel elle n'avait aucune raison de douter, et qui lui promettait de mettre Sophie dans l'impossibilité d'être désormais un obstacle à son intrigue avec Jones, par un moyen dont on ne pourrait jamais l'accuser, quand même le fait ferait du bruit dans le monde. Elle ne doutait pas d'ailleurs qu'elle ne parvînt à le prévenir en précipitant un mariage auquel elle espérait ne pas trouver de difficulté de la part de Sophie, et qui définitivement ne lui causerait pas moins de joie qu'à tout le reste de la famille.

Mais l'autre conspirateur n'était pas tout-à-fait dans une situation d'ame aussi tranquille. Il éprouvait au plus haut degré cette épouvantable agitation si noblement dépeinte par Shakespear:

Entre le noir projet d'un crime abominable
Et l'instant de frapper, l'intervalle est affreux:
On n'apperçoit, ainsi qu'en un songe effroyable,
Que monstrueux objets, que fantômes hideux.

L'instrument de la mort dégoûtant de carnage,
Vient épouvanter l'ame et la remplir d'horreur,
L'homme alors tourmenté d'une sourde fureur,
Dans tous ses sens éprouve un violent orage.....

Quoique la violence de sa passion lui eût fait embrasser vivement la première idée de ce projet, venant surtout d'une parente de Sophie, cependant quand son oreiller, cet ami de la réflexion, lui eut mis sous les yeux l'action elle-même, revêtue de ses couleurs naturelles, et avec toutes les conséquences qui pouvaient et devaient même probablement la suivre, sa résolution commença à s'ébranler et même à pencher dans le sens contraire. Après un long débat, qui dura toute la nuit entre l'honneur et le desir, le premier l'emporta à la fin, et milord se détermina à passer sur-le-champ chez lady Bellaston et à renoncer à son dessein.

Lady Bellaston était encore au lit, quoique la matinée fût déjà très-avancée, et Sophie était assise à côté d'elle, quand le domestique annonça que lord Fellamar était en bas dans le parloir. Milady lui fit dire

qu'elle le priait d'attendre, et qu'elle allait le recevoir sur-le-champ; mais le domestique ne fut pas plutôt sorti, que la pauvre Sophie se mit à conjurer sa cousine de ne pas encourager les visites de cet odieux lord, car c'est ainsi qu'elle l'appelait, quoiqu'un peu injustement. « Je vois son dessein, ajouta-t-elle; hier matin il m'a parlé d'amour très-clairement, mais je suis résolue à ne plus le recevoir. Je vous prie donc de ne plus nous laisser seuls ensemble, et d'ordonner à vos gens que, s'il me demande, ils ne le laissent jamais monter. »

« Là, là! mon enfant, lui répondit lady Bellaston, vous autres jeunes filles de province n'avez que des amans en tête. Vous vous imaginez qu'un homme, lorsqu'il n'est que poli avec vous, vous parle d'amour. C'est un des jeunes gens les plus galans de toute la ville, et je suis convaincue qu'il n'a pas le projet d'aller plus loin que la pure galanterie. Vous parler d'amour! je voudrais de tout mon cœur qu'il vous en parlât, et il faudrait que vous fussiez une grande folle,

si vous refusiez un homme comme lui. — Mais comme je serai certainement cette folle-là, j'espère que je ne serai pas importunée de ses visites. — Mon enfant, vous n'avez pas besoin d'être si craintive; si vous avez résolu de vous enfuir avec ce Jones, je ne connais personne qui puisse vous en empêcher. — J'ose vous dire, Madame, que vous m'offensez. Je ne m'enfuirai jamais avec aucun homme, et je n'en épouserai pas sans le consentement de mon père. — Fort bien, miss Western, si vous n'êtes pas d'humeur à voir du monde ce matin, vous pouvez vous retirer dans votre appartement, car milord ne m'effraie point, et il faut que je le fasse monter dans mon cabinet de toilette. »

Sophie remercia lady Bellaston et se retira. Aussitôt lord Fellamar fut introduit chez milady.

CHAPITRE IV.

Qui démontrera combien une femme est un avocat dangereux quand elle emploie son éloquence à faire réussir un mauvais dessein.

Quand lady Bellaston eut écouté les scrupules du jeune lord, elle les traita avec le même dédain avec lequel un de ces sages des tribunaux, qu'on appelle avocats de Newgate, traite les scrupules d'un jeune témoin. « Mon cher lord, lui dit-elle, vous avez sûrement besoin d'un restaurant; il faut que j'envoie chercher pour vous quelques gouttes du meilleur cordial de lady Edgely. Fi donc! Ayez plus de résolution; êtes-vous effrayé du mot enlèvement? ou craignez-vous.... Je vous assure que si l'histoire d'Hélène était moderne, je la croirais hors de nature; je veux dire la conduite de

Pâris et non la passion de la dame, car toutes les femmes aiment un homme de courage. Il y a encore une autre histoire des dames Sabines.... et celle-là aussi, grâce au ciel, est fort ancienne. Vous admirerez peut-être mon érudition, milord, mais M. Hook nous dit, je crois, qu'elles devinrent ensuite d'assez bonnes femmes. Aussi peu de femmes de ma connaissance ont-elles été enlevées par leurs maris. — Chère lady Bellaston, ne me tournez pas ainsi en ridicule. — Bon! eh croyez-vous, mon cher lord, qu'il y ait une seule femme en Angleterre qui ne se moquât de vous dans le fond de son cœur, quelque pruderie qu'elle osât montrer sur son visage! Vous me forcez à me servir d'un étrange langage, et à trahir mon sexe de la manière la plus abominable. Mais il me suffit de savoir que mes intentions sont bonnes, et que je fais mon possible pour rendre service à ma cousine; car, malgré tout cela, je pense que vous serez pour elle un bon mari; sinon, je vous le jure, je me garde-

rais bien de lui conseiller de se sacrifier uniquement à l'espoir d'un titre; je ne voudrais pas qu'elle eût à me reprocher de lui avoir fait perdre un homme de courage; car les ennemis de ce rival, d'ailleurs indigne d'elle, conviennent qu'il en a beaucoup. »

Que ceux qui ont eu occasion d'entendre de la part de leurs femmes ou de leurs maîtresses des réflexions de cette nature, déclarent si elles sont le moins du monde adoucies, en passant par la bouche d'une femme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles pénétrèrent plus profondément dans l'âme de milord que tout ce que Démosthènes et Cicéron auraient dit en pareille circonstance.

Lady Bellaston s'appercevant qu'elle avait enflammé l'orgueil du jeune lord, appela, comme un véritable orateur, d'autres passions à son secours. « Milord, dit-elle d'une voix plus grave, vous aurez la bonté de vous souvenir que vous m'avez parlé le premier à ce sujet; je ne voudrais pas que

vous me regardassiez comme cherchant à vous embarrasser de ma cousine : trois mille livres de rente n'ont pas besoin d'avocat, et se recommandent suffisamment d'elles-mêmes. — Miss Western n'a pas besoin de la recommandation de sa fortune ; car, suivant moi, nulle femme n'eut jamais la moitié de ses charmes. — Oh ! oh ! milord, reprit lady Bellaston en se regardant dans la glace : il y a eu des femmes, je vous assure, qui ont eu plus de la moitié de ses charmes ; non qu'assurément je veuille la déprécier à cet égard, c'est une fille charmante, rien de plus certain, et avant peu d'heures elle sera dans les bras de quelqu'un qui sûrement ne la mérite pas, quoiqu'en lui rendant la justice qui lui est due, je le croye un véritable homme de courage. — Je le souhaite ainsi, Madame, quoique je doive convenir qu'il ne la mérite pas ; car, à moins que le ciel ou vous ne me soyez contraires, c'est dans mes bras qu'elle sera avant le tems dont vous parlez. — Bien dit, milord, je vous promets qu'aucun obstacle ne s'é-

lèvera de ma part, et je suis convaincue que dans le cours de cette semaine je vous appellerai publiquement mon cousin. »

Le reste de cette scène se passa entièrement en ravissemens, en excuses et en complimens très-agréables sans doute à entendre de la bouche des parties intéressées, mais dont le récit ne pourrait être qu'extrêmement insipide. Nous mettrons donc ici un terme à ce dialogue, et nous nous hâterons d'arriver à l'heure fatale où tout était préparé pour la perte de la pauvre Sophie.

Mais cet évènement étant le plus tragique de toute notre histoire, nous en rendrons compte dans un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Contenant des faits dont quelques-uns pourront intéresser, et d'autres surprendre le lecteur.

L'horloge venait de sonner sept heures, et la pauvre Sophie, seule et mélancolique, était assise dans son fauteuil, occupée à lire une tragédie; c'était *le Fatal mariage*, et elle en était à la scène où la pauvre malheureuse Isabelle dispose de son anneau nuptial.

A cet endroit le livre lui tomba des mains, et son sein fut en un moment inondé d'un torrent de larmes; il y avait une minute qu'elle était dans cette situation, quand la porte s'ouvrit, et lord Fellamar entra. A son aspect, Sophie se leva précipitamment de son fauteuil; et milord, après avoir avancé quelques pas, et lui avoir fait une profonde

révérence, dit : « Je crains, miss Western, d'être entré un peu trop brusquement. — Je dois avouer, milord, que je suis un peu surprise de cette visite inattendue. — Si cette visite était inattendue, Madame, il faut que mes yeux aient été de bien infidèles interprêtes de mon cœur, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir ; car sans doute vous n'avez pas pu espérer que vous resteriez en possession de mon cœur sans recevoir une visite de celui à qui il appartient. — Sophie, toute confuse qu'elle étair, répondit à tout ce *pathos* par un regard de dédain aussi inconcevable que bien mérité à mon avis. Milord continua sur le même ton sans s'arrêter. Sophie tremblante l'interrompit à la fin : dois-je croire, lui dit-elle, que vous avez perdu tout-à-fait le sens ? Assurément, milord, il n'y a pas d'autre excuse à une pareille conduite. — Je suis en effet, Madame, dans l'état où vous me supposez, et vous pardonnerez sans doute les effets d'une frénésie dont vous êtes la cause ; car l'amour m'a tellement privé de

ma raison, que je peux à peine répondre d'aucune de mes actions. — Sur mon honneur, milord, je ne comprends pas plus vos discours que votre conduite. — Permettez-moi donc, Madame, de vous expliquer l'une et l'autre à vos pieds, en vous ouvrant mon ame et en vous déclarant que je vous aime jusqu'à l'idolâtrie. O la plus adorable des femmes! Divine créature! quel langage pourrait jamais exprimer les sentimens de mon cœur? — Je vous assure, milord, que je vais me retirer pour ne pas entendre plus long-tems un pareil discours. — Ne pensez pas à me quitter aussi cruellement. Ah! si vous pouviez sentir la moitié des tourmens que je souffre, votre cœur sensible aurait compassion des maux que vos yeux ont causés. Puis poussant un profond soupir, et s'emparant de sa main, il continua pendant plusieurs minutes à parler dans un style qui ne plairait guères plus au lecteur qu'il ne plaisait à Sophie, et finit par lui déclarer que s'il était maître du monde, il le mettrait à ses pieds. Sophie retirant alors avec force sa

main de la sienne, lui répondit du ton le plus animé : Je vous proteste, Monsieur, que je rejetterais avec un égal mépris, et votre monde et son maître ; elle voulut ensuite sortir, mais lord Fallamar s'emparant une seconde fois de sa main, lui dit : Pardonnez, mon cher ange, des libertés que le désespoir seul peut me porter à prendre. Croyez-moi, si j'avais pu avoir la plus légère espérance que vous eussiez accepté mon titre et ma fortune que j'ose croire dignes l'un et l'autre de quelque considération, à moins qu'on ne les compare avec votre mérite, je vous les aurais offerts de la manière la plus humble; mais je ne puis consentir à vous perdre; je consentirais plutôt à perdre la vie ; vous êtes, vous devez être à moi, vous y serez uniquement. — Milord, je vous supplie de vous désister d'une vaine poursuite ; je ne veux plus rien entendre sur ce sujet; laissez ma main, milord, car je suis déterminée à vous quitter sur-le-champ, et à ne vous revoir jamais. — Alors, Madame, vous m'obligez à tirer le plus grand

avantage qui me sera possible de la circonstance où je me trouve, car je ne peux ni ne veux vivre sans vous. — Que voulez-vous dire, milord, je vais appeler tous les gens de la maison. — Je n'ai d'autre crainte, Madame, que celle de vous perdre, et je suis résolu à prévenir ce malheur par le seul moyen que m'indique le désespoir..... Il la prit alors dans ses bras, ce qui lui fit jeter des cris si violens, qu'elle aurait alarmé toute la maison, et obtenu infailliblement du secours, si lady Bellaston n'eût pris soin d'éloigner tous ceux qui auraient pu l'entendre.

Mais il arriva un événement plus heureux pour la pauvre Sophie; un autre bruit se fit alors entendre, qui couvrit presqu'entièrement les cris qu'elle jetait; toute la maison retentit en un moment de : Où est-elle? le diable m'emporte, si je ne parviens pas à la tirer de son chenil. Montrez-moi sa chambre, vous dis-je Où est ma fille? je sais qu'elle est dans la maison, et je veux la voir. Est-elle là-haut? Montrez-moi où elle est. A ces der-

niers mots la porte s'ouvrit précipitamment, et M. Western entra, accompagné du curé de sa paroisse, et suivi d'une troupe de braves de profession.

Combien fallait-il donc que la situation de la pauvre Sophie fût misérable pour qu'elle pût entendre avec plaisir la voix de son père en fureur; ce fut cependant ce qui arriva, et cet événement si heureux pour elle était peut-être le seul sur la terre qui pût la préserver du danger de perdre pour jamais le repos et le bonheur.

Sophie, malgré son effroi, reconnut la voix de son père, et lord Fellamar, malgré sa passion, entendit celle de la raison, qui lui démontrait de la manière la moins équivoque, qu'il n'était plus tems de mettre à exécution son infâme dessein. Dès qu'il eut entendu la voix de plus près, il ne tarda pas à comprendre que c'était celle de M. Western; car celui-ci avait au milieu de ses cris fait entendre plus d'une fois, ma fille! et Sophie, en se débattant, appelait son père à son secours; il crut donc convenable

d'abandonner sa proie, après avoir dérangé seulement son fichu, et laissé sur son col charmant l'impression brutale de ses baisers.

Si l'imagination du lecteur ne me seconde pas un peu, je ne serai jamais en état de lui peindre la situation de ces deux personnages, au moment où M. Western entra dans la chambre. Sophie, pâle et tremblante, dans un fauteuil, en désordre, hors d'haleine, lançant des regards d'indignation sur lord Fellamar, et encore plus satisfaite qu'effrayée de l'arrivée de son père; d'un autre côté, milord assis près d'elle, sa bourse pendante sur une de ses épaules, le reste de sa toilette fort dérangé; d'ailleurs surpris, effrayé, et non moins inquiet que confus.

Quant à M. Western, il se trouvait alors au pouvoir d'un ennemi qui poursuit fréquemment, et manque rarement d'atteindre la plupart des gentilshommes campagnards de ce royaume. Littéralement parlant, il était ivre: ce qui, joint à son caractère na-

turellement impétueux, ne pouvait produire d'autre effet que de le faire courir sur-le-champ à sa fille, qu'il accabla des plus grossières injures; il l'aurait même probablement frappée, si le curé ne se fût mis entr'elle et lui, en lui disant: « Au nom du ciel, Monsieur, songez que vous êtes dans la maison d'une dame de qualité. Permettez-moi de vous conjurer de calmer votre colère; vous devriez être au contraire pleinement satisfait d'avoir retrouvé votre fille. Quant à la vengeance, elle ne vous appartient point; j'apperçois une profonde contrition sur le visage de la jeune personne; je suis assuré que si vous lui pardonnez elle se repentira de toutes ses fautes passées, et rentrera dans le devoir. »

La force des bras du curé avait d'abord été plus utile que la force de sa rhétorique; cependant ces derniers mots produisirent quelqu'effet, et M. Western répondit: « Je lui pardonnerai si elle veut l'épouser. Si tu veux l'épouser, Sophie, je te pardonnerai tout. Pourquoi ne parles-tu pas? Veux-tu

l'épouser? De par le diable, veux-tu l'épouser? Pourquoi ne répond-elle pas? Y a-t-il jamais eu un animal plus obstiné.»

« Permettez-moi de vous supplier de vous modérer un peu plus, dit le curé. Vous effrayez la jeune personne au point que vous lui ôtez tout pouvoir de parler. »

« Que le diable t'emporte, répondit Western; tu prends donc son parti? Ah tu prends son parti! Un beau curé, vraiment, qui se met du côté d'un enfant désobéissant. Oui, oui, je te donnerai un bénéfice, comptes-y; j'en donnerais plutôt un au diable. »

« Je vous demande humblement pardon, dit le curé; je vous assure que ce n'était pas là mon intention. »

Lady Bellaston entra en ce moment dans la chambre, et vint à M. Western, qui ne la vit pas plutôt, que bien résolu de suivre les instructions de sa sœur, il lui fit un salut très-poli, quoique très-provincial, et lui débita quelques-uns de ses plus beaux complimens; puis il recommença ses plain-

tes, et lui dit : voilà, milady ma cousine, l'enfant du monde le plus désobéissant ; elle soupire après un misérable qui n'a pas le sol, et elle ne veut pas épouser l'un des meilleurs partis de toute l'Angleterre que nous lui avons destiné.

« En vérité, cousin Western, répondit milady, je suis convaincue que vous faites tort à ma cousine ; je suis sûre qu'elle a plus de jugement, et je suis persuadée qu'elle ne refusera pas ce qu'elle doit trouver si avantageux pour elle. »

Lady Bellaston faisait là une méprise volontaire ; car elle savait bien de qui M. Western parlait, quoique peut-être elle crût qu'il accepteroit sans difficulté les propositions de milord.

« Entendez-vous, dit Western à sa fille, ce que milady vient de vous dire : toute la famille est pour ce mariage. Allons, Sophie, soyez une bonne fille, soyez obéissante, et rendez votre père heureux. »

« Si ma mort peut vous rendre heureux,

Monsieur, répondit Sophie, vous le serez bientôt. »

« C'est un mensonge, Sophie, c'est un infernal mensonge, et vous le savez bien, dit Western. »

« En effet, miss Western, dit lady Bellaston, vous offensez votre père; il n'a autre chose en vue dans cette union que votre intérêt, et tous vos amis doivent reconnaître, ainsi que moi, le très-grand honneur que ce mariage fera rejaillir sur toute votre famille. »

« Oui, sur toute la famille, dit Western. D'ailleurs, la proposition ne vient pas de moi; elle sait que c'est sa tante qui me l'a faite la première. Allons, Sophie, je vous prie encore d'être une bonne fille, et de me donner votre consentement en présence de votre cousine. »

« Cousine, dit milady, laissez-moi lui donner votre main; c'est maintenant la mode d'abréger le tems; on est dispensé aujourd'hui de faire sa cour. »

« Bah! dit Western, que signifie le tems?

n'auront-ils pas assez de tems après pour se faire la cour ? On peut très-bien se faire la cour après qu'on est marié. »

« Lord Fellamar, parfaitement convaincu que c'était de lui que lady Bellaston voulait parler, d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu dire un mot, ni rien soupçonné de Blifil, ne douta pas non plus que ce ne fût aussi de lui que le père parlait. S'avançant donc vers M. Western, il lui dit : quoique je n'aie pas, Monsieur, l'honneur d'être connu personnellement de vous, comme je vois que mes propositions ont le bonheur d'être acceptées, permettez-moi, Monsieur, d'intercéder auprès de vous, en faveur de cette jeune personne, et de vous prier de ne pas la presser davantage en ce moment. »

» Qui, vous, Monsieur, intercéder, me prier ! dit Western. A propos de quoi ? Qui diable êtes-vous ? »

« — Monsieur, je suis lord Fellamar, répondit-il, et l'heureux mortel à qui j'espère que vous avez fait l'honneur de l'accepter pour gendre. — Vous êtes un imperti-

nent, malgré votre habit brodé sur toutes les coutures, reprit Western : vous, mon gendre! que le diable vous emporte. — Assurément, Monsieur, répliqua milord, j'en supporterai plus de vous que de tout autre homme; mais je dois vous instruire que je ne suis point accoutumé à entendre de sang froid un pareil langage. — Tant pis pour toi, dit Western. Ne crois-tu pas que j'aie peur d'un homme comme toi, parce que tu as une broche qui pendille là à ton côté ? Laisse-là ta broche, et tu verras comme je te montrerai à te mêler de ce qui ne te regarde pas. Je t'apprendrai à me *beau-périser*; je t'en donnerai sur ta jacquette. »

« C'est fort bien, Monsieur, dit milord, je ne ferai point de bruit devant ces dames; je sais ce qu'il me reste à faire. Votre humble serviteur, Monsieur; lady Bellaston, votre très-obéissant. »

« Milord ne fut pas plutôt sorti, que lady Bellaston s'approchant de M. Western, lui dit : bonté du ciel, Monsieur! qu'avez-vous fait? Vous ne savez pas qui vous avez in-

sulté ! c'est un seigneur du premier rang, et d'une immense fortune. Il a fait hier à votre fille des propositions que vous accepteriez, j'en suis sûre, avec le plus grand plaisir. »

« Répondez pour vous, milady ma cousine, dit Western; je ne veux avoir rien à démêler avec aucun de vos lords; ma fille épousera un honnête gentilhomme de province; j'en ai choisi un pour elle, et elle l'épousera. Je suis fâché de tout mon cœur de l'embarras qu'elle vous a causé. Lady Bellaston fit une réponse polie au sujet du mot, embarras, à quoi Western répondit : rien de plus obligeant, et j'en ferais tout autant pour vous. Il est sûr que les parens se doivent cela les uns aux autres. Ainsi, milady, je vous souhaite le bonsoir. — Allons, Mademoiselle, il faut que vous veniez avec moi de bonne grâce, ou je vous fais porter dans la voiture.

Sophie dit qu'elle l'accompagnerait sans qu'il fût besoin d'employer la force; mais elle demanda à aller dans une chaise à por-

teurs, n'étant pas en état, dit-elle, d'aller d'une autre manière.

« Voudriez-vous me persuader, je vous prie, s'écria Western, que vous ne pouvez aller dans une voiture? L'espérez-vous? ce serait une jolie chose, en vérité. Non, non, je ne te perdrai pas de vue davantage, *jusqu'à* ce que tu sois mariée, je te le promets bien. Sophie lui dit qu'elle voyait bien qu'il était résolu de la faire mourir. — Eh *bien!* meurs et que le diable t'emporte, répondit Western, si un bon mari doit te faire mourir. Je ne donnerais pas un sol, pas même deux liards d'un enfant désobéissant. Il la prit alors avec violence par la main, *sur quoi* le curé interposant encore une fois son autorité, le pria d'employer des moyens plus doux. Western lui répondit par un affreux jurement, et lui ordonna de se taire. « Te crois-tu donc en chaire? lui dit-il; *quand tu* y es monté, je ne m'embarrasse guère de ce que tu y dis. Mais je ne veux pas être gouverné par un prêtre, ni apprendre de

toi comment je dois me conduire. Milady, je vous souhaite le bonsoir. Allons, Sophie, sois une bonne fille, et tout ira bien. Tu l'épouseras, de par le diable, tu l'épouseras. »

Mistriss Honora parut au bas de l'escalier, et après avoir fait une profonde révérence à M. Western, se mit en devoir d'accompagner sa maîtresse, mais il la repoussa en disant: « Arrêtez, Mademoiselle, arrêtez; vous n'approcherez plus de chez moi. — Eh quoi! dit Sophie, voulez-vous m'ôter ma femme de chambre? — Oui, mademoiselle, je le veux, s'écria Western. Vous n'avez pas besoin de craindre d'être sans femme de chambre. Je vous en procurerai une autre et une meilleure que celle-ci. Non, non, Sophie, elle ne vous fournira plus de moyens de vous échapper, je vous le promets. Il emballa alors sa fille et le curé dans le fiacre qui l'avait amené; il y monta ensuite, et ordonna au cocher de le conduire à son logement. Il laissa Sophie tranquille pendant tout le chemin, et s'occupa de faire un ser-

mon au curé sur les bonnes mœurs et sur la manière de se conduire convenablement envers ses supérieurs.

Il n'aurait peut-être pas si aisément enlevé sa fille de chez lady Bellaston, si elle avait voulu la retenir. Mais dans le fait, elle était charmée de l'état de réclusion dans lequel Sophie allait se trouver, et comme son projet avec lord Fellamar avait été sans succès, elle jouissait d'avance, en prévoyant les mesures violentes qui allaient sans doute être prises pour la forcer d'épouser un autre homme que Jones.

CHAPITRE VI.

Moyens par lesquels M. Western étoit parvenu à découvrir où étoit sa fille.

Quoique dans une foule d'histoires le lecteur soit obligé de digérer des apparitions beaucoup plus incroyables que celle de M. Western, sans qu'on lui en donne par la suite la moindre explication, cependant comme nous aimons passionnément à l'obliger toutes les fois que cela est en notre pouvoir, nous allons l'instruire sur-le-champ des moyens par lesquels M. Western était parvenu à découvrir où était sa fille.

Or, dans le chapitre troisième du livre précédent, nous avons laissé appercevoir (car ce n'est pas notre usage d'en dire plus qu'il n'est nécessaire dans l'occasion), que mistriss Fitz Patrick, qui desirait se réconcilier avec son oncle et sa tante Western

croyait pouvoir y réussir en leur rendant le service d'empêcher Sophie de commettre la même faute qui avait attiré sur elle-même la colère de toute sa famille. Après une mûre délibération, elle se détermina donc à informer sa tante Western du lieu où était sa cousine, et lui écrivit en conséquence la lettre suivante, que nous donnerons en entier au lecteur, pour plus d'une raison :

« Honorée Madame,

» Le motif qui me fait écrire aujourd'hui cette lettre la rendra peut-être agréable à ma chère tante, en considération d'une de ses nièces, quoique j'aie fort peu d'espoir qu'elle lui plaise autant par rapport à l'autre.

» Je vous dirai sans un plus long préambule, que comme j'allais me jetter à vos pieds, j'ai rencontré, par l'accident le plus étrange du monde, ma cousine Sophie, dont vous connaissez mieux l'histoire que moi-même, quoique je ne la connaisse, hélas!

que trop bien; assez, je vous assure, pour être très-convaincue, que si on tarde à l'en empêcher, elle court le danger de se précipiter dans le même malheur que je me suis attiré, pour avoir rejetté avec autant de folie que d'ignorance vos très-sages et très-prudens avis.

» En un mot, j'ai vu l'homme en question, j'ai fait plus, j'ai passé avec lui la plus grande partie de la journée d'hier, et je puis vous assurer que c'est un jeune homme charmant. Vous dire par quel hasard je l'ai connu, cela serait trop long, et conséquemment ennuyeux; mais j'ai changé de logement ce matin pour l'éviter, de peur que ce ne fût un moyen pour lui de découvrir où était ma cousine; car il ne sait pas encore où elle est, et il est prudent qu'il ne le sache pas, jusqu'à ce que mon oncle l'ait mise en sûreté. Il ne faut donc pas perdre de tems; il suffit que je vous instruise qu'elle est maintenant chez lady Bellaston, que j'ai vue, et qui a, je crois, le dessein de la cacher à sa famille. Vous savez, Madame, que c'est une femme

dont la conduite est assez étrange: mais rien ne me conviendrait moins que de prétendre donner des avis à une personne qui a comme vous un esprit étendu et une grande connaissance du monde. Je me borne donc à vous informer simplement du fait.

» J'espère, Madame, que le soin que je prends en cette circonstance, me rendra les bonnes grâces d'une dame qui a toujours déployé tant de zèle pour l'honneur et le véritable intérêt de toute notre famille, et que ce sera pour moi un moyen de regagner votre amitié, qui a fait une si grande partie de mon bonheur passé, et est si nécessaire à mon bonheur futur. Je suis

Avec le plus profond respect,
honorée Madame,

Votre très-soumise et obligée
nièce, et très-obéissante et
très-humble servante,

HENRIETTE FITZ PATRICK. »

Mistriss Western était alors chez son frère, où elle avait fait constamment sa résidence, depuis la fuite de Sophie, pour donner quelques consolations au pauvre M. Western dans son affliction, et nous avons déjà donné un petit extrait du genre de consolations dont elle lui donnait régulièrement une dose chaque jour.

Quant elle reçut la lettre ci-dessus, elle était debout, le dos au feu, une prise de tabac à la main, et occupée au moment même à lui donner sa dose journalière de consolations. Elle la lut et la lui remit en disant: « Voilà, Monsieur, voilà des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune vous l'a rendue, et si vous voulez vous gouverner par mes avis, il est encore possible que vous puissiez la sauver. »

M. Western n'eut pas plutôt lu la lettre, qu'il sauta de son fauteuil, jetta sa pipe au feu et poussa un grand cri de joie. Il appella tous les domestiques, demanda ses bottes, donna ordre qu'on sellât le *Chevalier*

et plusieurs autres chevaux, et qu'on allât chercher sur-le-champ le curé Supple. Tout cela fait, il se tourna vers sa sœur, la prit dans ses bras et l'embrassa de toutes ses forces en disant: «Morbleu! vous n'avez pas l'air content; on dirait que vous êtes fâchée que j'aie retrouvé ma fille?»

« Mon frère, répondit-elle, les plus profonds politiques, qui pénètrent jusqu'au fond des choses, voyent souvent les affaires sous un aspect fort différent de celui qui paraît à la surface. Il est vrai, je l'avoue, que les choses paraissent moins désespérées qu'elles ne l'étaient dernièrement en Hollande, quand Louis XIV était aux portes d'Amsterdam; mais l'affaire présente demande une sorte de délicatesse, dont, pardonnez-le moi, mon frère, je vous soupçonne de manquer. Il y a un décorum qu'il faut garder avec une femme qui figure dans le monde comme lady Bellaston, et ce décorum exige une connaissance du monde qui, je le crains bien, est fort au-dessus de celle que je vous connais.»

« Ma sœur, s'écria Western, je sais que vous n'avez pas la moindre opinion de mon esprit, mais je vous montrerai en cette circonstance si je suis un sot. J'aime bien que vous doutiez de mes connaissances. Vous verrez que j'aurai demeuré si long-tems dans ma province sans avoir pris quelques connaissances des usages et des lois du pays. Je sais que je peux prendre mon bien partout où je le trouve : montrez-moi où est ma fille, et si je ne découvre pas le moyen de parvenir jusqu'à elle, je vous permettrai de m'appeller toute ma vie un sot. Il y a des juges de paix à Londres aussi bien qu'ailleurs. »

« Je vous proteste, répondit-elle, que vous me faites trembler pour le succès de cette affaire, que vous pourriez amener à une issue si favorable, si vous vouliez vous conduire par mes conseils. Imaginez-vous réellement, mon frère, que la maison d'une femme de qualité soit faite pour être assiégée par des porteurs de sentences ou vos brutaux de juges de paix? Je vous instruirai comment vous devez vous y prendre.

Aussitôt que vous serez arrivé à Londres ; et que vous aurez mis un habit décent ; car, mon frère, en vérité, celui que vous avez sur vous en ce moment n'est pas présentable, il vous faut envoyer chez lady Bellaston pour lui faire vos complimens et lui demander la permission d'aller la voir. Quand vous serez admis en sa présence, comme vous le serez certainement, et que vous lui aurez raconté votre histoire, en ayant soin de me nommer à propos (car je crois que vous ne vous connaissez tous deux que de vue, quoique vous soyez parens), j'ose croire qu'elle retirera sa protection à ma nièce, qui lui en a certainement imposé. Voilà la seule méthode à suivre. Des juges de paix! bon Dieu! Imaginez-vous qu'un pareil scandale puisse avoir lieu dans la maison d'une femme de qualité, chez une nation civilisée ? »

« Au diable leur qualité, s'écria Western. Une nation joliment civilisée, vraiment, où les femmes sont au-dessus de la loi. Et pourquoi faut-il donc que je reste là à at-

tendre qu'on ait porté un tas de complimens de ma part à une infâme coquine qui soustrait une fille à son propre père? Je vous dis, ma sœur, que je ne suis pas si ignorant que vous le pensez. Je sais que vous voudriez me faire croire que les femmes sont au-dessus de la loi, mais cela n'est pas vrai. J'ai entendu Milord dire aux assises que personne n'était au-dessus de la loi. Mais cette loi dont vous parlez est, je suppose, une loi d'Hanovre. »

« M. Western, reprit-elle, je crois que votre ignorance augmente de jour en jour. Je vous assure que vous êtes maintenant la plus insigne bête.... »

« Pas plus bête que vous, ma sœur Western; morbleu! vous pouvez parler de votre politesse tant que vous voudrez, mais il est sûr que vous n'en avez aucune pour moi. Je ne suis ni une bête ni un imbécille, quoique je connaisse quelqu'un qui est bien quelque chose d'approchant; mais, bah! je veux vous montrer que j'ai plus de politesse que certaines personnes. »

« M. Western, vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira, *je vous méprise de tout mon cœur*; je ne me fâcherai donc point. D'ailleurs, comme dit avec raison ma nièce qui porte cet odieux nom irlandais, je m'occupe avec tant de soin de l'honneur et du véritable intérêt de ma famille, et conséquemment de ce qui regarde ma nièce Sophie, qui en fait partie, que je suis déterminée à faire moi-même en cette occasion le voyage de Londres; car véritablement, mon frère, véritablement vous n'êtes point un ministre propre à être employé dans une cour polie; c'est le Groenland, le Groenland, qui devrait toujours être le théâtre de vos négociations. »

« -- Je remercie le ciel de ce que je ne vous comprends pas. Vous voilà jetée dans votre jargon Hanovrien. Cependant je vous ferai voir que je dédaigne d'être en reste de politesse avec vous; et comme vous n'êtes pas fâchée de ce que j'ai dit, je ne suis pas fâché non plus de ce que vous avez dit. J'ai toujours pensé, en effet, que c'était folie à

des parens de se quereller ; et que s'il leur arrive quelquefois de se dire un mot un peu vif, il faut le supporter mutuellement. Quant à moi, je ne garde jamais de rancune, et je trouve fort obligeant à vous d'aller à Londres ; car je n'y ai jamais été que deux fois en ma vie, et je n'y ai jamais resté plus de quinze jours à chaque voyage, et on ne peut pas s'attendre que pendant cet intervalle j'aie appris à y bien connaître les rues et les gens. Je n'ai jamais nié que vous ne connussiez tout cela beaucoup mieux que moi; il serait aussi ridicule à moi de vous disputer cela, qu'à vous de me disputer la manière de conduire une meute de chiens, ou de trouver un lièvre au gîte. — C'est ce que je ne ferai pas, je vous le promets. -- Eh bien moi, je vous promets que je ne vous disputerai pas l'autre point. »

Il se forma alors, pour emprunter une expression de mistriss Western, une ligue entre les parties contendantes. Le curé arrivant au moment même, et les chevaux étant prêts, M. Western partit après avoir

promis à sa sœur de suivre ses avis. Quant à elle, elle fit ses préparatifs pour le suivre le lendemain.

Western ayant fait part de tout ceci au curé pendant la route, ils convinrent tous deux qu'on pouvait très-bien se dispenser des formalités prescrites; il changea donc de résolution, et se conduisit comme nous l'avons vu.

CHAPITRE VII.

Dans lequel il arrive différentes mésaventures au pauvre Jones.

Telle était la situation des affaires, quand mistriss Honora arriva chez mistriss Miller, et fit demander Jones, comme nous l'avons vu à la fin du chapitre dernier du livre précédent. Lorsqu'elle se trouva seule avec lui, elle commença en ces termes :

« O mon cher Monsieur, comment trouverai-je assez de force pour vous raconter ce qui s'est passé : vous êtes perdu, Monsieur, ma pauvre maîtresse est perdue, et je suis perdue. — Est-il arrivé quelque chose à Sophie, s'écria Jones, les yeux égarés et farouches. — Tout ce qu'il y a de pire, s'écria à son tour Honora. Oh ! je ne retrouverai jamais une pareille maîtresse. Oh ! pourquoi ai-je assez vécu pour voir ce mal-

heureux jour? — A ces mots, Jones pâlit, trembla, bégaya; mais Honora poursuivit: Oh! M. Jones, j'ai perdu ma maîtresse pour jamais. — Comment! quoi! dites-moi, au nom du ciel...? O ma chère Sophie! — Vous pouvez bien la nommer ainsi; elle était pour moi la meilleure des maîtresses, je ne retrouverai jamais une pareille place. — Au diable votre place; où est ma Sophie? Où est-elle? Qu'est-elle devenue? — Oh oui! sans doute, on peut envoyer les domestiques au diable; qu'importe ce qu'ils deviennent, quoiqu'ils soient renvoyés et ruinés pour jamais. Sans doute ils ne sont pas composés de chair et d'os comme les autres. Non, sans doute; qu'importe en conséquence ce qu'ils deviennent. — Si vous avez dans l'ame quelque sentiment de pitié, de compassion, je vous prie de me dire sur-le-champ ce qui est arrivé à Sophie. — Assurément j'ai plus de pitié pour vous que vous n'en avez pour moi. Je ne vous envoie pas au diable, parce que vous avez perdu la plus aimable maîtresse qu'il y ait au monde. Assurément

vous méritez qu'on ait pitié de vous; et moi aussi, je mérite qu'on ait pitié de moi; car assurément, s'il y eut jamais une bonne maîtresse.... — Qu'est-il arrivé, s'écria Jones dans un transport qui ressemblait presqu'au délire. Quoi! — Quoi! Tout ce qui pouvait arriver de pire, et pour vous et pour moi. Son père est venu à Londres et nous l'a enlevée à tous deux. A ces mots, Jones tomba à genoux pour rendre grâces au ciel de ce qu'il n'était rien arrivé de pis. — Rien de pis, répéta Honora; et que pouvait-il arriver de pis pour nous deux? Il l'a enlevée, en jurant qu'elle épouserait M. Blifil: voilà pour vous; et pour moi, pauvre malheureuse! on me met à la porte. — En vérité, mistriss Honora, vous m'avez terriblement effrayé. J'imaginais qu'il était arrivé le plus affreux malheur à Sophie, tellement que la voir même mariée à Blifil, me semble une bagatelle en comparaison; mais tant que l'on vit, il y a de l'espérance, ma chère Honora. Dans ce pays de liberté, les femmes ne peuvent être contraintes par la force à se

marier. — Sans doute, Monsieur, cela est bien vrai, il peut y avoir quelqu'espérance pour vous; mais hélas! mon dieu, quelle espérance y a-t-il pour moi, pauvre malheureuse! et sûrement, Monsieur, vous devez sentir que je souffre tout cela à cause de vous. Tous les reproches que M. Western peut me faire, c'est d'avoir pris votre parti, comme en effet je l'ai toujours pris contre M. Blifil. — Mistriss Honora, je sens toutes les obligations que je vous ai, et je ne négligerai rien de ce qui sera en mon pouvoir pour vous dédommager. — Hélas! Monsieur, qu'est-ce qui peut dédommager un domestique de la perte de sa place si ce n'est de lui en procurer une autre au moins aussi bonne? — Ne vous désespérez pas, mistriss Honora, j'espère vous faire rentrer dans la même place. — Hélas! Monsieur, comment puis-je me flatter d'une espérance semblable, quand je sais que c'est une chose impossible; car M. Western est si en colère contre moi; et quand même vous épouseriez un jour ma maîtresse, comme assurément j'espère au-

jourd'hui de tout mon cœur que vous l'épouserez, car vous êtes un jeune homme bon et généreux, et je suis sûre que vous l'aimez, et je suis sûre qu'elle vous aime aussi tendrement qu'on puisse aimer; c'est un fait que l'on nierait en vain, parce que, pourquoi, tous ceux qui connaissent ma maîtresse le moins du monde doivent bien le voir : car, la pauvre chère miss, elle ne peut pas dissimuler; et si deux individus qui s'aiment mutuellement ne sont pas heureux, qui est-ce donc qui pourra l'être? Le bonheur ne dépend pas toujours de la fortune qu'on a : d'ailleurs, ma maîtresse en a assez pour deux. Assurément donc, comme on pourrait bien dire, ce serait une pitié générale dans le monde, si l'on séparait deux pareils amans; mais pour ma part, je suis convaincue que vous serez réunis un jour; car si cela doit être, il n'y aura pas moyen de l'empêcher. Quand un mariage est écrit dans le ciel, tous les juges de paix de la terre ne peuvent le rompre. Assurément je voudrais bien que le curé Supple eût un

peu plus de courage pour dire à M. Western qu'il y a de la méchanceté à lui de vouloir forcer sa fille à se marier contre son inclination ; mais il dépend entièrement de M. Western, et voilà pourquoi le pauvre homme, quoique bon et religieux, et quoiqu'il blâme la méchanceté d'une telle action derrière le dos de M. Western, n'ose pas dire devant lui la vérité la plus simple. Assurément je ne l'ai jamais vu faire tant le brave que tout-à-l'heure; je craignais que M. Western ne le frappât .... Je vous prie, Monsieur, de n'être pas si mélancolique, et de ne pas vous désespérer. Les choses pourront mieux aller, tant que vous serez sûr de ma maîtresse; et cela, j'en suis sûre, vous pouvez l'être; car on ne la fera jamais consentir à en épouser un autre que vous. En vérité, j'ai une peur terrible que M. Western, dans sa fureur, ne lui fasse du mal, car il est d'un tempéramment terriblement colère, et j'ai peur aussi qu'il ne fasse mourir de chagrin ma pauvre maîtresse, car elle a le cœur tendre comme un

poulet ; c'est une pitié, à mon avis, qu'elle n'ait pas un peu de mon courage. Si j'aimais un jeune homme, et que mon père voulût m'enfermer, je lui arracherais les yeux, et je m'enfuirais vers mon amant ; mais ici il s'agit d'une grande fortune qu'il dépend de son père de lui donner ou de lui refuser, et cela peut assurément faire quelque différence.

Je ne puis décider si Jones prêta une attention suivie à la harangue qu'on vient de lire, ou si la volubilité avec laquelle elle fut prononcée sans repos ni intervalle, l'empêcha de l'interrompre ; la vérité est qu'il ne fit aucune tentative pour y répondre, et que mistriss Honora ne se tut que lorsque Partridge entra en courant dans la chambre pour annoncer à son maître que la grande dame était sur l'escalier.

Rien ne peut peindre l'embarras où Jones se trouva en ce moment. Honora ne savait rien de la liaison qui subsistait entre lady Bellaston et lui, et elle était presque la dernière personne au monde à laquelle il eût

voulu en faire confidence. Dans ce moment de trouble et de détresse, il prit, ce qui est assez commun, le plus mauvais parti, et au lieu de laisser voir mistriss Honora à milady, ce qui n'aurait pas eu de grandes conséquences, il préféra laisser voir milady à mistriss Honora. Il se détermina donc à cacher celle-ci, et n'eut que le tems de la conduire derrière le lit et de tirer les rideaux.

Le tourment que Jones s'était donné toute la journée pour rendre service à sa malheureuse hôtesse et à sa famille, la frayeur que mistriss Honora lui avait occasionnée, et la confusion où l'avait jeté l'arrivée soudaine de lady Bellaston avaient aussi chassé de sa tête toute idée antérieure, ensorte qu'il ne se souvint pas une seule fois de jouer le rôle de malade, rôle que ni sa parure, ni la fraîcheur de son teint ne lui auraient pas en effet permis de bien représenter. Il reçut donc milady plus agréablement, non qu'elle ne le desirait, mais qu'elle ne s'y attendait, c'est-à-dire avec toute la

bonne humeur qu'il put montrer sur son visage, sans aucune apparence, ni feinte, ni réelle de la moindre indisposition.

Lady Bellaston ne fut pas plutôt entrée dans la chambre, qu'elle alla s'asseoir sur le lit. « Vous voyez, mon cher Jones, lui dit-elle, que rien ne peut me retenir long-tems loin de vous. Peut-être devrais-je être fâchée de ce que vous n'êtes pas venu me voir ni ne m'avez donné de vos nouvelles de tout le jour; car je m'apperçois que votre indisposition vous aurait permis de sortir. Je suppose même, en vous voyant paré comme une jolie femme qui attend des visites, que vous n'avez pas gardé votre chambre toute la journée. Ne croyez pas cependant que j'aie l'intention de vous gronder. Je ne veux point vous fournir l'excuse ordinaire de la froideur d'un mari, en vous montrant la mauvaise humeur d'une femme. »

« Assurément, lady Bellaston, vous n'êtes pas en droit de me reprocher de la négligence, puisqu'au contraire je n'ai fait qu'at-

tendre vos ordres. Qui de nous deux, chère milady, a raison de se plaindre? qui a manqué hier soir à un rendez-vous? qui a laissé un malheureux attendre, souhaiter, soupirer et languir?»

«Ne parlez pas de cela, mon cher M. Jones. Si vous en saviez la cause, vous me plaindriez. En un mot, il est impossible de concevoir ce que les femmes de condition sont obligées de souffrir de l'impertinence des sots pour faire quelque figure sur le plaisant théâtre du monde. Je me réjouis cependant que toutes vos langueurs et tous vos soupirs ne vous aient pas fait de mal; car vous n'avez jamais eu meilleur visage de votre vie. Sur ma foi, Jones, vous pourriez en ce moment servir de modèle, si l'on voulait avoir le portrait d'Adonis.»

Il y a certains mots de provocation auxquels les gens d'honneur prétendent qu'on ne peut répondre convenablement que par un soufflet. Peut-être y a-t-il parmi les amans quelques expressions auxquelles on ne peut répondre que par un baiser. Le

compliment que lady Bellaston faisait alors à Jones, nous paraît être de cette nature, d'autant qu'il était accompagné d'un regard tendre qui signifiait infiniment plus que tout ce que la parole aurait pu exprimer.

Jones était certainement alors dans une des situations les plus désagréables et les plus embarrassantes qu'on puisse imaginer; car pour continuer la comparaison dont nous venons de nous servir, quoique la provocation vînt de milady, Jones ne pouvait en tirer satisfaction, ni même la demander en présence d'un tiers, les seconds dans cette espèce de duels n'étant pas autorisés par la loi des armes. Comme cette objection ne se présenta pas à lady Bellaston, qui ignorait qu'il y eût une autre femme dans la chambre, elle attendit quelque tems avec grande surprise une réponse de Jones, qui, honteux de la ridicule figure qu'il faisait, se tenait toujours à la même distance, et qui, n'osant faire la réponse convenable, n'en faisait aucune. On ne peut rien imaginer de plus comique

et cependant de plus tragique que n'aurait été cette scène, si elle eût duré un peu plus long-tems. Milady avait déjà changé de couleur deux ou trois fois, s'était levée du lit, s'y était rassise, tandis que Jones faisait des vœux pour que le plancher s'écroulât sous ses pieds, ou que la maison lui tombât sur la tête, quand un accident étrange le tira honorablement d'un embarras dont ni l'éloquence de Cicéron, ni la politique de Machiavel n'auraient pu le délivrer, sans qu'il eût eu la honte d'une disgrâce complète. Ce n'était rien autre chose que l'arrivée du jeune Nightingale, ivre mort, ou plutôt dans cet état d'ivresse qui prive un homme de l'usage de sa raison, sans le priver de l'usage de ses membres.

Mistriss Miller et ses filles étaient couchées, et Partridge fumait sa pipe au coin du feu de la cuisine, en sorte que Nightingale arriva sans le moindre obstacle à la porte de la chambre de M. Jones. Il l'ouvrit avec fracas, et allait entrer sans cérémonie, quand Jones s'élança de son siége et courut

à lui pour s'opposer à son passage; ce qu'il fit avec assez de promptitude pour empêcher Nightingale d'entrer dans la chambre et de voir la personne qui était assise sur le lit.

Le fait est que Nightingale s'était trompé d'appartement, et avait pris celui de Jones pour celui dans lequel il logeait précédemment. Il insistait donc vivement pour y entrer, jurant à plusieurs reprises qu'on ne l'empêcherait pas de coucher dans son lit. Jones cependant parvint à lui faire changer d'idée, et le remit entre les mains de Partridge, que le bruit qu'il avait entendu au haut de l'escalier avait fait venir au secours de son maître.

Jones fut alors obligé de revenir malgré lui dans son appartement. Au moment même qu'il y rentra, il entendit une exclamation à demi-voix sortir de la bouche de lady Bellaston, et en même tems il la vit s'élançant dans un fauteuil, et tellement agitée, qu'une femme d'une constitution délicate en aurait pris une violente attaque de nerfs.

La vérité est que la dame, effrayée d'une dispute entre deux hommes, et en prévoyant d'autant moins l'issue, qu'elle avait entendu Nightingale jurer plusieurs fois qu'il voulait ravoir son lit, avait voulu se cacher derrière celui où elle était assise, comme elle l'avait déjà fait une autre fois, et qu'à sa grande confusion elle avait trouvé la place occupée par une autre.

« Peut-on supporter d'être traitée ainsi, M. Jones, s'écria-t-elle? O le plus vil des hommes! quelle est la malheureuse en présence de laquelle vous m'avez compromise? —La malheureuse! s'écria à son tour mistriss Honora, sortant de sa retraite dans un violent accès de rage. Tredame! ah! oui, malheureuse en effet. Mais toute pauvre malheureuse que je suis, je suis honnête, et c'est plus que n'en peuvent dire bien des gens qui sont plus riches que moi. »

Jones, au lieu de s'appliquer sur-le-champ à calmer le ressentiment de mistriss Honora, comme il l'eût fait s'il eût eu plus d'expérience, se mit à maudire son étoile, et à

gémir comme l'homme le plus malheureux du monde; puis s'adressant à lady Bellaston, il lui fit les plus absurdes protestations de son innocence. Pendant ce tems, la dame ayant recouvré l'usage de sa raison, qu'elle avait à ses ordres autant que femme sur la terre, notamment en pareille circonstance, répliqua avec calme: « Vous n'avez pas besoin de justification, Monsieur, je vois maintenant qui c'est. Je n'avais pas d'abord reconnu mistriss Honora; mais à présent, je ne puis soupçonner qu'il se soit passé rien de répréhensible entr'elle et vous; et je suis sûre qu'elle a trop de bon sens pour donner aucune mauvaise interprétation à la visite que je vous fais. J'ai toujours été son amie, et il peut arriver que je le sois beaucoup davantage encore par la suite. »

Mistriss Honora était aussi facile à appaiser qu'elle était prompte à se mettre en colère. Aussi dès qu'elle eut entendu lady Bellaston prendre un ton plus doux, elle adoucit également le sien. « Madame, lui dit-elle, je vous assure que je n'ai jamais

manqué d'être reconnaissante de vos amitiés pour moi. Sûrement, je n'ai jamais eu de meilleure amie que milady, et sûrement à présent que je vois que c'est à milady que je parle, je voudrais presque m'arracher la langue pour les sottises que j'ai dites. Qui! moi! donner une mauvaise interprétation à la conduite de milady!... Oser mal penser d'une aussi grande dame, sûrement cela ne convient pas à une domestique telle que je le suis.... Je veux dire telle que je l'étais. .. car dans la vérité, je ne suis plus domestique de personne; la plus misérable de toutes les créatures, c'est moi... J'ai perdu la meilleure maîtresse... » Ici mistriss Honora crut convenable de verser un torrent de larmes. « Ne pleurez pas, mon enfant, lui dit la compatissante lady; on pourra peut-être trouver moyen de vous dédommager. Venez me voir demain matin. Elle ramassa alors son éventail, qui était à terre, et sans même regarder Jones, elle sortit très-majestueusement de la chambre. Il faut convenir qu'il y a dans l'impu-

dence des femmes de qualité une sorte de dignité, à la hauteur de laquelle leurs inférieures tâcheraient en vain d'atteindre, dans les circonstances de cette nature.

Jones la suivit jusqu'au bas de l'escalier, et lui offrit la main à plusieurs reprises pour descendre; mais elle la refusa obstinément, et monta dans sa chaise à porteurs sans faire la moindre attention à lui, quoiqu'il l'accablât de révérences.

Dès qu'il eut remonté l'escalier, il y eut un long dialogue entre lui et mistriss Honora, pendant qu'elle réparait le désordre de son ajustement. L'entretien roula sur son infidélité envers Sophie; elle ne tarissait pas sur ce sujet, et en parlait avec une grande amertume; mais Jones trouva enfin les moyens de l'appaiser, et d'en obtenir la promesse du secret le plus inviolable. Il lui fit promettre encore que dès le lendemain matin elle tâcherait de découvrir où était Sophie, et viendrait lui rendre compte de la manière dont M. Western continuerait à se conduire avec elle.

Ainsi finit cette malheureuse aventure, à la satisfactionde mistriss Honora seule. Car, et ceux de mes lecteurs qui en auront fait l'expérience seront forcés d'en convenir, un secret est souvent une possession très-précieuse : non-seulement pour ceux qui le gardent fidèlement, mais quelquefois pour ceux qui le disent tout bas à leurs voisins et amis, jusqu'à ce qu'il parvienne aux oreilles de tout le monde, excepté de la personne qui, ignorant cette petite infidélité, paye pour cacher ce qui est publiquement connu.

CHAPITRE VIII

Court et agréable.

Malgré tous les services que mistriss Miller avait reçus de Jones, elle ne put s'empêcher de lui faire le lendemain matin quelques douces remontrances sur le bruit qui avait eu lieu dans sa chambre la nuit précédente; mais elles furent si tendres et si amicales, elle protesta si fort, et elle était de si bonne foi, qu'elle n'avait en vue que que le bonheur réel de M. Jones, que loin d'en être offensé, il reçut avec reconnaissance les réprimandes de cette excellente femme, témoigna beaucoup de regret de ce qui s'était passé, et lui promit de ne plus causer à l'avenir le même trouble dans la maison.

Mais quoique mistriss Miller ne man-

quât guères toutes les fois qu'elle le voyait, de lui faire en particulier quelques petits reproches sur sa conduite, il ne faisait jamais de difficulté de descendre chez elle à son invitation. Celle qu'elle lui fit ce matin-là, avait un motif beaucoup plus agréable ; il ne s'agissait de rien moins que de servir de père à miss Nancy, et de la donner en mariage à M. Nightingale, qui était déjà habillé, et tout justement dans cet état de raison que beaucoup de nos lecteurs jugeront nécessaire pour se marier si imprudemment.

Peut-être sera-t-il à propos d'expliquer ici comment ce jeune homme avait échappé à son oncle, et s'était présenté à la porte de la chambre de Jones la nuit précédente, dans l'état où nous l'avons vu.

Or donc, lorsque l'oncle fut arrivé à son logement avec son neveu, il fit apporter du vin, tant pour se livrer à son goût (car il aimait passionnément la bouteille) que pour mettre son neveu hors d'état d'exécuter son dessein ; il le pressa si vivement de lui faire raison, qu'il le mit bientôt sous la table;

car ce jeune homme, quoique fort peu adonné au vin, ne le détestait pourtant pas au point de se rendre coupable de désobéissance ou d'un manque de politesse, en refusant d'en boire dans l'occasion.

Au moment même où l'oncle venait de remporter cette victoire et faisait préparer un lit pour son neveu, un messager entra, et lui remit une lettre qui le déconcerta et l'accabla si complètement, qu'il oublia tout-à-fait son neveu, et que son ame entière fut absorbée en lui-même.

Cette nouvelle, aussi affligeante que soudaine, était que sa fille avait profité des premiers momens de son absence pour s'enfuir avec un jeune ecclésiastique de ses voisins. Quoique M. Nightingale ne pût avoir à faire d'autre objection contre lui, sinon qu'il n'avait rien, elle n'avait pas cru à propos de lui faire part de son amour, et s'était conduite avec tant d'adresse, que personne ne l'avait jamais soupçonné avant que la chose fût consommée.

Le vieux Nightingale n'eut pas plutôt

reçu cette nouvelle, que dans le trouble qui l'agitait, il envoya sur-le-champ chercher une chaise de poste; et après avoir recommandé son neveu à son domestique, il quitta la maison, sachant à peine ce qu'il faisait, ni où il allait.

Après le départ de l'oncle, le domestique vint pour mettre le neveu au lit. Il l'éveilla à cet effet, et parvint, non sans peine, à lui faire entendre que son oncle était parti. Celui-ci, au lieu d'accepter le service qu'on voulait lui rendre, insista pour qu'on lui fît venir une chaise à porteurs: le domestique qui n'avait pas d'ordre contraire, obéit sur-le-champ; c'est ainsi qu'il fut reconduit chez mistriss Miller, et qu'il arriva tout chancelant à la porte de la chambre de M. Jones, comme nous l'avons rapporté.

L'obstacle de l'oncle une fois écarté, quoique le jeune Nightingale ne sût pas encore comment, et tout le monde étant prêt, mistriss Miller, M. Jones, M. Nightingale, et l'objet de son amour, montèrent dans un carrosse de place qui les

conduisit à *Doctors commons*, (1) où miss Nancy, dans le langage vulgaire, fut faite une honnête femme, et où la pauvre mère devint, dans toute l'étendue du terme, une des plus heureuses créatures du monde.

M. Jones, après avoir vu l'heureux résultat de ses bons offices envers cette pauvre femme et sa famille, commença à s'occuper de ce qui l'intéressait personnellement; mais de peur que beaucoup de mes lecteurs ne s'avisent de blâmer la folie qu'il avait de se tourmenter ainsi des affaires des autres, de peur encore qu'un plus petit nombre n'imagine qu'il était plus désintéressé dans cette affaire qu'il ne l'était réellement, nous croyons à propos d'informer ici nos lecteurs, que, loin d'être étranger à la chose, il avait dans la vérité un très-grand intérêt à la terminer de cette manière.

Pour expliquer en un mot ce paradoxe apparent, Jones était un de ces hommes qui

(1) La chambre ecclésiastique.

peuvent dire en toute vérité avec celui de Térence : *homo sum : humani nihil a me alienum puto.* (1) Jamais il ne fut spectateur indifférent du malheur ou du bonheur d'autrui, et il ressentait l'un et l'autre, dans la proportion de la part plus ou moins grande qu'il y avait eue; il ne pouvait donc pas avoir élevé une famille entière de l'abîme de l'infortune au comble de la félicité, sans s'être procuré à lui-même un grand bonheur, plus grand peut-être que celui que les gens du monde achètent au prix des travaux les plus pénibles, et trop souvent, hélas! des plus atroces iniquités.

Ceux de mes lecteurs qui sont du même tempérament que lui, penseront peut-être que ce chapitre si court contient une grande abondance de matières; d'autres, au contraire, souhaiteront probablement que,

(1) Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

quoique fort court, il eût été totalement supprimé, comme ne tenant en rien au but principal de cette histoire, qui, à leur avis, je le suppose, doit être de conduire M. Jones à être pendu, ou, s'il est posssible, à une catastrophe plus déplorable encore.

CHAPITRE IX.

Contenant des lettres d'amour de plusieurs styles différens.

M. Jones, à son retour, trouva sur sa table les lettres suivantes qu'il ouvrit fort heureusement dans l'ordre de leur arrivée.

Lettre première.

« Il faut que je sois étrangement infatuée de vous. Je ne puis garder un moment la même résolution, quoique fortement prise et justement fondée. La nuit dernière j'avais résolu de ne plus vous voir. Ce matin je veux savoir si vous pouvez, comme vous le dites, éclaircir l'affaire en question; et cependant je sais que cela est impossible. Je me suis dit tout ce que vous pouviez inventer... Peut-être que non. Peut-être inven-

terez-vous quelque chose de plus fort encore. Venez donc chez moi aussitôt que vous recevrez ce billet. Si vous pouvez forger une excuse, je vous promets presque de vous croire. Trahie pour... je n'y veux plus penser .... venez chez moi sur-le-champ... Voilà la troisième lettre que j'ai écrite, les deux premières sont brûlées... J'ai presque envie de brûler aussi celle-ci... Je crains de perdre l'esprit... venez chez moi à l'instant. »

Lettre deuxième.

« Si vous espérez que je vous pardonne, ou même que je vous reçoive jamais, venez me voir à l'instant même. »

Lettre troisième.

« J'apprends au moment même que vous n'étiez pas chez vous quand mes lettres vous ont été portées. Aussitôt que vous recevrez celle-ci, venez me voir... je ne sortirai pas, et on ne laissera entrer que vous. Assurément rien ne peut vous retenir. »

et le pria de lui dire franchement ce qu'il savait ou avait entendu dire de la dame.

Nightingale, qui à beaucoup d'autres égards avait un peu trop du caractère des femmes, n'avait pas moins d'inclination pour le caquet. Il n'eut donc pas plutôt reçu de Jones la liberté entière de parler, qu'il lui fit un long récit, dont la dame était l'héroïne; mais comme il contenait beaucoup de particularités fort à son déshonneur, notre tendre respect pour toutes les dames de condition nous défend de les répéter. Nous voulons éviter avec le plus grand soin de donner occasion aux futurs commentateurs de nos ouvrages, de faire aucune application maligne, et de nous forcer d'être, malgré nous, les auteurs d'un scandale dont nous sommes parfaitement innocens.

Jones, après avoir écouté très-attentivement tout ce que Nightingale avait à dire, poussa un profond soupir; l'autre s'en étant apperçu, lui dit: « Eh mais! vous n'êtes pas amoureux, j'espère? Si j'avais pu croire que mon récit vous eût affecté à ce point,

je vous proteste que vous ne l'auriez jamais entendu. — O mon cher ami ! je suis tellement enlacé dans les filets de cette femme, que je ne sais comment m'en dépêtrer. Amoureux ! Non, mon ami, mais je lui ai des obligations, et de très-grandes. Puisque vous en savez tant, je m'expliquerai avec vous de la manière la plus détaillée ; c'est à elle seule que je dois peut-être de n'avoir pas manqué jusqu'ici d'un morceau de pain. Comment puis-je décemment abandonner une telle femme ? et cependant il faut que je l'abandonne ou que je me rende coupable de la plus noire perfidie envers une autre personne qui a sur moi des droits infiniment plus sacrés ; envers une personne pour qui, M. Nightingale, j'ai une passion dont il est bien peu de gens qui puissent se former une idée. Je ne sais quelle conduite je dois tenir ; je suis près d'en perdre l'esprit. — Et cette autre, est-ce une femme honnête ? — Honnête ! jamais le moindre souffle n'osa ternir sa réputation. L'air le plus doux, le ruisseau le plus limpide, ne

sont pas plus purs que sa vertu. Esprit, grâces, beauté; elle est toute perfection; c'est la plus belle créature de l'univers, et cependant elle possède des qualités si nobles, si élevées, que quoiqu'elle ne sorte jamais de ma pensée, je m'occupe à peine de sa figure; mais quand je la vois. . . — Et pouvez-vous, mon bon ami, avec un engagement tel que celui-ci, hésiter un moment à quitter une pareille. . . — Arrêtez, ne *l'outragez* pas davantage; je déteste jusqu'à l'idée de l'ingratitude. — Bah! vous n'êtes pas le premier auquel elle a rendu des services de cette espèce; elle est extrêmement libérale quand elle aime; quoique, permettez-moi de vous le dire, ses faveurs soient si habilement accordées qu'elles doivent plutôt exciter la vanité d'un homme que sa reconnaissance; en un mot, Nightingale alla si loin sur ce chapitre, et rapporta à son ami sur le compte de la dame tant d'histoires dont il affirma par serment la vérité, qu'il bannit entièrement du cœur de Jones toute estime pour elle, et fut cause que sa recon-

naissance diminua dans la même proportion; en effet, il commença à regarder toutes les faveurs qu'il en avait reçues, moins comme des bienfaits que comme des gages, qui non-seulement la dégradaient, mais le dégradaient lui-même à ses propres yeux, et le rendaient à la fois mécontent d'elle et de lui. Par une transition naturelle, ce mécontentement le ramena à Sophie. Sa vertu, sa pureté, son amour pour lui, ce qu'elle souffrait à cause de lui, occupèrent toutes ses pensées, et lui firent paraître encore plus odieux son commerce avec lady Bellaston. Le résultat de tout cela fut que, quoiqu'en quittant son *service*, car c'est sous ce point de vue qu'il voyait alors sa liaison avec elle, il courût le danger de mourir de faim, il prit le parti d'y renoncer à jamais, s'il pouvait seulement en trouver un prétexte honnête; il communiqua aussitôt son idée à son ami Nightingale, qui après avoir réfléchi un moment, lui dit : « J'ai ce qu'il te faut, mon garçon, je viens de trouver un moyen excellent; propose-lui de l'épouser, et je te

réponds du succès sur ma tête. — L'épouser! s'écria Jones. — Oui, propose-lui de l'épouser, et le masque tombera dans le moment. J'ai connu un jeune homme qu'elle entretenait, il n'y a pas long-tems; il *lui* en fit la proposition très-sérieusement, et pour sa peine, il fut aussitôt congédié. »

Jones déclara qu'il ne voulait pas risquer cette épreuve. « Peut-être, dit-il, serait-elle moins choquée de ma proposition que de celle de ce jeune homme; et si elle me prenait au mot, où en serais-je? pris dans mon propre piège, et malheureux pour toujours. — Non, puisque je peux vous fournir un expédient avec lequel vous pourrez, en tout cas, vous tirer du piège. — Quel expédient pourrez-vous trouver? — Le voici : le jeune homme dont je vous ai parlé, et qui est un des meilleurs amis que j'aie dans le monde, est si en colère contre elle pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, qu'il vous donnerait sans la moindre difficulté, je vous assure, ses lettres à lire, ce qui vous suffira pour rompre

décemment avec elle, et vous retirer avant la conclusion, si réellement elle y consentait, et je suis convaincu qu'elle n'y consentira pas. »

D'après cette assurance formelle, Jones, après avoir encore un peu hésité, consentit enfin à prendre cette mesure; mais en même tems il protesta qu'il manquait de la hardiesse nécessaire pour lui proposer la chose en face : ce fut donc sous la dictée de Nightingale qu'il écrivit la lettre suivante :

MADAME,

« Je suis extrêmement fâché que de malheureux engagemens qui m'ont appelé hors de chez moi, m'aient empéché de recevoir vos ordres aussitôt qu'ils m'ont été envoyés. Le délai que je suis encore obligé de mettre à me justifier devant vous, ajoute considérablement à mon malheur. O lady Bellaston! j'ai eu terriblement peur que votre réputation ne fût compromise par ce fatal accident. Il n'y a qu'un seul moyen de la mettre à l'abri; je n'ai pas besoin de vous l'indiquer;

permettez-moi seulement de vous dire que, comme votre honneur m'est aussi cher que le mien, ma seule ambition est d'avoir la gloire de mettre ma liberté à vos pieds. Croyez-moi donc, quand je vous assure que je ne puis être désormais complètement heureux, si vous n'avez la générosité de me donner légalement le droit de vous considérer comme à moi pour toujours. »

Je suis, Madame, avec le plus profond respect,

Votre très-obligé, très-humble et très-obéissant serviteur,

THOMAS JONES.

Elle fit sur-le-champ à cette lettre la réponse suivante :

MONSIEUR,

« Quand j'ai eu fini de lire votre sérieuse épître, j'aurais pu jurer à sa froideur, à son ton cérémonieux, que vous aviez déjà légalement acquis le droit dont vous parlez;

je dis plus, que nous composions depuis un grand nombre d'années, cette monstrueuse association formée d'un mari et d'une femme : me prenez-vous réellement pour une imbécille, ou vous croyez-vous capable de m'avoir assez complètement fait perdre la tête pour me réduire à livrer ma fortune entière en votre pouvoir, afin de vous mettre en état de vous livrer à vos plaisirs à mes dépens. Sont-ce là les preuves d'amour que j'attendais ! Est-ce là le retour que je méritais pour...! mais je dédaigne de vous faire des reproches, et suis dans une grande admiration de votre profond respect. »

« *P. S.* On ne me laisse pas le tems de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulais... Venez chez moi ce soir à huit heures. »

Jones, par l'avis de son conseil privé, répliqua :

MADAME,

« Il m'est impossible de vous exprimer

combien je suis blessé des soupçons que vous avez sur moi. Lady Bellaston pourrait-elle avoir accordé la moindre faveur à un homme qu'elle pourrait croire capable d'un dessein aussi bas? ou peut-elle traiter avec mépris le lien le plus solennel de l'amour! pouvez-vous imaginer, Madame, que parce que la violence de ma passion a pu, dans un moment d'oubli, l'emporter sur le respect que j'ai pour votre honneur, j'aurais volontairement la faiblesse de continuer une liaison qui ne pourrait échapper longtems à la connaissance du monde, et qui, une fois découverte, serait si fatale à votre réputation : si telle est l'opinion que vous avez de moi, je dois vous prier de me fournir une occasion prochaine de m'acquitter des obligations pécuniaires que j'ai été assez malheureux pour contracter avec vous. Quant à celles d'une plus tendre espèce, je resterai toujours, » etc. et il termina sa lettre dans les mêmes termes que la précédente.

Milady répondit :

» Je vois que vous êtes le plus vil des hommes, et je vous méprise de toute mon ame. Si vous venez, je ne serai pas chez moi. »

Quoique Jones fût fort satisfait de se voir délivré d'un esclavage que ceux qui en ont fait l'expérience avoueront, je le crains bien, n'être pas un des plus légers, il n'avait pas cependant l'esprit parfaitement à l'aise. Il y avait dans sa conduite trop de fausseté pour quelqu'un qui avait autant d'horreur que lui de toute espèce de mensonge et de procédés contraires à l'honneur. Certainement il n'aurait jamais consenti à en employer de semblables, s'il ne s'était pas trouvé dans une situation terrible, qui l'obligeait de se rendre coupable, soit envers lady Bellaston, soit envers Sophie; et sûrement le lecteur conviendra avec nous que tous les bons principes plaidaient aussi éloquemment que l'amour en faveur de Sophie.

Nightingale, triomphant du succès de son stratagême, après avoir reçu de son ami mille actions de grâces et beaucoup d'éloges, lui répondit: « Cher Tom, nous nous sommes rendus mutuellement des services d'une nature fort différente. Vous me devez le retour à votre liberté, je vous dois la perte de la mienne; mais si vous êtes aussi content de votre côté que je le suis du mien, je vous assure que nous sommes les deux hommes les plus heureux de toute l'Angleterre. »

En ce moment on les avertit de descendre pour dîner. Mistriss Miller qui faisait elle-même la cuisine, avait employé tout ce qu'elle avait de talent pour célébrer les noces de sa fille; comme elle attribuait principalement cet heureux événement à l'amitié de Jones, son ame était embrasée de la plus vive reconnaissance pour lui, et ses regards, ses paroles, ses actions l'avaient tellement pour objet, qu'elle faisait peu d'attention à sa fille, et même à son gendre.

Le dîner venait de finir quand mistriss Miller reçut une lettre ; mais comme nous en avons eu assez dans ce chapitre, nous nous réservons de communiquer au lecteur le contenu de celle-ci dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X

Consistant partie en faits et partie en observations sur ces faits.

La lettre dont il a été parlé à la fin du chapitre précédent était de M. Allworthy; il faisait part à mistriss Miller de l'intention où il était de venir immédiatement à Londres avec son neveu Blifil, et du desir qu'il avait d'occuper son logement accoutumé, c'est-à-dire le premier pour lui, et le second pour son neveu.

La gaîté, qui jusque là avait brillé sur le front de cette pauvre femme s'obscurcit un peu en cette occasion. Cette nouvelle en effet la déconcerta beaucoup. Mettre sur-le-champ son gendre à la porte, lui qui venait de se montrer si désintéressé en épousant sa fille, lui paraissait d'un côté une conduite inexcusable, et de l'autre elle pouvait à peine sup-

porter la pensée de refuser M. Allworthy, en le privant d'un logement auquel il avait un droit si légitime, après les bienfaits dont il l'avait comblée; car ce gentilhomme, dans les services sans nombre qu'il rendait, se conduisait par une règle diamétralement opposée à celle qui est pratiquée par les personnes les plus généreuses. Il cherchait en toute occasion à cacher sa bienfaisance, non-seulement au public, mais encore à celui qui en était l'objet. Il employait constamment les mots *prêter* et *payer*, au lieu de celui de *donner*, et par tous les autres moyens qu'il pouvait imaginer, dépreciait lui-même ses propres bienfaits par les paroles dont il les accompagnait, et cependant les prodiguait à pleines mains. Ainsi, quand il assura à mistriss Miller une rente de cinquante livres, il lui dit que c'était à condition qu'il aurait toujours le premier étage de sa maison quand il viendrait à Londres, (où il avait le projet de rester peu de tems) mais qu'elle pourrait d'ailleurs le louer le reste de l'année, d'autant plus qu'il l'aver-

tirait toujours un mois d'avance ; cette fois ci, cependant, il avait été si brusquement forcé de venir à la ville, qu'il n'avait pas eu le loisir de l'en prévenir à tems. Ce fut aussi là le motif qui l'empêcha probablement d'ajouter à la lettre où il demandait son logement, *dans le cas où il serait vacant* ; car très-certainement, pour y renoncer, il se serait contenté d'une excuse beaucoup moins bonne que celle que mistriss *Miller* avait alors à lui donner.

Mais il y a une sorte de personnes qui, comme Prior le remarque parfaitement bien, dirigent leur conduite par quelque chose *au-delà des règles fixées et établies dans les écoles pour définir le vice et la vertu, et qui ne s'arrêtent pas à la lettre de la loi.* Il leur suffit si peu de pouvoir être acquittés au tribunal du juge, qu'ils ne sont pas même parfaitement satisfaits de l'être au tribunal de leur conscience, le plus sévère de tous les juges. Rien de ce qui s'éloigne le moins du monde du beau et de l'honnête, ne peut satisfaire la délicatesse

de leur ame; et si quelqu'une de leurs actions n'en porte pas la plus parfaite empreinte, ils tombent dans l'abattement et la langueur; ils sont aussi agités, et aussi tourmentés qu'un meurtrier l'est à la vue d'un fantôme ou d'un bourreau.

Mistriss Miller était de ce nombre; elle ne put cacher l'agitation que lui causait cette lettre, et n'eut pas plutôt instruit la compagnie de ce qu'elle contenait, et de l'embarras où elle se trouvait, que Jones son bon ange la tira sur-le-champ de son anxiété: quant à moi, Madame, dit-il, mon logement est à votre service aussitôt que vous l'exigerez; et je suis sûr que M. Nightingale, quoiqu'il n'ait pas eu le tems de se pourvoir d'une maison convenable pour y recevoir sa femme, consentira à retourner dans son nouveau logement, où mistriss Nightingale consentira sans doute à le suivre. Le mari et la femme agréèrent sur-le-champ cette proposition.

Le lecteur croira sans peine qu'une reconnaissance encore plus vive brilla dans

tous les traits de mistriss Miller ; mais peut-être sera-t-il plus difficile de lui persuader que le nom de mistriss Nightingale, donné à l'instant même à sa fille par M. Jones, nom dont l'agréable son frappait pour la première fois ses oreilles, donna à la tendre mère plus de satisfaction, et émut son cœur encore plus vivement pour M. Jones que le service qu'il venait de lui rendre en la tirant de l'embarras où elle s'était trouvée.

Le lendemain fut donc fixé pour le changement d'habitation des nouveaux mariés et de M. Jones, qui devait aussi se loger dans la même maison que son ami. La sérénité reparut alors sur tous les visage, et ils passèrent tous la journée le plus gaîment du monde, à l'exception de Jones qui, quoiqu'il parût partager la joie commune, souffrait cruellement dans le fond de l'ame, en pensant à sa Sophie. La nouvelle de l'arrivée de M. Blifil à Londres augmentait ses peines, car il voyait clairement quel était le but de son voyage ; mais ce qui les

aggravait encore, c'est que mistriss Honora, qui lui avait promis d'avoir des nouvelles de Sophie, et de lui en donner le lendemain au soir de bonne heure, lui avait manqué de parole.

Dans la situation où il se trouvait alors, ainsi que l'objet de son amour, il n'avait presqu'aucun motif d'espérer qu'il pût recevoir de bonnes nouvelles. Cependant il était impatient de voir mistriss Honora, comme s'il se fût attendu qu'elle lui apporterait une lettre de Sophie, avec la promesse d'un rendez-vous; et il en souffrait d'autant plus. Soit que cette impatience prît sa source dans cette faiblesse naturelle à l'esprit humain qui lui fait desirer de savoir le pire, et rend l'incertitude la plus intolérable de toutes les peines, soit qu'il se flattât encore de quelque secrète espérance; ce que nous ne déciderons pas, il n'y a que ceux qui ont aimé qui puissent le savoir; car, de toutes les sortes d'empires que cette passion exerce sur notre esprit, l'une des

plus merveilleuses, est de soutenir notre espérance dans le sein du désespoir. Difficultés, improbabilité, impossibilité même, rien ne l'arrête; ensorte que l'on peut appliquer à tout homme extrêmement amoureux, ce qu'Addisson dit de César : *les Alpes et les Pyrénées s'abaissent devant lui.* Cependant, il est également vrai que la même passion se fait une très-haute montagne de la plus petite monticule, et produit souvent le désespoir au sein de l'espérance; mais ces derniers accès ne durent pas long-tems dans les bons tempéramens; quelle était la disposition de Jones en ce moment? c'est ce que nous laissons à deviner au lecteur, n'ayant pas reçu d'exacte information à cet égard; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait supporté deux heures d'attente, quand se trouvant hors d'état de cacher plus long-tems son agitation, il se retira dans sa chambre. Il était près d'y devenir fou d'impatience, quand il reçut de mistriss Honora la lettre suivante

que nous allons donner au lecteur *verbatim et litteratim.* (1)

MONSIEUR,

« J'auret sartainement pasé chez vous suivent ma prommaise si se navet été que miledit men a empeché. Car sartainement, Monsieur, vous savé très-bien que chaqe parsone doit dabor panser a elle et sartainement une paraille otre ofre nauret pu metre fete, ansorte que jaurais été justement a blamé si je návet pas excepté quand miledi a été assé bone pour m'offrir de me fere sa fame de chambre sans que je lui ait demandé paraille chose. Sartenement c'est une des melieure dame du monde, et les jens qui dise le contrere doive etre de bien mechante jens dans le font de leur cueur. Sartenement si jamais jé dit quelque chose de paraille, sa été par ignorense et jen suis saincerement fachée. Je sais que votre grandeur est un jentiome de trot d'oneur et

(1) Mot pour mot, et lettre pour lettre.

d'oneteté pour si jé jamais dit paraille chose le repeté pour nuire a une povre sarvante qui a toujour u le plus grand respec du monde pour votre grandeur. Sartainement on ne peut pas tenir la langue de quéqun dans ses dens, car parsone ne sai ce qui peu ariver : et sartainement si quéqun m'avet di hier que jorais u aujourdui une si bone plasse, je ne lorais pas cru. Car sartainement je navet jamais rêvé à paraille chose et je naurer jamais pansé a la plasse dun otre: mais comme milédi a été assé bone pour me la doner de sa bone volonté sans que je lest demandé, sartenemant mistriss Etoff elle-même, ni aucune otre parsone ne peu me blamer pour excepter une tel chose, quant ale tombe dans mon chemain. Je pri votre grandeur de ne pas parlé de ce que je lui ai dit, car je soire a votre grandeur tout le boneur du monde, et je ne doute pas qua la fin vous népoussié Madame Sofie : mais quant à moi, votre grandeur sai que je ne peu plus lui aitre daucun servisse dans cette afaire, étant mentenant sous le coman-

deman dune otre parsone et non ma propre métraisse. Je pri votre grandeur de ne rien dire de ce qui cest pasé et de me croire,

Monsieur,

De votre grandeur,
lumble sarvante a
comandeman jusqua
la mor,

HONORA BLACKMORE.

Jones tira mille conjectures différentes de cette démarche de lady Bellaston, qui, dans le fait, n'avait d'autre dessein que de s'assurer, en la gardant auprès d'elle, de la dépositaire d'un secret qu'elle ne voulait pas laisser divulguer davantage, et qu'elle desirait surtout ne pas laisser parvenir aux oreilles de Sophie ; bien que cette jeune personne fût peut-être la seule qui n'eût pas été capable de le publier, milady ne pouvait se le persuader ; car portant à la pauvre Sophie la haine la plus implacable, elle était convaincue qu'une haine de la même nature devait réciproquement exis-

ter dans le tendre cœur de notre héroïne, où une semblable passion n'avait jamais trouvé d'accès.

Tandis que Jones s'effrayait de la pensée de mille machinations infernales, de mille projets aussi profonds que perfides, qu'il imaginait être le motif secret de cette promotion d'Honora, la fortune qui jusqu'ici semblait avoir pris à tâche de s'opposer à son mariage avec Sophie, essaya un *nouveau* moyen de le rompre à jamais, en lui suggérant une tentation à laquelle, dans la situation désespérée où il se trouvait, il paraissait invraisemblable qu'il pût résister.

CHAPITRE XI

Contenant un fait curieux, mais non sans exemple.

Il y avait une dame nommée mistriss Hunt, qui avait vu Jones fort souvent dans la maison où il logeait; elle était grande amie de mistriss Miller, et intimement liée avec ses deux filles; elle avait environ trente ans; car elle en avouait vingt-six. Son extérieur était très-agréable; elle n'avait d'autre défaut qu'un peu de disposition à devenir trop grasse. Ses parens l'avaient mariée fort jeune à un vieux marchand mahométan, qui après avoir fait une grande fortune, avait renoncé au commerce; elle avait vécu avec lui pendant douze ans environ, sans reproche, mais non sans peine, et dans un état d'abnégation entière d'elle-même. Sa vertu fut enfin récompensée, car son mari mourut et la laissa très-riche. La

première année de son veuvage venait de finir, et elle l'avait passée presque tout entière dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis intimes, et partageant son tems entre la dévotion et les nouvelles dont elle était toujours extrêmement avide; une très-bonne santé, un tempérament très-vif, et beaucoup de religion, lui imposaient la nécessité absolue de se remarier, et elle se détermina à prendre un second mari à son goût, comme elle avait pris le premier au goût de ses parens. Le billet suivant fut porté de sa part à Jones.

MONSIEUR,

« Dès le premier jour que je vous ai vu, j'ai craint que mes yeux ne vous aient dit trop clairement que vous ne m'étiez pas indifférent; mais je ne vous l'aurais jamais avoué, ni de vive voix, ni par écrit, si les dames de la maison où vous logez ne m'eussent parlé de vous, et ne m'eussent donné des preuves de votre vertu et de votre bonté, de manière à me convaincre que vous n'êtes pas seulement le plus aimable des hommes,

mais que vous en êtes encore le plus estimable. J'ai eu aussi la satisfaction d'apprendre d'elles que ni ma personne, ni mon esprit, ni mon caractère ne vous étaient désagréables. J'ai une fortune suffisante pour nous rendre heureux tous deux, mais elle ne peut me rendre heureuse sans vous. En disposant ainsi de moi, je sais que j'encourrai la censure du monde ; mais si je ne vous aimais pas plus que je ne crains le monde, je ne serais pas digne de vous. Une seule difficulté m'arrête : je suis instruite que vous êtes engagé dans un commerce de galanterie avec une femme de qualité. Si vous croyez pouvoir sacrifier cette intrigue à la possession de ma personne, je suis à vous ; sinon, oubliez ma faiblesse, et que ceci demeure un secret éternel entre vous et »

ARABELLA HUNT.

A la lecture de cette lettre, Jones éprouva une violente agitation ; il était très-mal dans ses affaires ; sa bourse était presque à sec, la source qui l'avait entretenue jusqu'alors étant tout à fait tarie. De tout ce qu'il avait

reçu de lady Bellaston, il ne lui restait pas plus de cinq guinées, et ce matin là même il avait été vivement pressé par un marchand pour le double de cette somme. Le digne objet de son amour était au pouvoir de son père, et il n'avait presqu'aucun espoir qu'elle pût s'en affranchir. Subsister à ses dépens sur le peu de revenu dont elle jouissait, indépendamment du bien de son père, répugnait autant à la délicatesse de son orgueil qu'à celle de son amour. La fortune de mistriss Hunt surpassait de beaucoup les espérances qu'il eût pu concevoir, et à aucun égard il n'avait d'objection à faire contre sa personne; il l'aimait au contraire autant qu'il eût jamais aimé une autre femme, excepté Sophie; mais abandonner Sophie, en épouser une autre, cela était impossible; il n'y pouvait penser. Pourquoi pas, cependant, puisqu'il était clair qu'elle ne pouvait être à lui? Cela n'aurait-il pas été plus généreux que de la laisser plus long-tems livrée à une passion sans espérance? Ne devait-il pas se conduire ainsi, au moins par amitié pour elle? Cette der-

nière pensée prévalut quelques momens, et il était presque déterminé à la trahir par un excès de générosité; mais ces subtilités ne purent tenir long-tems contre la voix de la nature, qui criait dans son cœur qu'une telle amitié était une trahison envers l'amour. Enfin, il demanda une plume, de l'encre et du papier, et fit la réponse suivante à mistriss Hunt.

MADAME,

« Ce serait reconnaître bien faiblement la faveur que vous m'avez faite, que de se borner à sacrifier une intrigue, quelle qu'elle puisse être, à la possession de votre personne, et je vous aurais fait bien certainement ce sacrifice, lors même que je n'eusse pas été dégagé comme je le suis en ce moment, de tout lien de cette espèce; mais je ne serais pas l'honnête homme que vous croyez reconnaître en moi, si je ne vous informais pas que mon cœur est engagé à une autre femme; que c'est une femme vertueuse, et à laquelle je ne peux jamais renoncer, quoiqu'il soit probable que je ne la posséderai

jamais. Que le ciel ne permette pas qu'en retour de vos bontés pour moi je vous fasse l'injure de vous donner ma main, quand je ne puis vous donner mon cœur. Non, j'aimerais mieux mourir de faim que de me rendre coupable de ce crime. Quand même, celle que j'aime en épouserait un autre, je ne m'unirais point à vous, à moins que toutes les impressions qu'elle a faites dans mon cœur, n'en fussent entièrement effacées. Soyez assurée que votre secret n'est pas plus en sûreté dans votre sein que dans celui de

Votre très-obligé, très-reconnaissant et très-humble serviteur,

T. JONES.

Quand notre héros eut fini et fait partir cette lettre, il alla à son armoire, en tira le manchon de miss Western, le couvrit de baisers, et fit plusieurs tours dans sa chambre, marchant avec fierté, et plus content que ne le fut jamais un Irlandais, qui vient de s'emparer d'une fortune de cinquante mille livres.

CHAPITRE XII.

Découverte faite par Partridge.

Tandis que Jones triomphait en lui-même du parti qu'il venait de prendre, Partridge entra dans sa chambre en sautant, comme c'était son usage, quand il apportait ou croyait apporter de bonnes nouvelles; il avait été envoyé le matin par son maître, avec ordre de tâcher de découvrir, soit par les gens de lady Bellaston, soit par toute autre voie, le lieu où Sophie avait été conduite. Il revenait en ce moment, et dit à notre héros, avec un visage rayonnant de joie, qu'il avait trouvé l'oiseau perdu. « Monsieur, dit-il, j'ai vu Black-Georges, le garde-chasse; il est du nombre des domestiques que M. Western a amenés avec lui à Londres. Je l'ai reconnu sur-le-champ, quoique je ne l'eusse pas vu depuis plusieurs

années. Vous savez, Monsieur, que c'est un homme très-remarquable, ou, pour parler plus vrai, qu'il a la barbe la plus remarquable, la mieux fournie et la plus noire que j'aie jamais vue; mais Black-Georges fut quelque tems avant de pouvoir me reconnaître. — Fort bien; mais quelle est donc cette bonne nouvelle! Que savez-vous de ma Sophie? — Vous allez le savoir sur le champ, Monsieur; j'y viens aussi vîte que je peux. Vous êtes si impatient, Monsieur, que vous voudriez être arrivé à l'infinitif, avant d'avoir passé par l'impératif; comme je disais, M. Black-Georges a été quelque tems à reconnaître mon visage. — Que le diable confonde ton visage. Quelles nouvelles as-tu de ma Sophie? — Mais, Monsieur, je ne sais rien de plus de madame Sophie que ce que je vais vous dire, et je vous l'aurais même déjà dit, si vous ne m'aviez pas interrompu; mais si vous jetez sur moi des regards si sévères, vous m'effrayerez et me ferez perdre la tête; ou, pour parler plus juste, la mémoire.

Je ne vous ai jamais vu si en colère depuis le jour que nous avons quitté Upton, et ce jour là, je m'en souviendrai, quand je vivrais mille ans. — Fort bien; mais continuez, je vous prie, je vois que vous avez résolu de me faire devenir fou. — Non, pour le monde entier, j'en ai déjà assez souffert; mais ce jour là, comme je disais, je m'en souviendrai jusqu'au dernier jour que j'aurai à vivre. — Fort bien, mais Black-Georges? — Eh bien, Monsieur, comme je disais, il fut long-tems avant de pouvoir me reconnaître, car il faut convenir que je suis fort changé depuis que je ne l'ai vu. *Non sum qualis eram* (1); j'ai eu bien des peines dans le monde, et rien ne change un homme autant que le chagrin. J'ai oui dire qu'il pourrait changer la couleur des cheveux d'un homme en une nuit. Cependant, à la fin, il m'a reconnu, voilà ce qu'il y a de sûr; car nous sommes tous deux du même âge, et nous avons été ensemble à l'école

(1) Je ne suis pas tel que j'étais.

de la paroisse. Georges était une grande bête, mais n'importe. Tous les hommes ne réussissent pas dans le monde au prorata de leur mérite; j'ai de fortes raisons pour le dire, mais ce sera tout de même dans mille ans encore. Eh bien! Monsieur... Où en étais-je? Oui... Fort bien... Nous ne nous sommes pas plutôt reconnus l'un l'autre, qu'après nous être serrés cordialement la main, nous sommes convenus d'aller ensemble boire *un* pot de bierre au cabaret, où par bonheur elle s'est trouvée une des meilleures que j'aie bues depuis que je suis à Londres. Maintenant, Monsieur, j'en viens au point principal; car je n'eus pas plutôt prononcé votre nom, et je ne lui eus pas plutôt dit que vous et moi étions venus ensemble à Londres, et que nous y avions toujours depuis demeuré ensemble, qu'il demanda un autre pot, en jurant qu'il boirait à votre santé; et dans la vérité, il but à votre santé si cordialement, que je me réjouissais de voir qu'il y avait encore tant de reconnaissance dans le monde; et après que nous

eûmes vidé ce pot, je dis que je voulais aussi mon pot, et ainsi nous en bûmes encore un autre à votre santé, et puis je me suis hâté de revenir pour vous apprendre la nouvelle. — Quelle nouvelle? vous ne m'avez pas dit un mot de ma Sophie. — Que le bon dieu me bénisse! je l'avais oublié. Le fait est que nous avons beaucoup parlé de la jeune demoiselle miss Western, et que Georges m'a tout dit; que M. Blifil vient à Londres pour l'épouser; il aurait mieux fait de se hâter davantage, lui dis-je, ou quelqu'un l'épousera avant son arrivée. En effet, M. Seagrim, lui dis-je, ce serait une grande pitié que ce quelqu'un ne l'épousât point, car il l'aime assurément plus que toutes les autres femmes. Je voudrais que vous et elle sachiez bien que ce n'est pas par sa fortune qu'il en veut, car je peux vous assurer, quant à cela, qu'il y a une autre dame de la plus grande qualité, et immensément riche, à laquelle il peut prétendre, et qui est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle court après lui nuit et jour. »

Ici Jones se mit en colère contre Partridge, pour l'avoir, disait-il, trahi; mais le pauvre garçon répondit qu'il n'avait nommé personne. D'ailleurs, Monsieur, ajouta-t-il, je peux vous assurer que Georges est sincèrement votre ami, et a émis plus d'une fois le vœu que M. Blifil fût au diable. Il a même dit qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir sur la terre pour vous servir, et je suis convaincu qu'il le fera. Vous trahir! bon dieu! je doute que vous ayez sur la terre un meilleur ami que Georges, excepté moi, et qu'il en soit un qui en fît davantage pour vous rendre service.

« Fort bien, dit Jones un peu appaisé, vous dites que cet homme qui, je le crois en effet, est assez porté à être mon ami, demeure dans la même maison que Sophie. — Dans la même maison, c'est, Monsieur, un des domestiques de la famille, et il est très-bien habillé, je vous promets. Si ce n'était à cause de sa barbe noire, vous auriez peine à le reconnaître. — Il peut au moins me rendre un service; il pourra cer-

tainement faire parvenir sans danger une lettre de moi à ma Sophie. — Vous avez mis le doigt dessus. Comment n'y ai-je pas pensé ? Je vous réponds qu'il le fera au premier mot. — Eh bien donc ! laissez-moi, je vais écrire une lettre que vous lui remettrez demain matin, car je suppose que vous savez où le trouver. — Oh ! oui, Monsieur, je le retrouverai certainement, ne craignez rien ; il aime trop à boire pour rester longtems sans revenir ; je ne doute pas qu'il n'aille au même cabaret tous les jours pendant qu'il restera à Londres. — Ainsi donc vous ne connaissez pas la rue où loge ma Sophie ? — Pardonnez-moi, Monsieur, je la connais. — Quel est le nom de la rue ? — Le nom, Monsieur ? Ici tout près, au-dessus de la première ou de la seconde rue ; il ne me l'a pas dit exactement, et si je le lui avais demandé, vous sentez que cela aurait pu jeter quelques soupçons dans son esprit. Non, non, Monsieur, laissez faire à moi, je suis trop fin pour cela, je vous promets. — Tu es en effet bien fin. Cepen-

dant, je vais écrire à ma Sophie, puisqu'il m'est démontré que tu seras assez fin pour retrouver demain Black Georges au cabaret. »

Après avoir ainsi renvoyé le rusé Partridge, M. Jones se mit à écrire. Nous le laisserons quelque tems à cette occupation, et finirons ici le quinzième livre.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME,
ET DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE XIII

Page

Contenant l'espace de douze jours. . . . 5

CHAPITRE Ier. *Invocation.* . . . . . Ib.

CHAP. II. *Ce qui survint à M. Jones à son arrivée à Londres.* 14

CHAP. III. *Projet de mistriss Fitz Patrick, et sa visite à lady Bellaston.* . . 28

CHAP. IV. *Qui se passe tout entier en visites.* 36

CHAP. V. *Ce qui arriva à M. Jones dans la maison qu'il habitait; quelques détails sur un jeune homme qui y logeait, sur la maîtresse de la maison et ses deux filles.* 43

CHAP. VI. *Ce qui arriva pendant que la compagnie était à déjeûner, et quelques idées concernant l'éducation des filles.* 58

Page

CHAP. VII *contenant tous les plaisirs d'un bal masqué*. 74
CHAP. VIII *contenant une scène de détresse qui paraîtra extraordinaire au plus grand nombre de nos lecteurs.* 89
CHAP. IX. *Qui traite de toute autre matière que le précédent*. 101
CHAP. X. *Chapitre qui, quoique fort court, pourra tirer des larmes de quelques yeux*. 110
CHAP. XI. *Qui surprendra le lecteur.* 117
CHAP. XII. *Qui termine le treizième livre*. 134

LIVRE XIV.

Contenant deux jours. 141
CHAP. Ier. *Essai tendant à prouver qu'un auteur écrira mieux, s'il a quelque connaissance du sujet sur lequel il écrit*. . . . . Ib.
CHAP. II *contenant des lettres et autres objets relatifs aux intrigues d'amour*. 151
CHAP. III *contenant divers sujets*. . . . 163
CHAP. IV. *Qui sera lu très-attentivement, nous l'espérons du moins, par les jeunes gens des deux sexes*. 174

Page

CHAP. V. *Précis de l'histoire de mistriss Miller.* 183

CHAP. VI *contenant une scène qui sans doute affectera tous nos lecteurs.* . . 193

CHAP. VII. *Entrevue de M. Jones et de M. Nightingale.* 206

CHAP. VIII. *Ce qui se passa entre Jones et le père de Nightingale. Arrivée d'une personne dont il n'a pas encore été parlé dans le cours de cette histoire.* 218

CHAP. IX *contenant des choses étranges.* 235

CHAP. X. *Court chapitre qui termine le livre.* 243

LIVRE XV

Dans lequel l'histoire avance de deux jours environ. 247

CHAP. Ier. *Trop court pour avoir besoin de préface.* . . . . . Ib.

CHAP. II. *Dans lequel on découvre un complot très-noir formé contre Sophie.* 251

CHAP. III. *Explication plus étendue du complot qui vient d'être formé.* . . . 263

CHAP. IV. *Qui démontrera combien*

Page

une femme est un avocat dangereux quand elle emploie son éloquence à faire réussir un mauvais dessein.... 273

CHAP. V *contenant des faits dont quelques-uns pourront intéresser, et d'autres surprendre le lecteur..... 278*

CHAP. VI. *Moyens par lesquels M. Western étoit parvenu à découvrir où étoit sa fille..... 295*

CHAP. VII *Dans lequel il arrive différentes mésaventures au pauvre Jones..... 307*

CHAP. VIII. *Court et agréable..... 325*

CHAP. IX *contenant des lettres d'amour de plusieurs styles différens.. 332*

CHAP. X *consistant partie en faits et partie en observations sur ces faits. 348*

CHAP. XI *contenant un fait curieux, mais non sans exemple..... 359*

CHAP. XII. *Découverte faite par Partridge..... 365*

FIN DE LA TABLE.

